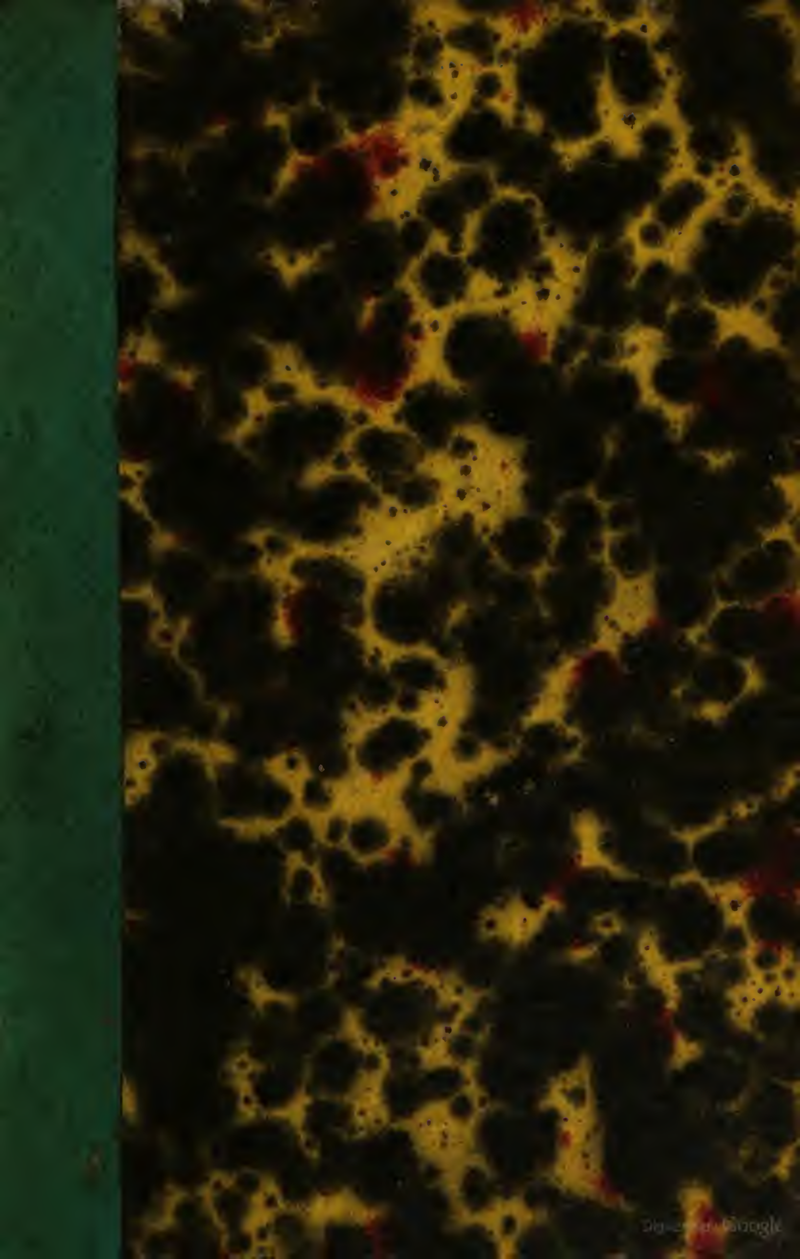
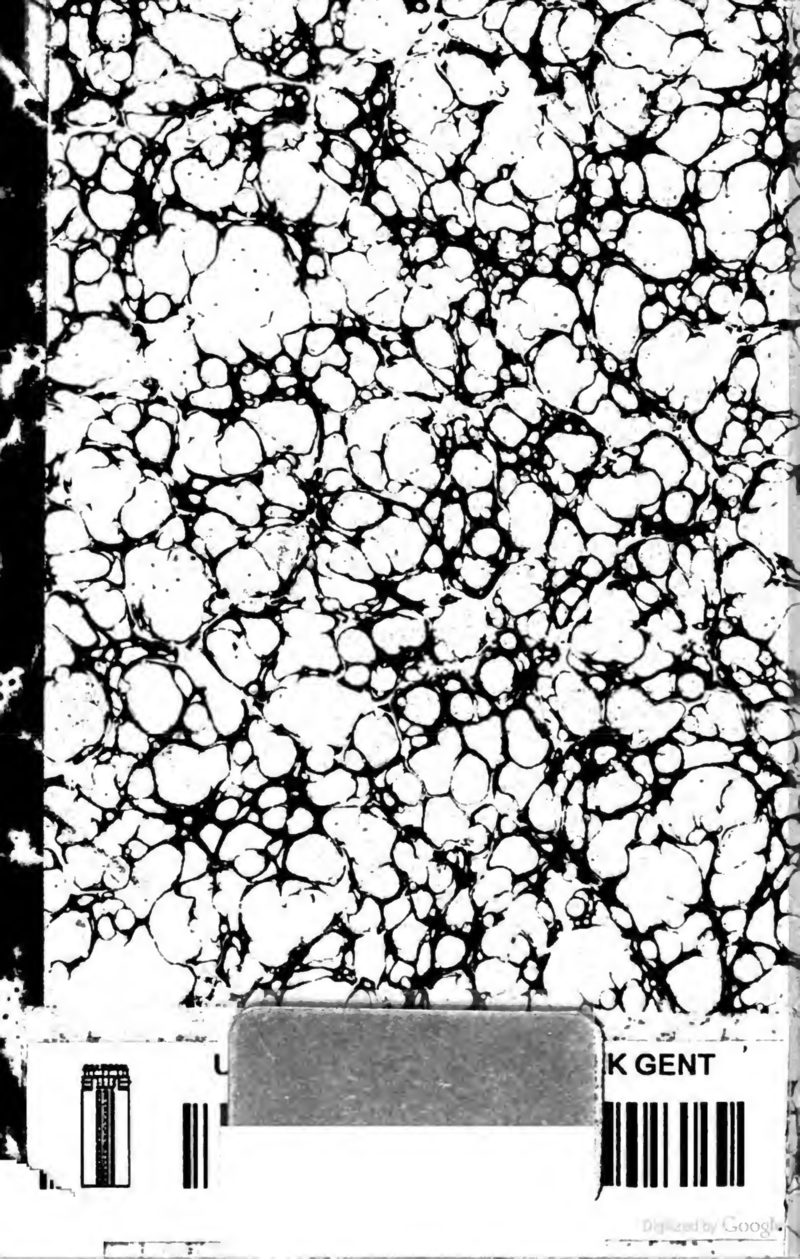
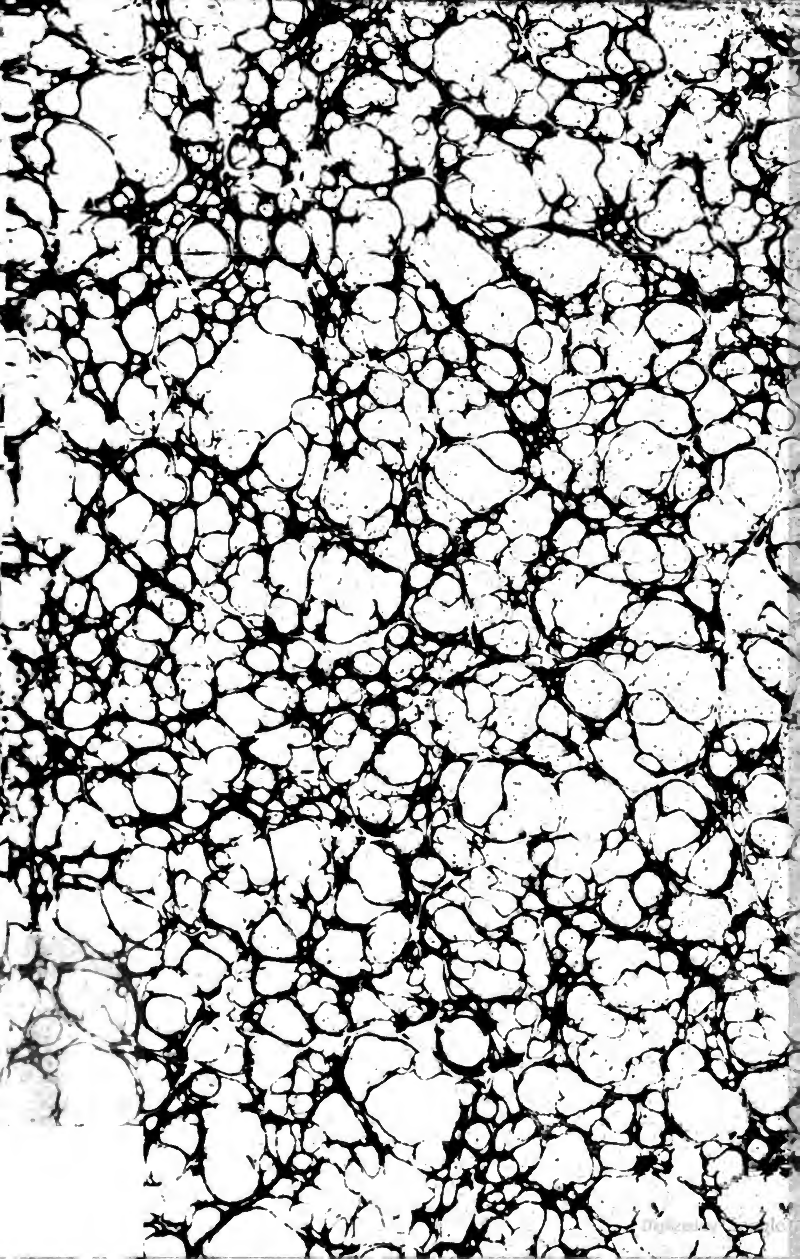



U
K GENT



MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

SUR LES COURS DE FRANCE

AUX

XVe, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

MÉMOIRES

DU

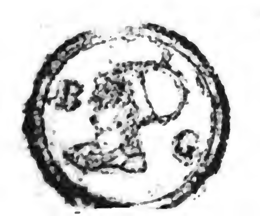
CARDINAL DUBOIS.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.

Bruxelles,
H. TARLIER, ET AUG. WAHLEN,
LIBRAIRES.

1829.



MÉMOIRES

DU

CARDINAL DUBOIS.

CHAPITRE PREMIER.

Physionomie de la cour à la mort de Louis XIV. — Le duc du Maine et le duc d'Orléans. — Billet d'enterrement. — Les poètes. — L'antichambre. — Discours original du régent. — Dubois-Démosthènes. — Séance du parlement. — La Ligue et la Fronde. — Discours prononcé par le duc d'Orléans. — Interruption. — Ouverture du testament. — A-propos du fou Maranzac. — Testament abrogé. — Continuation de la séance. — Réception du duc du Maine à Sceaux. — Le jeune prince de Conti. — La Morival. — Funérailles du roi. — Premiers effets de la régence.

La mort de Louis XIV répandit parmi les courtisans un esprit de vertige et d'indécision qui dura toute la journée. Partout des consolations et des félicitations. La Maintenon fut assaillie de pleureuses jusqu'à ce qu'elle partît pour Saint-Cyr, faisant des vœux pour son cher duc du Maine; le père Le Tellier tenait conseil avec le révérend père Doucin, son premier ministre; la famille royale était affligée, ou

le paraissait par décence ; le jeune roi restait abandonné à Mme de Ventadour, qui n'en laissait approcher personne ; les ducs d'Orléans et du Maine rassemblaient tous leurs partisans : gens de robe et d'épée, haute et basse noblesse, tout était en rumeur à Versailles. A Paris, au contraire, là où il n'y eut pas indifférence, la joie éclata de diverses sortes. Si Louis XIV était mort vingt ans plus tôt, on aurait dit de lui ce que disait de la Maintenon ce bossu de Fagon : « Ce qui me déplait dans le christianisme, c'est de ne pouvoir lui élever un temple et un autel pour l'adorer. »

Il fallait voir la courtisannerie allant du duc du Maine au duc d'Orléans. On s'abordait en se demandant : Qui donc sera régent ? Les bruits les plus absurdes, les plus différens, se croisaient, se détruisaient l'un l'autre. Tous ceux que l'on pensait devoir jouer un rôle dans la régence étaient baisés, caressés et festoyés. M. de Villeroi se cachait pour échapper aux requêtes et aux importunités. Moi-même je ne rencontrais que des visages agréables, des saluts respectueux et des serremens de mains ; j'eus ce jour-là plus de trois cents amis. C'est une étrange arlequinade qu'un changement de règne. Le duc d'Orléans vit bientôt les plus déterminés partisans du duc du Maine passer de son côté ; car on disait tout haut que le parlement n'accepterait pas le testament du roi, et que M. de Guiche avait touché six cent mille francs pour gagner les troupes au

duc d'Orléans. Vers le soir, ces bruits prirent une consistance de manière à alarmer les partisans du duc du Maine, qui fut forcé de s'apercevoir de leur défection.

M. du Maine, inquiet et déjà l'oreille basse, s'alla jeter au-devant du duc d'Orléans, avec un redoublement de politesses :

« Donc, mon cousin, dit-il, qu'est-ce que l'on dit de nouveau par-ci par-là ?

— Peu m'importe ce que l'on dit ; je ne m'en embarrasse guère.

— Sans doute ; mais il semble que l'on ait flairé le testament du défunt roi.

— Je ne le sais ni ne veux le savoir ; il sera temps demain.

— Certes ; mais comme il n'est pas impossible que Sa Majesté se soit souvenue que j'étais son fils....

— J'ignore, vous dis-je, ce qui s'est fait et se fera. »

Il le laissa brusquement dévorer sa mortification. Mme du Maine, à laquelle on raconta cette demi-explication, n'en fut pas moins irritée que son mari. Elle lui dit même : « Monsieur, je ne sais qu'un imbécille au monde capable d'une telle ânerie. C'était le cas d'obliger le duc d'Orléans à parler franc, eussiez-vous dû lui donner exemple. Je ne connais pas tous ces petits déguisemens : vous feriez une jolie femme, pour peu que vous fussiez joli. » Le duc d'Orléans était revenu à Paris. Le soir, la nuit s'écoulèrent en

préparatifs et conférences, auxquelles assista le comte de Stairs au nom de son gouvernement. Pour moi, je jouais le rôle de la Mouche du coche, mais un peu plus utilement, car je me voyais déjà un personnage. Le prince ne prenait pourtant pas garde à mes démarches empressées.

Le lendemain était attendu avec une impatience générale. Le parlement devait se réunir pour l'ouverture du testament. Dès le matin, on trouva sur les portes des églises des affiches imprimées, dont on me fit honneur; mais j'y étais totalement étranger. C'était une circulaire ainsi conçue :

« Messieurs et Dames,

» Vous êtes priés d'assister au convoi, service et enterrement de dame Constitution, fille naturelle du pape Clément XI, qui se feront dans l'église des Jésuites, rue Saint-Antoine. L'archevêque de Bordeaux officiera; les révérends pères Doucin et Le Tellier meneront le deuil, et M. le curé de Saint-Médéric fera l'oraison funèbre. *Requiescat in pace.* »

C'était une innocente vengeance des Jansénistes. La satire marche vite à Paris; car Manet entra dans ma chambre en fredonnant le fameux refrain, alors nouveau :

Il est donc mort ce grand barbon
Regretté de la Maintenon,
De Le Tellier et de Fagon....

« Drôle, lui dis-je, qui t'a appris ces belles choses?

— Le domestique de M. de Fontenelle, M. l'abbé.

— Diable! les poètes sont comme les corbeaux, qui se jettent sur les morts. »

Je m'habillai le plus galamment possible, et je courus au Palais-Royal. En traversant les antichambres, je fus assassiné par les poètes du café Laurent, qui faillirent mettre mon habit en pièces :

« M. l'abbé, parlez pour moi.

— Protégez-moi.

— Mon poème.

— Mes odes.

— Faites que je conserve ma pension. »

J'échappai à ces grenouilles du Parnasse en disant : « Messieurs, le régent a bien affaire de poètes et de rimes aujourd'hui; envoyez vos ouvrages et vos demandes, on les examinera. » De là cette grande colère des muses contre moi; de là chansons, épigrammes dont je me vois assailli. Au reste, je m'en moque. Fontenelle, qui se faisait distinguer de cette tourbe rimante, avait, de plus que les courtisans de métier, un esprit à toute occasion. Il m'aborda moins cavalièrement qu'à l'ordinaire :

« M. Dubois, me dit-il, je vous félicite de votre nouvelle fortune.

— J'accepte vos félicitations, mon cher monsieur, en qualité de premier ministre.

— En ce cas, vous me verrez aux pieds de Votre Excellence.

— Je ne vous y laisserai pas. »

Après un salut en forme de péroraison, j'entrai chez le régent, qui me sembla plus compassé qu'à l'ordinaire. Il venait de préparer ce qu'il devait dire au parlement. Je fis cette fois toutes les avances, et je le priai de me communiquer son travail : il me lut ce singulier discours, dont je conserve l'original comme un monument du défaut de tact le plus complet. Le voici :

« Messieurs,

» Louis XIV est mort; son arrière-petit-fils
» Louis XV lui succède comme le plus proche hé-
» ritier de la couronne; moi seul, premier prince
» du sang, ai le droit de régence pleine et entière:
» je vous prié de le sanctionner; tout testament con-
» tradictoire est annulé par ce fait. Je me suis déjà
» emparé du rang qui m'appartient, en m'appuyant
» de l'alliance de l'Angleterre, du suffrage des trou-
» pes et de celui du parlement, que vous ne me re
» fuserez pas. »

Il en était là de ce beau chef-d'œuvre, je l'arrêtai au bord du précipice.

« Qu'allez-vous faire, monseigneur? m'écriai-je; c'est donner gain de cause contre vous au duc du Maine.

— Veux-tu, l'abbé, que je me traîne aux genoux de ces gens-là ?

— Non, monseigneur; mais il y a manière de dorer la pilule; songez que les du Maine et leurs partisans seront à cette séance.

— J'y serai aussi avec les ducs et pairs et le régiment des gardes : car je suis décidé à tout pour soutenir mes prérogatives.

— Sans contredit : mais il vaut mieux ménager qui peut vous être utile; j'entends par discours éloquent, un discours allant au but, à la bonne franquette, mais adroit avant tout.

— J'y consens, fais-moi du Démosthènes; dis tout ce qu'il faut dire, et comme il faut le dire. »

Je pris la plume et j'écrivis d'inspiration le discours que prononça de mémoire le duc d'Orléans. Il convint après l'avoir lu, que j'étais toujours son maître, et me donna rendez-vous à la séance du parlement.

On était sûr de l'issue qu'elle devait avoir. D'Argenson, pensionnaire du duc d'Orléans, avait mis la police à ses ordres; des officiers et des soldats du guet parcouraient les rues de Paris dès le matin. Le duc de Guiche, payé comme je l'ai dit, faisait occuper toutes les avenues du Palais par le régiment des gardes; Renold, colonel des Suisses, vendu au régent, avait posté son régiment autour du lieu de la séance; Philaire, colonel de l'artillerie, avait, pendant la nuit, caché des canons dans les maisons voisines. Dans la salle, des officiers déguisés et armés sous leurs habits, se tenaient prêts au premier

signal. Le peuple était refoulé loin des abords du Palais.

Les ducs et pairs, toutes les chambres, la maison du duc d'Orléans, et celle du duc du Maine, se rassemblèrent à midi dans un profond silence, qui peignait l'incertitude de tous les esprits. Son Altesse Royale arriva à cheval jusqu'au grand escalier; il souriait à tout le monde, et ses gracieuses manières, son air noble et ouvert, prévenaient en sa faveur. Le duc du Maine feignait une satisfaction qu'il était loin d'avoir. Monsieur le duc et M. de Toulouse se rapprochaient de Son Altesse Royale avec une sorte d'affectation. Dans l'assemblée, on remarquait des évêques, des prêtres, des ambassadeurs, et celui d'Angleterre occupant une des lanternes. Sa présence étonna et causa quelques murmures autour du duc du Maine.

« Qu'est-ce donc, M. d'Orléans? demanda tout haut le bâtard un peu déconcerté; à voir tant d'épées briller, on se croirait au temps de la Ligue ou de la Fronde.

— Monsieur, reprit Son Altesse Royale, j'ai commandé quelques troupes pour le maintien de l'ordre et de la liberté du parlement.

— J'allais vous reprocher le contraire, mais puisque vous l'avez voulu, il suffit. »

Il se fit une sourde rumeur parmi les ducs et pairs, parce que le duc du Maine avait passé devant eux sans les saluer. On prétendit même que M. de

Saint-Simon avait été entendu disant : « Pourtant, pas un de nous n'est bâtard. » Cette saillie me surprendrait d'autant moins, qu'il tenait pour le duc d'Orléans et pour les priviléges. M. d'Orléans se leva fort ému, et commença en ces termes, sauf quelques suppressions volontaires ou non :

« Messieurs,

» Après les malheurs qui ont accablé la France, » et la perte que nous venons de faire d'un grand » roi, notre unique espérance est celui que Dieu » nous a donné ; c'est à lui, messieurs, que nous » devons à présent nos hommages et une fidèle » obéissance ; c'est moi, le premier de ses sujets, » qui dois donner l'exemple de cette fidélité invio» lable pour sa personne, et d'un attachement en» core plus particulier que les autres, aux intérêts » de son État.

» Ces sentimens, connus du feu roi, m'ont at» tiré sans doute un discours plein de bonté, qu'il » m'a tenu dans les derniers instans de sa vie, et » dont je crois vous devoir rendre compte.

» Après avoir reçu le viatique, il m'appela et me » dit : *Mon neveu, j'ai fait un testament où je* » *vous ai conservé tous les droits que vous donne* » *votre naissance : je vous recommande le dau-* » *phin...* — Pour qu'il meure empoisonné comme » les autres princes ! » cria une voix partie des hauts de la salle. Ces paroles produisirent un moment de

stupeur, au point que le duc d'Orléans pâlit et s'arrêta. L'indignation faillit éclater parmi la noblesse : le premier président la contint d'un geste. On fit vainement des recherches pour découvrir l'insolent interrupteur. Son Altesse Royale continua d'une voix plus ferme : « *Servez-le aussi fidèlement que* » *vous m'avez servi, et travaillez à lui conserver* » *son royaume; s'il vient à vous manquer, vous* » *serez le maître, et la couronne vous appartient.* »

On entendit encore une exclamation très-énergique, avec un éclat de rire : on ne sut encore quel était l'auteur de cette indécence. Son Altesse Royale fit semblant de ne point s'en apercevoir.

« A ces paroles, le roi mon oncle en ajouta d'au-» tres qui me sont trop avantageuses pour pouvoir » les rappeler. Il finit en me disant : *J'ai fait les* » *dispositions que j'ai crues les plus sages; mais* » *comme on ne saurait tout prévoir, s'il y a quel-* » *que chose qui ne soit pas bien, on le changera.* » Ce sont ses propres mots. »

— Monsieur, interrompit le duc du Maine, vous fûtes sans doute seul témoin de cet entretien.

— Personne n'ignore, monsieur, répondit le duc d'Orléans, que le feu roi me fit appeler plusieurs fois dans sa maladie, et me parla en particulier. J'ai répété religieusement ce qu'il m'a dit. Messieurs je continue :

« Je suis donc persuadé que, suivant les lois du » royaume, et suivant les exemples de ce qui s'est

» fait en pareilles conjonctures, et la destination » même du feu roi, la régence m'appartient; mais » je ne serais pas satisfait si, à tant de titres qui se » réunissent en ma faveur, vous ne joigniez vos » suffrages et votre approbation, dont je ne serai » pas moins flatté que de la régence même.

» Je vous demande donc, lorsque vous aurez lu » le testament que le feu roi a déposé entre vos » mains, et le codicile que je vous apporte, de ne » point confondre mes différens titres et de délibérer » également sur l'un et sur l'autre, c'est-à-dire sur » le droit que ma naissance me donne, et sur celui » que le testament pourra y ajouter. Je suis même » persuadé que vous jugerez à propos de commencer » par délibérer sur le premier. »

— Messieurs, interrompit encore le duc du Maine, vous consulterez mieux votre devoir. Le testament du feu roi a une autre autorité que celle qu'on lui veut donner. L'intérêt de l'État l'a dicté à mon très-honoré père. Je ne doute pas que vous ne l'acceptiez dans son intégrité.

— Monsieur, vous parlerez à votre tour, » s'écria Son Altesse Royale d'un ton impératif. Il reprit le cours de sa harangue avec un mécontentement bien marqué :

« Mais à quelque titre que j'aie droit d'espérer la » régence, j'ose vous assurer, messieurs, que je la » mériterai par mon zèle pour le service du roi et » par mon amour pour le bien public, surtout étant

» aidé par vos conseils et par vos remontrances.
» Je vous les demande par avance, en protestant
» dans cette auguste assemblée que je n'aurai d'au-
» tres desseins que de soulager les peuples, de ré-
» tablir le bon ordre dans les finances, de retran-
» cher les dépenses superflues, d'entretenir la paix au
» dedans comme au dehors du royaume, de rétablir
» surtout l'union et la tranquillité de l'Église, de
» travailler enfin avec toute l'application qui me
» sera possible à tout ce qui peut rendre un État
» heureux.

» Ce que je demande à présent, messieurs, c'est
» que les gens du roi donnent leurs conclusions sur
» la proposition que je viens de faire, et que vous
» délibériez, aussitôt que le testament aura été lu,
» sur les titres que j'ai pour parvenir à la régence,
» en commençant par le premier, c'est-à-dire
» celui que je tire de ma naissance et des lois du
» royaume. »

M. du Maine, le rouge au visage, dit en balbutiant : « A cela, messieurs, je répondrai par le testament que je vous prie d'ouvrir. » Une députation fut envoyée pour tirer le testament de sa cachette. Le duc d'Orléans paraissait le plus calme de tous les assistans.

« Monseigneur, lui dis-je, voici l'instant décisif; n'avez-vous pas d'ordre à me donner ?

— Si fait, reprit-il. Tâche d'opérer une diver-

sion qui rende nulles les réclamations du duc du Maine. »

Incertain sur ce que je ferais, je me levai de ma place, et j'allai rejoindre le duc de Guiche, que je voyais dans la lanterne basse de la cheminée. Je lui fis part de l'idée du régent, et nous songeâmes à l'exécuter. Pendant qu'un conseiller lisait le testament d'une voix si faible et si embrouillée que les plus attentifs ne l'entendirent qu'à demi, les bâtards, la Maintenon, le père Le Tellier, la maison de Saint-Cyr, le conseil de régence troublèrent le silence, que les huissiers ne purent rétablir lorsqu'il fut avéré que le duc d'Orléans était sacrifié à la grandeur du duc du Maine; Saint-Simon échauffa si à propos les ducs et pairs, qu'ils éclatèrent en murmures; le tumulte fut au comble jusqu'à la fin de la lecture, après laquelle le bruit s'apaisant, M. du Maine voulut parler : « Messieurs, dit-il, ce n'est pas sans raisons que le roi a nommé un conseil de régence dont M. d'Orléans est chef; il n'a pas dédaigné de choisir lui-même ses plus fidèles serviteurs. Loin de moi de disputer la régence au premier prince du sang... » Le duc de Guiche m'avait montré Maranzac, le fou de Monseigneur, gravement assis dans la lanterne où se trouvait le comte de Stairs; j'aurais désiré l'avoir sous la main pour l'employer à faire un incident ridicule : Maranzac me servit au-delà de mon espoir. Je le vis se lever avec mille singeries, et crier, en s'adressant aux

robes rouges : « Messieurs, votre embarras me touche avec la main; s'il vous faut un régent comme il n'y en a pas, me voici : je me laisserai faire ce qui me plaira. » Ce bouffon n'eût pas mieux agi si je lui avais fait la leçon. On se mit à rire à cette boutade, qui semblait une critique du duc du Maine; on regarda d'où elle partait, on rit encore plus universellement. M. du Maine seul se mordit les lèvres et se tut. Maranzac fut mené en prison, et réclamé l'instant d'après par sa protectrice Mme la duchesse douairière.

Aussitôt, par une acclamation générale, bruyante et spontanée, le duc d'Orléans fut déclaré régent et le testament abrogé. Il restait à débattre un codicile qui faisait le duc du Maine maître de la maison du roi, civile et militaire.

« Monseigneur, dis-je tout bas au duc d'Orléans, ils n'oseront donner tous les soufflets à la fois à M. du Maine; remettez la séance pour mieux préparer vos amis et partisans.

— Messieurs, dit Son Altesse Royale, qui saisit mon conseil, je demande que la séance soit levée pour être continuée dans l'après-dîner. »

Le parlement y consentit; l'assemblée se sépara, mais les troupes demeurèrent à leur poste.

Le parlement se rassembla encore dans l'après-dîner; les partisans du régent étaient encouragés par un premier succès, ceux du duc du Maine étaient abattus. Ce prince, pâle et furieux, écouta toute

la délibération sans y prendre part. Il ne mit pas d'obstacle au triomphe de son rival, et sortit avant la fin de la séance. Tous les avantages que lui avait faits le roi mort se réduisirent à la charge de surintendant de l'éducation du jeune roi ; le souverain pouvoir demeura au duc d'Orléans, qui fut chargé de choisir un conseil de conscience et un confesseur à son pupille royal. Il manifesta aussi le projet de plusieurs conseils particuliers qui l'aidassent à supporter le poids de la régence. Il fut ramené au Palais-Royal au milieu des applaudissemens unanimes.

On dit que le duc du Maine, à son retour à Sceaux, reçut de sa femme un tout autre accueil : la duchesse, entourée de sa cour habituelle, attendait dans une fière tranquillité l'issue de la séance du parlement ; on l'enivrait de flatterie jusqu'à la nommer *Mme la régente*. En voyant arriver le duc du Maine tout soupirant, tout silencieux, elle se douta de l'aventure.

« Eh bien! M. du Maine, lui dit-elle sévèrement, que s'est-il passé?

— Le testament du roi est cassé, abrogé, annulé.....

— Et vous l'avez souffert, monsieur?

— Que vouliez-vous que je fisse, madame ? j'étais entouré d'épées, de pistolets et même de canons.

— Il valait mieux ne jamais revenir que de revenir déshonoré.

— A quoi bon, je vous prie, me faire tuer par la faction d'Orléans ?

— Vous êtes un lâche, monsieur ; si j'avais été à votre place, je n'aurais pas cédé la régence à si bon marché. Sortez de ma présence, ou mon indignation pourrait se porter à des excès honteux pour tous deux. »

Elle prononça ces derniers mots d'une voix si altérée, et avec un geste si décisif, que le duc du Maine s'en alla en boitant, assez embarrassé de sa contenance.

« Madame, dit le jeune Arouet, qui se trouvait présent à cette scène conjugale, n'avez-vous pas la régence absolue dans les états de mariage ?

— Madame, continua Vergier, le faiseur de contes, tout serait au mieux si le duc du Maine vous donnait un peu de ce qu'il a, ou bien si vous lui donniez un peu de ce que vous avez.

— Vous verrez, reprit la duchesse, qu'il faudra que je conspire pour lui. »

Cependant depuis la mort de Louis XIV, qui n'était pas encore inhumé, l'indifférence se changeait en joie ; toutes les espérances s'étaient tournées vers la régence, qui promettait des merveilles, et, selon l'usage, on décriait le temps passé au profit du temps présent ; les chansons les plus grossières diffamaient la mémoire du grand roi ; la Maintenon cherchait à se faire oublier à Saint-Cyr ; le père Le Tellier venait d'être exilé à Amiens ; le duc du

Maine se tenait coi dans les délices de Sceaux; toute l'ancienne cour s'était presque renouvelée ; elle donna l'exemple de l'ingratitude pendant que le corps du roi défunt régnait encore à Versailles; le peuple ne se montra pas plus retenu lorsque le bruit courut que le régent retranchait plus de soixante millions de dépenses inutiles. Pour moi, n'ayant pas à me louer des bontés de Louis XIV, ce ne fut pas une perte dont je m'affligeais beaucoup. La famille royale, excepté Madame, ne se désespéra pas non plus, et même le prince de Conti, la veille des funérailles, scandalisa Paris, tant sa conduite fut inconsidérée.

Louis-Armand, prince de Conti, est contrefait comme presque tous les princes de la famille royale. On dirait Scarron, à la figure près, qu'il a moins laide que le corps : un rire moqueur, ses mines de singe me semblent parfaitement désagréables; il n'a pas d'équilibre sur les jambes, à cause de sa bosse, qui grossit tous les jours en même temps que son ventre; il lui arrive souvent de tomber le nez sur sa canne; on y était tellement accoutumé chez le feu roi, qu'au moindre bruit on disait : « Ce n'est rien, c'est le prince de Conti qui tombe. » Je lui crois de l'esprit, outre sa méchanceté; cependant ses prodigieuses distractions lui donnent l'air d'un fou. Le lendemain de la mort du roi, il demanda à tous ceux qu'il rencontrait : « Le roi recevra-t-il aujourd'hui? » On ne répondait pas, pensant qu'il rail-

lait ; enfin quelqu'un se hasarda à lui dire que le roi était mort et embaumé : « C'est vrai, répliqua-t-il, il ira demain à la chasse. » Ses lubies sont quelquefois dangereuses, son plaisir étant de faire du mal ; il aime au fond sa femme, qu'il tourmente de mille façons. Il a toujours dans sa ruelle des pistolets chargés, et la nuit il réveille la princesse de Conti en disant : « Madame, il faut que je vous tue ! » et il la menace de ses armes, au grand effroi de la pauvre dame ; le lendemain elle jure de faire lit à part, mais, le soir venu, il la force, l'épée à la main, de coucher auprès de lui. La princesse douairière de Conti aime pourtant ce petit monstre au point d'être jalouse de sa propre bru, avec qui elle est toujours en guerre, jetant feu et flamme à la moindre occasion de querelle. Voilà dix ans que la princesse douairière fait bâtir une maison qui ne sera pas finie dans cent ans. Est-elle d'accord avec son fils, les travaux de la maison sont interrompus ; ils recommencent, et le nombre des ouvriers est souvent doublé aussitôt que la brouille se déclare entre eux : « Je vous abandonnerai, dit-elle, et j'irai loger loin de vous. » Je ne sais qui a dit que par l'inspection du bâtiment on pouvait savoir comment le prince de Conti et sa mère vivaient ensemble.

Le prince de Conti hantait volontiers la plus mauvaise compagnie, non par libertinage, mais pour avoir de pauvres créatures à martyriser. Il allait de préférence chez la Morival, pourvoyeuse fort

connue, qui lui livrait des victimes résignées à souffrir des coups de pied, des piqûres d'épingle, et mille inventions diaboliques. Une pauvre fille sortit de ses mains sanglante et estropiée : la Morival prit fait et cause pour cette malheureuse, et sa vengeance fut un vilain cadeau que le prince de Conti prit dans sa maison. Quand le chirurgien Castel lui eut dit ce qu'il en était, il éclata en ressentimens, et jura le diable, son patron, qu'il ferait justice de cette impolitesse. Ses difformités s'augmentèrent encore, et longue fut sa guérison. Il avait si bien dissimulé, que la Morival s'étonnait de ne point recevoir de ses nouvelles, quelque lettre de cachet pour le Fort-l'Évêque. Enfin, la veille de l'enterrement du feu roi, le prince, se sentant refait et dispos, exécuta ce qu'il avait projeté. La Morival fut de grand matin arrêtée dans son lit, garrottée en chemise, à rebours, sur un âne galeux, et menée à son de trompe dans les rues de Paris. La foule s'amassait avec des huées, des éclats de rire; et un coquin de valet, tenant la bride de l'âne, criait comme un héraut d'armes : « Ceci est le triomphe de la Morival, fameuse appareilleuse de la bonne ville de Paris! » Le régent fut instruit de cette brutalité; il en réprimanda fortement le prince de Conti, qui lui répondit, en faisant le gros dos : « J'aurais voulu vous y voir, monseigneur (1)! »

(1) On fit de l'aventure du prince de Conti un sommaire de

Le corps du roi était embaumé, le cœur et les entrailles à part; on le transporta dans les sépultures de Saint-Denis. Cette cérémonie fut accompagnée des plus odieuses profanations; on aurait cru que des misérables étaient soudoyés pour insulter le cercueil d'un roi de France. Le convoi avait été commandé avec une demi-magnificence; les prêtres manquaient presque absolument, soit qu'ils n'eussent pas été convoqués, soit que le cardinal de Noailles les eût dispensés de rendre les derniers devoirs au pénitent du père Le Tellier. Une partie de la cour s'était absentée sous les plus frivoles prétextes; ceux qui devaient le plus au feu roi ne vinrent pas. Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante, et le plus beau temps du monde. La foule accourait de loin pour voir la pompe des obsèques; mais les derniers venus, entraînés par l'exemple des autres, manifestèrent, au lieu d'un recueillement silencieux, la plus bruyante gaieté. Toute la route de Paris à Saint-Denis était bordée de tentes, de boutiques et de cabarets. On buvait, mangeait et riait. Les troupes qui composaient le cortége avaient bel à faire pour ouvrir un chemin au char funèbre, qui s'avançait lentement à travers un tumulte de voix, d'injures, de chansons et de cris. Il y eut un moment, avant d'arriver à Saint-Denis, où des furieux vou-

chapitre à la Rabelais, qui disait : Comment le prince Gobo attrapa dans la ville Morivalienne un clou de Saint-Côme, etc. (*Note de l'Éditeur.*)

lurent mettre en pièces les restes mortels d'un roi qui avait régné soixante-douze ans, et plus de quarante avec gloire, grace à ses ministres. Pour disperser ces flots de peuple, on dépêcha les offices et prières. Le régent avait l'air mal à son aise parmi ces indécences : « Monseigneur, lui dis-je, le peuple est une bête sauvage et lâche; il s'acharne sur des cadavres. » Le lendemain on trouva ces deux vers écrits sur le caveau où repose Louis XIV :

ÉPITAPHE DE LOUIS.

A Saint-Denis comme à Versailles
Il est sans cœur et sans entrailles.

M. de Saint-Simon dit, en s'indignant de ces outrages à la cendre des morts : « Je ne savais pas que le carnaval fût en septembre. » La fureur du peuple ne se borna pas à si peu; plusieurs statues de Louis XIV furent mutilées pendant la nuit, d'autres insultées; on afficha dans la place des Victoires :

Tyran de bronze, il fut toujours ainsi.

Les satiriques et les libellistes se précipitèrent sur la renommée de ce roi, qu'ils avaient tous flatté, et pendant un mois ce fut à qui en dirait le plus de mal. « Eh bien, me dit le duc d'Orléans, aujourd'hui je suis adoré, exalté par ceux-là mêmes

qui me haïront et m'insulteront après ma mort. »

Les débuts de la régence furent éclatans. Il me semble pourtant que j'y contribuai peu, car le duc d'Orléans m'écarta subitement de ses conseils, sans que je pusse deviner le motif de cette disgrace, qui dura jusqu'à la fin de l'année. Je me vis éconduit du Palais-Royal, négligé du prince et de tous : la pluie des faveurs tombait sur tous, excepté sur moi, et je m'aperçus que ma présence devenait insupportable au régent. Je supposai que l'on m'attribuait malignement les Adresses satiriques de la cour : ainsi le duc d'Orléans se trouvait logé à *l'Enseigne du bonhomme Loth*, *rue Jean-Pain-Mollet*; Mme de Berry, *au Puits d'amour*, *rue de la Truanderie*; Mme de Nesle, *à la Grivoise*, *rue du Hasard*. Enfin je me désespérais de voir la régence profiter à de moins habiles que moi. Je ne me rebutais point cependant; j'allais toujours faire ma cour au régent, je fréquentais le Palais-Royal, observant, écoutant, et tenant mes ennemis en respect. Le Parlement était investi des plus grands pouvoirs; l'Église gallicane avait gain de cause contre la Constitution; les princes, les grands seigneurs étaient contens, moi seul je ne l'étais pas. Je ne faisais pas seulement partie d'un des différens conseils qui avaient été formés, et dont les chefs communiquaient avec le conseil de régence, composé du duc de Bourbon, du comte de Toulouse, du duc du Maine, du chancelier, du duc

de Saint-Simon, des maréchaux de Villeroy, d'Harcourt, de Bezons, et du marquis de Torcy. Le maréchal de Villars fut fait président du conseil de guerre; M. de Villeroy, du conseil des finances; les maréchaux d'Estrées et de Tessé dirigeaient le conseil de marine; le maréchal d'Huxelles, l'abbé d'Estrées, le marquis de Canillac, MM. de Chiverny et de Torcy furent chargés des affaires étrangères; celles du royaume furent confiées au duc d'Antin, au marquis de Brancas, à Beringhen, à Goissard et à d'Argenson; le cardinal de Noailles, l'archevêque de Bordeaux, M. d'Aguesseau et l'abbé Pucelles disposèrent du conseil de conscience, mais l'abbé Dubois fut oublié. « Que les princes sont ingrats! » répétais-je à qui voulait m'entendre.

CHAPITRE II.

Lettre de Madame. — L'archi-Dubois. — Madame de Hautefort. —Origine de son nom.—Explication entre Dubois et le régent. — Les fripons. — Dubois nommé conseiller d'Etat. — Félicitations de l'abbé Bignon ; de l'avocat Godefroy ; de Madame. — Madame à Saint-Cyr. — Les traitans. — Bourvalais. — Le maître de poste de Verdun. — Confiscations. — Origine du système de Law. — Law; ses commencemens ; sa femme ; son portrait. — Établissement de la banque de France. — Projets de Law. — Dubois se brouille avec le maréchal de Villars. — Portrait de ce maréchal. — Baudelot, antiquaire de Madame. — Cornificius et M. de Villars.

Une découverte que je fis le 31 décembre me révéla les causes de l'oubli où le régent me laissait. Je m'étais glissé le matin dans le cabinet de Son Altesse Royale avant qu'elle y entrât. Je me mis à remuer les papiers pour savoir ce qui se passait : une lettre me tomba sous la main; je reconnus l'écriture de Madame, et mon nom plusieurs fois répété me frappa. Je m'emparai de la lettre, que j'emportai pour la lire ailleurs plus en sûreté. Je la conserve encore précieusement ; elle était datée des premiers jours de la régence. En voici quelques extraits qui ne sont pas à mon éloge. Il fallait que Madame fût bien engouée de la manie des corres-

pondances, pour écrire, en français, contre son habitude, cinq ou six pages à son fils, qu'elle voyait tous les jours :

« Mon cher fils, je n'ai qu'une grace à vous de-
» mander pour votre bienvenue à la régence : c'est
» de ne jamais employer ce scélérat d'abbé Du-
» bois, qui mériterait la potence d'Aman, sans
» préjudice de l'enfer. Cet homme, dont j'ai tant
» à me plaindre pour l'éducation qu'il vous a don-
» née, sacrifierait l'État et vous au plus léger in-
» térêt. Il ne sait ce que c'est que la vertu, ou du
» moins il la pèse au poids de l'argent. Je vou-
» drais que vous eussiez aussi peu de confiance en
» cet abbé que j'en ai moi-même. Je m'étonne que
» vous, qui le connaissez, osiez vous fier à lui;
» mieux vaudrait à votre plus grand ennemi. Mais
» vous êtes bien de votre famille : on ne saurait
» vous détacher des gens auxquels vous êtes ac-
» coutumé. Si le mensonge pouvait l'étouffer, il
» serait mort il y a long-temps. Souvenez-vous
» que Mme de Hautefort a dit de lui : « La première
» vérité qui sortira de sa bouche je la ferai en-
» châsser en guise de relique. » En vérité, mentir
» est un art où il excelle : la liste de ses impostures
» irait de Paris à Rome, où il n'est pas assez d'in-
» dulgences pour l'absoudre. Je crois que le mot
» *archi* convient à toutes ses qualités. Il est archi-
» fripon, archi-menteur, archi-hypocrite, archi-

» flatteur, archi-libertin, et en un mot, archi-
» coquin... »

Je ne fis que rire de ce beau panégyrique soutenu jusqu'au bout sur le même ton, et je me promis de tenter sur-le-champ une rentrée en grace. C'est ici le lieu d'expliquer le mot de Mme de Hautefort, que l'on a cité avec complaisance, et qui n'est que l'expression de l'amour-propre piqué. J'avais logé quelque temps chez Mme de Hautefort, qui se plaisait singulièrement à mon esprit, et en supportait fort bien les écarts. Un soir que l'assemblée était nombreuse chez elle, la conversation tourna vers l'origine des noms : ce fut alors à qui se ferait noble. Nous n'avions pas une famille moins ancienne que les croisades. Mme de Hautefort prétendit descendre en ligne directe d'un héros de Jérusalem. C'était fort beau, mais ce n'était pas vrai. « Madame, lui dis-je, usant de ma liberté ordinaire, permettez-moi de raconter l'étymologie de votre nom comme je l'ai lue dans un vieux livre. » Mme de Hautefort, qui s'attendait à remonter jusqu'à Pharamond, sur ma parole, promit d'écouter sans interrompre. « Madame, lui dis-je, un de vos aïeux, qui portait un fort vilain nom, que je tais par respect pour les dames, seigneur d'ailleurs fort distingué, se présenta un jour à l'audience du roi Henri II.

— Henri II! s'écria-t-elle en colère ; pensez-vous que je m'accommode d'une si médiocre noblesse?

— Patience, madame, je fournirai mes preuves quand j'aurai dit. Ce seigneur arrivé à la porte de la salle d'audience, l'huissier lui demanda son nom; il eut honte d'en prononcer un si vilain, et le mâcha entre ses dents. Monsieur, lui dit l'huissier, je ne vous entends pas; parlez haut et fort.

— Haut et fort? répliqua votre aïeul, madame. L'huissier, sans l'interroger davantage, annonça *M. Hautefort*. Le roi s'informa du quiproquo, en rit beaucoup, et conseilla à ce seigneur de garder le nom qu'il devait au hasard. Voilà pourquoi depuis il s'est nommé Hautefort.

— Vous êtes un impertinent menteur! » m'apostropha la dame, outragée dans sa généalogie; elle continua plus doucement, voyant que les rieurs n'étaient pas pour elle : « Messieurs, avertissez-moi lorsque l'abbé Dubois dira une seule petite vérité, je veux la faire encadrer. » Ce bon mot, assez mal habillé, fit fortune, passa de bouche en bouche, et Fontenelle se chargea de le réparer tel qu'il est resté. C'est l'histoire de presque toutes les saillies, qui se perfectionnent en s'éloignant de leur source.

La lettre de Madame, lue et méditée, je me présentai chez le régent, qui me reçut froidement et d'un air constipé. J'avais pris une figure tellement désolée qu'il me demanda, avec sa bonté ordinaire, si j'étais malade.

« Oui, monseigneur, répondis-je, je me meurs tous les jours; car la disgrace tue.

— Tu railles, l'abbé, ou tu es devenu fou; va-t'en dans une de tes abbayes te rétablir de tes fatigues, te remettre un peu en embonpoint et santé.

— Moi, monseigneur, je suis un homme enterré dès que je vous aurai dit adieu.

— Eh bien! que veux-tu? l'absolution ou l'extrême-onction?

— Monseigneur, vous voilà tout-puissant. Laisserez-vous dans l'inaction un homme qui vous a élevé?

— Ce n'est pas le plus beau de ta vie; mais il m'est impossible de satisfaire maintenant ton ambition.

— Songez, je vous en prie, que si vous ne me mettez pas en œuvre, je ne puis rester auprès de vous avec honneur.

— N'y reste pas, mon cher. Eh! que puis-je faire pour toi? Ne sait-on pas dans toute la France que tu es un fripon? ne le sais-tu pas toi-même?

— Cela est vrai, monseigneur; mais ne savez-vous pas bien aussi que tous les hommes sont fripons et qu'il n'y a entre eux que la différence du plus au moins.

— Comment, coquin, oublies-tu qu'un prince est un homme?

— Jamais, monseigneur, je ne comprends les princes et les présens dans les généralités de ce genre. Mais parmi les fripons, vous devez choisir ceux qui ont le plus d'esprit, et je prétends être de cette classe.

— J'aime à voir que tu te rendes justice toi-même.

— Aimez-vous mieux, monseigneur, avoir affaire à ces esprits inflexibles, tout fiers de leur probité, qui mettent sans cesse les points sur les *i?* Ce sont des gens comme moi qu'il vous faut; ils prennent le pli que vous voulez.

» Menteurs, fripons, coquins,

Au demeurant les meilleurs fils du monde.

» Vous serez heureux, dans une négociation, de trouver quelqu'un qui me vaille. Tenez, Madame entend mal vos intérêts...

— Qui t'a dit que Madame s'occupait de toi, l'abbé?

— On ne me l'a pas dit, mais je vous le dis. Enfin, monseigneur, ce n'est pas là ce que vous m'avez promis avant la régence : je vous ai servi fidèlement, et je mériterais une autre récompense. »

Là-dessus, je fis semblant de m'essuyer les yeux, et sortis précipitamment sans répondre au prince, qui me rappelait.

Le lendemain, premier jour de l'année 1716, j'allai de bonne heure faire mon compliment et présenter mes vœux à Son Altesse Royale, que je trouvai encore couchée. Mme de Parabère, sa nouvelle maîtresse, était au chevet de son lit. Je me retirais, croyant le prince occupé au plus urgent; il me cria

d'entrer, et me fit asseoir en face de la Parabère, que je reconnus.

« Dubois, me dit-il, remercie cette belle dame qui s'intéresse à toi, et me prie de te donner tes étrennes.

— Madame, m'écriai-je, je me repose sur monseigneur de l'acquittement de ma dette; je ne puis vous souhaiter rien de mieux que l'amour d'un si grand prince.

— L'abbé, interrompit le régent, on m'est venu annoncer la mort de l'archevêque de Sens...

— Vous me faites archevêque?

— Pas encore; mais te voilà secrétaire d'État à sa place.

— Quand il vous mourra quelque ministre, souvenez-vous que je suis Dubois dont on les fait.

— La grotesque figure que vous avez là, M. Dubois! dit en riant Mme de Parabère, qui m'examinait des pieds à la tête, et de la tête aux pieds.

— N'ayez pas peur, madame, répliquai-je; quelque jour je ferai une belle figure.

— Dubois, repartit le duc d'Orléans, n'accuse plus Madame de s'opposer à tes honneurs; elle pense plus de bien de toi qu'elle n'en dit.

— Combien d'autres, monseigneur, en disent plus qu'ils n'en pensent!

— Enfin, l'abbé, un peu de droiture, je t'en prie. »

Je me retirai fort satisfait, et sans me piquer des

éclats de rire que me jetait au nez Mme de Parabère. Je me promenai tout le jour dans le jardin et la galerie du Palais-Royal, disant à tout le monde avec effusion de joie : « Vous voyez un nouveau conseiller d'État. » Je rencontrai l'abbé Bignon, le plus envieux des envieux. Il me lança un coup d'œil de toute sa hauteur. Je me doutai que la charge de conseiller d'État lui aurait plu autant qu'à moi ; je perçai son orgueil d'outre en outre par ces mots :

« Vous savez, monsieur, ce qu'on a fait de moi ?

— Je ne crois pas, reprit-il, qu'on en fasse jamais rien de bon.

— Ne me flattez pas, M. l'abbé, ou je perdrais contenance.

— Oui, le reproche est dur ; mais quand on n'est pas d'une certaine naissance, on devrait se faire violence pour refuser ces dignités éminentes du premier ordre de l'État. »

Je tournai le dos à ce malhonnête, et j'ai toujours regret de ne point châtier son insolence de sacristain. Godefroy, l'avocat au conseil, me complimenta plus poliment : « Mon cher abbé, me dit-il, je crois que vous seriez fort empêché de répondre si l'on vous demandait : *Quid est justitia?*

— Ce que c'est que la justice? C'est d'abord de me faire conseiller d'État. Et si vous voulez continuer vos interrogations, vous verrez que je ne suis pas au bout de mon latin. »

Le 2 janvier, le roi, qui habitait Vincennes de-

puis la mort de Louis XIV, vint à Paris loger aux Tuileries. Je me présentai chez Madame pour faire parade de ma charge, et jouir quelque peu de son mécontentement. Je lui tombai sur les bras dans l'escalier ; elle allait rendre ses devoirs au jeune roi.

« Voilà un oiseau de mauvais augure, dit-elle en s'arrêtant.

— Madame, répondis-je, je venais vous remercier de la grace que monseigneur le régent a daigné m'accorder.

— A d'autres vos remerciemens, maître abbé, je ne sais seulement quelle est cette grace, et si l'on m'eût demandé mon avis, vous n'auriez personne à remercier.

— Madame, Son Altesse Royale vient de me nommer conseiller d'État.

— Vous, conseiller d'État! Le plaisant conseiller d'État! Mon fils est donc fou à lier? Je vous salue, M. le conseiller d'État. »

Elle me laissa riant sous cape de sa surprise et de sa colère.

Madame était une méchante Allemande, mordant avec un air de caresse. Toute sa vie elle s'est occupée de haïr les gens pour passer le temps. Elle ne se faisait pas faute d'une perfidie pour chagriner un ennemi. C'est par ce même motif que, peu de jours après la mort du roi, elle fit une visite à Mme de Maintenon, retirée dans son couvent de Saint-Cyr.

La Maintenon frissonna de la voir entrer dans la chambre où elle était.

« Madame, lui dit-elle, que venez-vous faire et chercher ici?

— Je viens mêler mes larmes à celles de la personne que le roi aimait le plus.

— C'est vous, madame, qu'il a le plus aimée, et non pas moi, qui ne le flattais pas.

— Au reste, on a fait tout ce que l'on a pu pour me mettre mal avec lui; il me l'a dit lui-même, et en vérité, si je n'étais pas chrétienne, je ne pardonnerais pas à mes ennemis. »

Elle est partie après cette petite vengeance.

Le premier usage que je fis de mon crédit fut de pousser le régent à faire rendre gorge aux traitans. Ma haine contre Bourvalais, le plus riche des parvenus, se trouva ici d'accord avec la *justice*. Bourvalais avait commencé sa grande fortune sous Pontchartrain. C'était dans l'origine un petit drôle, sans père ni mère, vivant de ses vices; il devint laquais, puis commis, puis secrétaire du conseil, et contrôleur des finances en Bourgogne. Tout lui réussissait comme s'il fût prédestiné; ses richesses s'augmentèrent si rapidement qu'il eut bientôt palais, maisons de ville et de plaisance, équipages et maîtresses; tout lui était bon, pourvu qu'il gagnât de l'argent. C'est de lui qu'est venu ce proverbe de thésauriseur : « Les petits ruisseaux font les grandes rivières. » Ses millions ne rachetaient pas son igno-

ble laideur, ses basses façons d'agir et de parler, et son insolence de valet. J'avais raison de lui vouloir plus de mal que de bien.

Un mien parent, maître de poste à Verdun, me sachant fort élevé dans les honneurs, vint à Paris en 1712 me proposer un nouveau projet de taxes pour que je le fisse accepter; ma position ne me permettait pas de vendre son idée; je lui persuadai d'aller trouver Bourvalais comme de son propre mouvement, et de lui communiquer son projet. Je me réservai de droit une part dans les bénéfices. Bourvalais se chargea de faire adopter l'impôt par le conseil, et signa un billet de douze mille livres à mon pauvre parent, pour le payer de son avis. Je prélevai seulement deux mille livres sur cette somme. Il alla pour toucher son argent au terme convenu; mais il s'aperçut que le billet lui avait été pris; il réclama, attesta et ne put rien obtenir; on le mit à la porte. Désolé et n'osant pas m'avouer sa mésaventure, il s'adressa par occasion à un ancien officier, hardi fripon, qui s'engagea, sous condition de partage, à recouvrer toute la somme.

En effet, ayant prié le malheureux maître de poste de l'attendre dans un lieu qu'il lui désigna, il s'introduisit dans l'hôtel de Bourvalais, et, le pistolet sur la gorge, le força de rembourser le billet perdu. Bourvalais ne fit aucune résistance, pas même une objection, compta la somme entre les mains de l'homme au pistolet, et même le reconduisit avec

politesse jusqu'au bas de la rampe. « Monsieur, lui dit le fourbe, mon complice m'attend à tel endroit, bonsoir. » Bourvalais, qui se vit bien entouré, répondit en criant : « Au voleur! » L'officier disparut, et jamais on n'a pu le reprendre ; mais l'avare traitant eut égard à son conseil, et le maître de poste, arrêté, jugé, condamné sur l'accusation de Bourvalais, fit une triste fin. C'est le seul de ma famille, jusqu'à présent, qui ait été pendu.

J'avais donc des représailles à exercer contre Bourvalais, qui était si généralement détesté qu'à la représentation de *Turcaret* de Lesage, le parterre se mit à crier : « Nommez-le par son nom. » Une autre fois qu'il assistait en loge à cette sanglante satire des financiers, l'acteur qui jouait le principal rôle s'interrompit pour dire tout haut : « Messieurs, il y a ici quelqu'un qui remplirait mieux mon personnage. » Ce fut donc avec une joie partagée de la cour et de la ville, que je parvins à faire établir une chambre de justice pour juger les sangsues du peuple. Fourquieux, qui en était président, savait l'art de découvrir les coupables ; cependant Bourvalais se défendit avec tant de constance qu'il sortit de prison après trois ans de jugement, et même une de ses maîtresses, devenue celle du régent, le fit rentrer dans une partie de ses biens. Beaucoup eurent plus ou moins de ses dépouilles : la duchesse de Berri s'empara de toute l'argenterie ; le duc de Guiche, des équipages ; je me contentai de plusieurs belles terres en

Brie. Monsieur Fourquieux, en mémoire de ce procès, conserva de grands vases d'argent dont Bourvalais se servait à table pour faire rafraîchir les vins et les liqueurs : de là son surnom de *garde des sceaux*. Un autre traitant, fils d'un gentilhomme de Lyon, avait une cave remplie de vin de Tokai pour une somme d'un million ; on visita sa caisse, que l'on trouva vide, et on ne lui accorda point jusqu'au soir pour rassembler les soixante mille livres qui y manquaient. Il fut condamné à mort, et, par la clémence de Son Altesse Royale, son arrêt fut commué en une prison perpétuelle. Ses biens confisqués passèrent en différentes mains. C'est à lui que je dois ma cave si bien fournie ; le gendre de ce traitant se connaît assez en bonne chère pour regretter ces vins exquis, sinon son beau-père.

La guerre à mort faite aux traitans servit de prélude à l'établissement d'une banque générale. L'argent devenait rare dans les coffres du roi, quand l'arrivée de Law fit pleuvoir des millions pendant plus de quatre ans. Law est un homme de génie à sa manière, et le mal qu'il a fait ne vient pas de sa faute. Son Altesse Royale a usé, ruiné son crédit en semant l'or à pleines mains. Ce fut lord Stairs qui établit Law en France ; ils étaient Écossais tous les deux, et l'on dit que ceux de cette nation se donnent volontiers un coup d'épaule. Ils se connaissaient aussi des tripots de Londres, où Law avait gagné des sommes énormes. Un jour que l'on parlait devant

ce dernier de la pierre philosophale, il dit avec conviction qu'il l'avait trouvée.

« Vous vous moquez, lui dit-on.

— Je peux vous dire mon secret : avec du papier on peut faire de l'or.

— Avec du papier? c'est fort bien dit; et quand verrons-nous ce beau chef-d'œuvre?

— Dans trois ans ou environ. »

Law confia quelques vues de son système au comte de Stairs, qui les approuva comme de bonnes folies: « En effet, dit-il, cela peut réussir chez un peuple de fous, mais jamais en Angleterre. — Eh bien! j'irai en France. » Stairs, qui depuis le commencement de la régence ne quittait pas le duc d'Orléans, le décida à fonder une banque en compagnie, et mit son Law sur le tapis.

Law était fils d'un orfévre ou usurier d'Édinbourg, qui lui laissa un trésor, car les orfévres de la Grande-Bretagne font assez généralement l'usure sur gage. Ce Law, qui ne tenait de sa naissance et de son éducation qu'une prodigieuse science de calcul, régla sa conduite et ses dépenses d'après les gens du grand monde; il gagna beaucoup d'argent, en perdit beaucoup : il fut plus complètement malheureux dans ses amours; car, s'étant épris d'une coquette nommée Mme Wilson, il fut appelé en duel par le mari, auquel il voulait démontrer par chiffres les nombreuses infidélités de sa femme. Le pauvre Wilson fut tué, attendu que les maris ont toujours

tort contre les amans. Law se sauva, pour éviter les conséquences de la loi. La veuve le suivit pour se faire rendre l'époux que lui avait enlevé son amant. Law s'en empêtra si bien, qu'il n'a pu encore s'en défaire et qu'elle a passé depuis pour sa femme. C'était une petite Anglaise, vive, pimpante et délibérée : blanche de peau, blonde de poil, et fidèle malgré tout à son Écossais. Le duc d'Orléans, qui voulut prendre sur elle des actions comme à la banque, en fut pour ses frais et avances. Elle ne parlait de son mari qu'avec une admiration expansive. Law, embéguiné de cette femme et sous le poids d'une accusation capitale, imagina pour vivre un système financier qui était une belle chose avant qu'on l'eût gâté par des extravagances. Mais pendant vingt ans il l'offrit à tous les souverains de l'Europe sans obtenir autre chose que des refus et des mépris. L'Angleterre, l'Écosse, la Suisse, l'Italie, le traitèrent un peu moins bien qu'un charlatan. Le roi de Sicile, grand mathématicien, se fit expliquer toutes les chances de ce système, supputa, approuva, vérifia, et après mille éloges, dit à Law : « Monsieur, si j'étais assez puissant pour me ruiner, je ne balancerais pas un instant à vous donner la préférence. » Pendant ces voyages, toujours infructueux, Law, pour prendre patience, jouait avec un bonheur qui ressemblait mal à du hasard.

Son industrie était plus productive que ses espérances; enfin il arriva en France dans les derniers

temps de Louis XIV. Desmaretz, ministre à expédiens et fort besogneux, le reçut avec distinction et se fit partisan de son système; mais le vieux roi recula devant une opération aussi vaste et aussi chanceuse; il préféra garder ses dettes plutôt que de risquer de les augmenter. Cependant Law, persuadé que la France était, plus que tout autre pays, propre à porter les fruits de son système, attendit patiemment la mort du roi pour jeter aux yeux de la *poudre d'or*.

Law, quand je le vis en 1715, avait quarante ans ou du moins il paraissait les avoir. Je n'aime pas ces figures écossaises fortement caractérisées par des yeux fauves et des cheveux rouges. Les dames de la cour, sans doute par amour de la banque et du banquier, ont manqué de mettre les cheveux rouges à la mode. Law était d'une taille moyenne, bien prise, gracieuse et avenante; il était remarquable par un geste singulier, celui d'un homme qui compte de l'argent. Il parlait toutes les langues, et surtout le français avec un désagréable accent; poli dans ses manières, il souriait volontiers au lieu d'adresser la parole ou de répondre à quelqu'un. Un changement étrange s'opéra en lui par l'influence de sa fortune. Tant que le jeu fut son seul moyen d'existence, il se battait à toutes armes en forme de partie de plaisir, et n'était jamais blessé : une fois la banque établie, il se fit poltron au-delà de toute idée, « parce que, disait-il, je ressemble à la poule

aux œufs d'or, qui morte ne vaudrait pas davantage qu'une poule ordinaire. » Enfin la haute prospérité le rendit insolemment orgueilleux, et je lui en fis reproche un jour : « Law, lui dis-je, je vous conseille de ne pas devenir roi de France, vous nous écraseriez comme des fourmis. »

Stairs se lia trop intimement avec Law pour ne pas se brouiller à mort avec lui après que ce dernier lui eut fait gagner plus de trois millions. Il poussa de son mieux à la roue pour la création d'une banque à l'instar de celles de Hollande et d'Angleterre. Law ne voulait que mettre un pied à l'étrier, et en effet ses commencemens furent si raisonnables que je fus séduit tout le premier. Stairs, qui ne sortait pas du Palais-Royal, monta par degré l'enthousiasme du régent pour la formation, avec les deniers de l'État, d'une banque confiée à Law, en qualité de directeur. Cependant le duc d'Orléans, tout de feu d'abord, se refroidit considérablement lorsqu'il fut question de dresser l'édit; c'est alors que Law fit jouer d'habiles manœuvres, répandant de l'argent et des promesses. On savait trop bien mon crédit auprès du prince pour ne pas l'employer à tout prix. Stairs me manda en particulier, et Law, qu'il me présenta comme un génie, me battit sur son terrain en me prouvant les avantages de la banque, avantages bien clairs pour moi, puisque, outre une somme payable après l'exécution du système, on me donnait trente premières actions sur

les douze mille établies. J'entrai chaleureusement dans ces plans magnifiques, et je ne laissai pas en repos le régent qu'il n'eût consenti à tout.

« Diable, me dit-il, tu fais un chaud partisan, et je me réserve d'utiliser tes talens.

— Ordonnez, monseigneur, il y a de mauvais avocats, mais il n'y a pas de mauvaises causes. »

J'en vins à mon honneur, et même je persuadai au régent de ne pas exposer les finances publiques, Law offrant de faire tous les fonds avec sa compagnie. L'édit fut rendu au mois de mai. On sait que les promesses ne coûtent que la peine de les faire : Law en était prodigue; son but, selon l'édit, était d'augmenter la circulation de l'argent, de faire cesser l'usure, de suppléer aux voitures entre Paris et les provinces, de donner aux étrangers le moyen de faire des fonds avec sûreté dans le royaume, enfin de faciliter au peuple le débit des denrées et le paiement des impositions. Un privilége de vingt ans lui était accordé. Ces vingt ans se réduisirent à quatre. La banque, dans son origine, ne paraissait pas devoir ébranler toutes les fortunes, comme il arriva lors de la création de la compagnie de Mississipi. Law, en un mot, était un homme admirable pour les finances; mais le jeune roi, ayant ouï dire que Law était protestant, fit part de ses craintes au régent, en ces mots : « Il n'est pas catholique, gardez-vous, monsieur, de vous fier à lui. » Law renfermait en lui-même ses projets pour l'avenir,

et sa finesse ressemblait à de la bonne foi ; mais je le devinai lorsque, m'apportant la somme dont j'ai parlé, il me dit à l'oreille :

« M. l'abbé, faites-vous mon associé, et dans trois ans vous serez en état d'acheter la ville de Paris.

— Non pas, répondis-je, j'ai trop à perdre. »

Je me brouillai à cette époque avec le maréchal de Villars, pour la plus sotte chose. Je m'étonne seulement que cette brouille n'ait pas eu lieu quelques années plus tôt. La cause, fort ridicule en apparence, a l'air d'une malice, dont je me lave les mains. M. de Villars a beaucoup de mémoire, comme tous les petits esprits qui aiment à en faire parade. Sa manie, comme on sait, est de citer, à tout propos et tant bien que mal, des vers de comédie et d'opéra ; l'exactitude de ces citations en fait le seul mérite. Arouet disait, eu égard à la profusion des réminiscences poétiques de Villars : « M. le maréchal jette sa gourme. » Un jour qu'il racontait une escapade de son jeune fils, le même qui s'illustre aujourd'hui par son jeu effréné et ses débauches, quelqu'un lui débita ces vers de Molière :

Je dis que l'ascendant, monsieur, l'emportera.
Sur toute la vertu que votre *fils* aura.

— Le texte dit *votre fille*, reprit-il gravement.

— Non, monsieur, répliquai-je, je crois que c'est *votre femme*. »

D'unanimes éclats de rire mal étouffés le forcèrent de relever ce qu'il prit pour une plaisanterie; le sang-froid avec lequel il le fit redoubla notre gaieté; il sortit fort irrité, en disant qu'il nous montrerait ce que c'était qu'un abbé sans oreilles. Depuis lors, il ne me regarda plus, ne me servit jamais, et me desservit souterrainement avec des vers d'opéra cités, ou autrement.

Villars est grand, gros homme, pourtant vif de mouvement et de physionomie. Il a si peu d'esprit que les sots seuls lui en trouvent : ambitieux et si vain, que le moi, dans sa bouche, est long d'une demi-lieue. Gascon à outrance, voleur en temps de paix, pillard en temps de guerre, il a la main à tout prendre; du reste, sans talent militaire ni autre, il doit ses beaux succès au hasard ou du moins à un certain bonheur dans le choix des moyens les plus exigus. Il ne voit que lui de célèbre général dans toute l'histoire, et ses faits d'armes reviennent sans cesse dans sa conversation bigarrée de chansons et de vers. Sa mère lui avait donné un conseil dont il usait amplement : « Mon fils, lui disait-elle, parlez toujours de vous, on finira par en croire quelque chose. » C'est un vrai flatteur avec les rois comme avec les valets : il se sert de tout le monde, en vrai charlatan politique. Je ne sais si la haine m'aveugle dans ces jugemens un peu hardis contre le vainqueur de Denain. Comme chacun sait, sa femme aurait autant de sujets d'être jalouse de lui que

lui d'elle : sa livrée, formée de jeunes beaux garçons, a donné matière à des bruits étranges, dont il rit tout le premier. Madame, qui n'aimait pas ce vieux pécheur, m'a dit que le prince d'Eisenach, bien connu pour sa beauté, voulait faire bâtonner Villars à cause de quelque déclaration mal sonnante. Madame l'en empêcha, en lui disant : « Si M. de Villars recevait toujours le même traitement dans les mêmes circonstances, il n'y aurait point assez de bâtons dans Paris. » Mme de Villars, surnommée *notre bonne petite maréchale*, n'est pas avare de ses faveurs, et se moque de la tyrannie de son jaloux, qui l'emmenait souvent à la guerre. La dame ne se gênait pas plus au milieu des camps. Oh! la jolie et appétissante figure! Mais le moyen de marcher sur les brisées du duc d'Orléans, du comte de Toulouse, du duc de Richelieu, et de tant d'autres grands seigneurs! Arouet, le rimeur, eut cette audace, et mit fin à l'aventure plus facilement qu'aux douze travaux d'Hercule; mais comme Mme de Villars ne faisait pas son ordinaire avec des madrigaux et des épîtres, elle remercia maître Arouet, qui avait trop d'esprit pour un amant de vingt ans. Au reste, il préférait à l'amour une amitié qui lui faisait perdre peu de temps.

Je me rappelle une plaisante allusion que je croirais faite à dessein si la naïveté de Baudelot n'était pas aussi connue qu'elle l'est au Palais-Royal. Baudelot de Dairval, qui vient de mourir à l'âge de

soixante-dix ans, était depuis vingt ans garde du cabinet des médailles de Madame. C'était un honnête homme sur qui compter, démesurément bavard, profondément savant et innocent par boutades. Il avait fait une belle dissertation, qu'il lisait volontiers, même devant les dames. Il s'agissait de prouver que la tête à cornes qui sert d'effigie à certaines médailles n'est pas, comme le pensent d'autres savans, la tête de Jupiter Ammon, mais bien celle de Pan. Ce n'est pas moi qui le contredirai là-dessus. Baudelot vivait au milieu de ses médailles, et comme il m'en montrait de fort curieuses des empereurs romains, j'allais quelquefois étudier avec lui l'amour chez les anciens. Madame avait dans sa collection des pierres gravées, que, pour son honneur, je ne crois pas qu'elle ait vues.

Un matin que j'étais avec Baudelot dans la chambre des médailles, Madame entra avec quelques dames et le maréchal de Villars, qui avait demandé à voir les antiques. Il s'annonça comme un connaisseur, et Baudelot n'eut rien de plus précieux que de chercher une médaille représentant une tête ornée de cornes de toutes grandeurs.

« Connaissez-vous ceci, M. le maréchal? dit Baudelot, qui n'était pas au courant de la chronique scandaleuse; examinez, je vous prie, toutes ces cornes.

— Voilà une plaisante coiffure! s'écria Villars, pour ne pas rester en défaut d'érudition.

— C'est le triomphe de Cornificius.

— Qu'est-ce que votre Cornificius? demanda Madame.

— Un habile général: ses cornes sont des attributs de force et de courage; il a les cornes de Jupiter, celles de Faune, celles de......

— Passons, interrompit Madame; si vous vous arrêtez à chaque médaille, nous n'aurons pas le loisir de les voir toutes.

— Ah! Madame, celle-ci en vaut bien une autre! Cornificius est en vérité une des plus rares médailles de votre cabinet; M. le maréchal le sait bien.

— M. le maréchal s'embarrasse fort peu de Cornificius, dis-je à mon tour.

— Comment? d'un si grand capitaine que j'oserais presque le comparer à M. le maréchal....

— Ce bon Baudelot! interrompit encore Madame en riant, pour donner occasion de rire à tous ceux qui en avaient bonne envie, excepté M. de Villars; il est intarissable dans son érudition, et une médaille fournirait l'entretien de six jours.

— Monseigneur, reprit Baudelot, mis en humeur par ces éloges, je vois que vous seriez mon maître; daignez me dire si vous partagez mon opinion sur cette autre tête à cornes, qui me paraît celle de Faune, et non de Jupiter Ammon.

— Madame, s'écria M. de Villars, toutes ces cornes me feront perdre la tête.

— Monsieur, répondis-je, pardonnez à M. Bau-

delot, qui vous prenait pour un fameux connaisseur. »

Il partit fort en colère; sa sortie laissa le champ libre aux rieurs.

« Baudelot, dit Madame, M. de Villars croira que j'étais préparée à sa visite; il n'en avait jamais tant vu! »

CHAPITRE III.

Le chevalier de Saint-Georges. — Ses malheurs. — Son portrait. — Négociation avec l'Angleterre. — Lettres de Dubois à lord Stanhope. — Le maréchal d'Huxelles; son portrait. — Les deux lettres. — Voyages de Dubois à La Haye. — Les livres et les tableaux. — Conférences. — Retour à Paris. — Second voyage de Dubois. — Le courrier Maroy. — Le banquier de Bruxelles. — L'interprète allemand. — Arrivée de Dubois à Hanovre. — Le marquis de Louville. — Calomnies sur milord Stairs. — Georges Ier, roi d'Angleterre. — La reine de Prusse. — Dîner du roi. — Robert Walpole. — M. de Nesmond, évêque de Bayeux. — Georges boit à la santé du Prétendant. — Dubois à La Haye.

Le chevalier de Saint-Georges était encore à Avignon, où il prétendait rester, disait-il, jusqu'à ce qu'on le chassât. La destinée de ce prince est le résultat des dernières capucinades de son père, Jacques II, qui songeait bien moins à son royaume perdu qu'à ses dévotions, et qui, sur son lit de mort, n'eut rien de mieux à dire à son fils que ces conseils de jésuite : « Quelque belle que soit une couronne, il vient un temps où elle est fort indifférente : respectez votre mère, aimez le roi de France comme votre bienfaiteur, et préférez votre religion à toutes les grandeurs humaines. » Le roi de France, son bienfaiteur, signa le traité d'Utrecht, qui annulait tous

les droits de Jacques III, nom sous lequel il avait été reconnu roi par Louis XIV, à la prière de sa mère en larmes. A la mort de sa sœur, la reine Anne, ses partisans lui proposèrent de se faire ou de se dire protestant, pour remonter sur le trône. Le souvenir des dernières paroles de son père opéra sur cette ame timorée; comme le pauvre Jacques II, le fils perdit trois royaumes pour une messe. Il se retira d'abord à Bar, chez le duc de Lorraine, qui ranimait sans cesse son infructueuse persévérance, mais qui n'avait que des conseils à lui donner. Enfin le prince de Galles ou le roi Jacques III obtint de Louis XIV quelques secours secrets, et s'en alla débarquer en Écosse, avec peu de ressources et beaucoup d'espoir. Il arriva juste à temps pour achever d'y gâter ses affaires, et, après des succès divers, il fit une retraite qui eut l'air d'une fuite : c'était au moment de la mort de Louis XIV. L'ambassadeur d'Angleterre, le comte de Stairs, eut mission de son gouvernement pour empêcher le retour du Prétendant en France. Stairs reprocha donc au régent d'avoir favorisé l'expédition en Écosse, contre tous les traités du feu roi. Cela lui donna occasion de demander qu'on livrât Stuart au parlement anglais, qui l'avait jugé par contumace et condamné à mort pour crime de haute trahison. Le régent repoussa cette perfidie : on s'y attendait; on lui demanda alors de ne point prêter asile en France au prince fugitif; il y consentit, pour maintenir la paix,

mais il fit avertir sous main le chevalier de Saint-Georges, qui rentra sur notre territoire, revint à Paris, reparut à Saint-Germain, et faillit être assassiné par des agens de la cour de Londres. Le régent s'indigna de cette violation du droit des gens; mais, pour l'apaiser, je le saturai d'*utrum* et d'*ergo* politiques. Le chevalier de Saint-Georges ne faisait pas grand bruit à Avignon, où il attendait des jours meilleurs. Le cabinet anglais persistait à exiger son extradition ou son renvoi. Je pense que Louis XIV étant mort et ses promesses aussi, c'eût été bien fait de livrer le Prétendant à Georges Ier, qui se fût contenté de le tenir en chartre privée. Par là eût été assurée la tranquillité de l'Angleterre, et l'intérêt de la France parlait plus haut que tous ces préjugés d'hospitalité. A présent que le chevalier de Saint-Georges a un fils, voilà la guerre de succession éternisée; mais puisque Albéroni a échoué dans cette entreprise, je doute qu'un autre y réussisse.

J'avoue que je fais peu de cas des ministres qui perdent leur place, des rois qui perdent leur couronne; ce sont d'ordinaire de pauvres sires, car le génie, si bas qu'il soit tombé, se relève toujours. Le chevalier de Saint-Georges est la preuve vivante de cette incapacité malheureuse : il a toutes les qualités d'un dameret propre à briller auprès des femmes, voilà tout; il jouera bien son rôle dans une église, dans une ruelle; mais il serait souverainement déplacé sur un trône. Sa figure est régulière et belle,

mais toujours distraite ou mélancolique ; ses manières sont nobles ; il ne met aucun esprit dans ses paroles, et retombe incessamment sur ses prétentions à la royauté. Je ne l'ai jamais aimé, et je ne crois pas qu'il me paie d'ingratitude. Il m'arriva de dire, en le voyant caresser celui-ci et celui-là, qu'il avait l'air de demander l'aumône ; ce mot lui fut rapporté, et il m'en témoigna sa reconnaissance moins sottement qu'à l'ordinaire : « M. l'abbé, me dit-il avec douceur, êtes-vous jaloux de moi, et prenez-vous ma couronne d'Angleterre pour un bénéfice dont je vous fasse tort? » Certes dans mes négociations je ne l'ai pas servi comme je l'aurais pu ; mais néanmoins j'ai refusé beaucoup d'argent plutôt que de contribuer à le mettre entre les mains de ses ennemis. Plus tard je l'ai fait servir à mes projets, et je lui dois au moins la moitié de mon chapeau rouge.

L'Angleterre poursuivait avec obstination par ambassadeur ses poursuites contre le chevalier de Saint-Georges : un canal que l'on avait commencé à Mardick, près de Dunkerque, lui faisait un prétexte de rupture avec la France ; le régent désirait la paix pour réparer les désastres de la fin du règne de Louis XIV. Malgré les chefs du conseil, qui ne voulaient pas que l'on parût attacher beaucoup de prix à l'alliance britannique, le régent caressait le comte de Stairs, et par son entremise les ministres anglais. Ceux-ci ne savaient que répondre à toutes

ses avances ; « Que le chevalier de Saint-Georges sorte de France, que le canal de Mardick soit abandonné. » Les ouvertures de paix semblaient devoir finir par une guerre générale ; la Hollande et l'Empereur s'efforçaient de pousser l'Angleterre contre la France. Ce fut dans cette alternative que le régent recourut à ma petite influence. Afin que mes démarches ne parussent pas dirigées par lui, je pris le ton diplomatique dans ma correspondance avec mon ami Stanhope, et je feignis de souhaiter la bonne intelligence entre nos deux maîtres pour qu'il ne bût que du meilleur vin de France et moi du cidre de Goldpepin, au lieu de notre gros cidre de Normandie. Mais lord Stanhope, qui défendait cette importante affaire, n'était pas disposé à la faire réussir ; je craignis même qu'il n'employât son crédit auprès de Georges I[er] à l'en détourner.

Pendant ce temps-là la maison d'Autriche fit proposer à la Hollande et à l'Angleterre une alliance offensive et défensive. Pour gagner du temps, le régent écrivit à M. de Châteauneuf, notre ambassadeur à La Haye, qu'il déclarât aux États-Généraux ses projets d'alliance avec la République et l'Angleterre. Stanhope me donna avis qu'il allait accompagner le roi Georges à Hanovre : c'était m'engager à l'y joindre. Le régent me destinait de longue main à cette mission extraordinaire et secrète. Le maréchal d'Huxelles, qui me voyait avec envie prendre racine dans la régence, fit tout ce qu'il put pour empêcher

mon voyage à La Haye. Il persuada presque au prince que, dans une conversation particulière, on triompherait difficilement des préventions de lord Stanhope, entièrement opposé aux vues de Son Altesse Royale. « D'ailleurs, dit-il, il est impossible que le voyage de l'abbé Dubois reste secret : on aura beau lui donner des motifs particuliers et frivoles, qui croira qu'un conseiller-d'État, honoré de la confiance intime de Son Altesse Royale, se soit dérangé sans ordre et sans but? Pas de doute alors qu'il ne faille renoncer à cette négociation, dont M. de Châteauneuf viendrait à bout en Hollande. » Mon éloquence l'emporta cependant sur la jalousie du marquis d'Huxelles.

C'est un envieux, un égoïste, un rampant; quand il fut fait maréchal dans la grande fournée de 1703, tout le monde répéta qu'il méritait le bâton. Il arrivait où il voulait par la flatterie; mais il me prouva qu'il avait des griffes sous ses pattes de velours. N'ayant d'autre ami que lui-même, il ne se fait pas faute d'avoir des ennemis. Il a cent visages, comme Protée, et ne rougit pas de les montrer à chaque instant. Il s'insinua d'abord dans l'amitié du roi, qui le crut grand général parce qu'il parlait toujours guerre; il se prosterna devant la Maintenon, qui l'aimait, à cause de sa femme, jésuitesse fort dangereuse. Tout consiste en fausseté; il se fit chevalier de la Choin, dont il entretint la chienne de têtes de lapin rôties, jusqu'à la mort de Monseigneur; il se

traîna à la suite des du Maine, qui s'amusèrent de le voir valeter jusqu'à la régence ; alors, comme de droit, tout ce luxe d'adulations fut transporté au duc d'Orléans, qui appela d'Huxelles l'*Orient*, parce qu'il adore toujours le soleil levant. Au physique, c'est un homme gros et court, haut en couleur, renfrogné, et sentant mauvais de sa nature. Il est paresseux à marcher, à parler, mais non en galanteries. Sa femme place ses tendresses parmi les ecclésiastiques; lui est fort curieux des religieuses ; aussi hante-t-il les couvens en tout bien tout honneur, me suis-je laissé dire. Cependant il a voulu travailler à la conversion du régent et à la mienne; nous l'avons renvoyé à ses moutons : c'est ainsi qu'il a baptisé ses petits Bathylles.

Avant mon départ j'offris un échantillon de mon savoir faire au prince, qui savait combien je mettais de liberté dans ma correspondance. En effet, dans les choses les plus graves, je jette l'expression la plus bouffonne, pourvu qu'elle exprime bien mon idée. J'ai en horreur les discours de lit de justice; parler naturellement, vivement et droit au but, voilà ma manière. Son Altesse Royale me persuada que je n'aurais pas la dignité convenable pour traiter plénipotentiairement avec les ministres, le grand-pensionnaire et peut-être le roi lui-même. « Je vous porte défi, monseigneur, lui dis-je ; Fontenelle ne vous semble-t-il pas, comme à moi, le plus habile à manier le style ? un autre, si vous préférez.

Eh bien! donnez un sujet de lettre politique, que lui et moi nous traiterons chacun de notre côté. Je parie que la mienne est d'un diplomate, la sienne d'un académicien. » Il s'agissait d'écrire à M. de Châteauneuf; Fontenelle et moi nous prîmes la plume, et je portai nos deux lettres au régent, le priant de choisir celle qui conviendrait le mieux; la première qu'il lut le fit rire de pitié :

« C'est toi, Dubois, me dit-il, qui as fait des pointes et des phrases si bien accommodées?

— Décidez, monseigneur, laquelle des deux épîtres vous plait davantage.

— Le moyen de balancer! celle-ci est aussi élégante, adroite et bien dite, que l'autre est platement recherchée, niaise et absurde.

— Merci des éloges, monseigneur; n'en parlez pas à Fontenelle, je vous prie; je rougirais d'être plus habile que le plus habile de l'Académie. »

On a prétendu que j'avais fait mon profit de la lettre de Fontenelle, sur qui je me déchargeai des stupidités de la mienne. A en croire les gens de bonne foi qui me harcellent de lardons, satires et gravures, je serais un maître sot. Je voudrais voir le plus grand esprit d'entre eux tenir ma place seulement pendant huit jours.

Je partis le 4 juillet, sans faire grand tapage, et comme pour aller acheter des tableaux et des livres en Hollande; je n'étais accompagné que de Manet. J'arrivai à La Haye peu de temps avant Stanhope,

et je disposai toutes mes petites ruses, cachant mon titre d'ambassadeur extraordinaire. J'allai, sous prétexte d'acheter des chevaux que voulait vendre M. de Châteauneuf, m'entretenir avec lui dans son écurie, et le mettre au courant de ma mission. Nous convînmes de la marche à suivre, sans que je passasse pour autre chose que pour un amateur de chevaux. J'attendais de pied ferme mon ami Stanhope, lorsque je me fus entouré de piles de livres qui me donnaient l'apparence d'un savant et non d'un négociateur. Stanhope me vint trouver au milieu de mes bouquins et de mes vieilles toiles; nous nous embrassâmes comme d'anciens amis, et je lui parlai d'abord de tout autre chose que de l'alliance projetée.

« Mon cher, me dit-il, voulez-vous pas vous faire libraire et marchand de tableaux ?

— Ne riez pas, repris-je, j'ai acquis des objets précieux dont je vendrai une partie en France.

— Mais je vous savais des goûts moins sérieux.

— Quand j'étais plus jeune, il est vrai; mais veuillez jeter un coup d'œil sur ce catalogue de livres qui se vendront à Leyde; le bibliothécaire du roi Guillaume avait passé sa vie à les recueillir.

— D'où vous vient, s'il vous plaît, cette passion de tableaux ?

— De ma grande fortune, qu'il est malaisé d'employer. Vous me voyez ravi de la dernière acquisition que j'ai faite : le tableau des *Sept Sacremens*

du Poussin avait été emporté de France par des marchands hollandais, je me félicite de l'avoir racheté.

— Son Altesse Royale vous en donnera sans doute deux fois le prix...

— Vous me rappelez une lettre qui vous regarde. « J'ai appris, me mande le prince, qu'il y a des mouvemens à la cour de Londres contre le duc d'Argyll, favori de l'héritier présomptif. Comme je sais que lord Stanhope est l'ami de ce seigneur, et très-bien vu lui-même du prince de Galles, je crains qu'il ne soit enveloppé dans cet orage. S'il vous arrivait de le voir à son passage en Hollande, je vous autorise, mon cher abbé, à lui offrir de ma part bons offices, amis, argent, en un mot tout ce qui dépendra de moi. »

— Veuillez témoigner à Son Altesse Royale ma sincère reconnaissance : je ne suis compris en rien dans l'affaire du duc d'Argyll; mais je remercie du fond de mon cœur ceux qui daignent s'intéresser à ma bonne et à ma mauvaise fortune. »

J'avais amené Stanhope au point de conférer avec moi de l'alliance à traiter entre la France et l'Angleterre; il s'était hérissé de difficultés qu'il me fallut combattre l'une après l'autre. Il s'obstinait à ce qu'il ne fût pas fait mention du traité d'Utrecht, qui blessait la maison d'Autriche. Je me renfermai dans les conditions suivantes, qu'il m'était défendu d'outre-passer :

1° La garantie de la succession d'Angleterre dans la ligne protestante, en même temps qu'il serait convenu de la garantie des traités d'Utrecht, en leur entier ;

2° D'obliger le chevalier de Saint-Georges à sortir d'Avignon, et d'exécuter cet article entre la signature de l'alliance et l'échange des ratifications ;

3° De refuser l'asile aux rebelles de la Grande-Bretagne ;

4° De mettre l'ouverture du canal de Mardick en tel état qu'il ne pût y entrer de vaisseaux de guerre ;

5° De traiter conjointement et sur le même pied avec les États-Généraux de Hollande.

Ce n'est pas sans effort qu'après trois conférences qui durèrent bien avant dans la nuit, je fis partager mes opinions à lord Stanhope ; il me promit tout succès de notre négociation si j'obtenais du régent une explication loyale du passé, des assurances positives pour l'avenir, et surtout une renonciation formelle à la cause du Prétendant. Je résolus de retourner à Paris plutôt que de confier mes secrets à d'autres. La veille de mon départ, j'invitai Stanhope à souper, et nous cimentâmes notre vieille amitié par des confidences réciproques. Seulement, comme je jugeais tout avec une grande tyrannie, louant et blâmant rois et ministres, il me demanda si j'avais étudié le droit public en Turquie. En effet mon mérite était de l'adresse, de l'intrigue si l'on veut, et je n'avais pas appris la diplomatie par principes.

J'étais de retour à Paris dans les derniers jours de juillet. Je me rendis en secret chez le régent, qui m'embrassa de joie, car j'avais écrit les détails de mes entrevues avec Stanhope, et il put voir combien de terrain j'avais gagné en quelques heures (1). Le maréchal d'Huxelles, qui redoutait le succès de ma négociation, fut d'avis que le régent envoyât par courrier un mémoire de ses offres au roi d'Angleterre; mais je n'eus pas de peine à persuader que ma présence était indispensable. Madame, à qui Son Altesse Royale en parla, répondit que s'il s'agissait de ruser, de tromper, de voler, j'étais un homme incomparable. Mon départ fut donc décidé : mais cette fois je devais cacher l'ambassadeur sous le nom du chevalier de Saint-Albin. Je me baptisai ainsi pour chagriner l'abbé de Saint-Albin, qui se faisait bien fier d'être bâtard du duc d'Orléans.

Je partis dans une chaise de poste que me vendit M. Crozat. J'emmenai seulement de mon domestique, Manet, qui se fit doubler ses gages pour me servir d'interprète; Forceville, mon valet de chambre; Sourdeval, mon secrétaire, et Chef, mon cuisinier, complément indispensable d'un ambassadeur. J'avais sur moi une grosse somme en lettres

(1) On trouve les dépêches relatives à cette importante mission dans la *Correspondance inédite du cardinal Dubois* publiée par M. de Sevelinges. Cet ouvrage, fort estimé des diplomates, sert de preuve à l'authenticité de ces Mémoires.

(*Note de l'Éditeur.*)

de change pour un banquier de Bruxelles. Pendant la route je pensai à me procurer un courrier de confiance; je regrettais déjà de ne l'avoir pas choisi moi-même à Paris. Manet, à qui j'en touchai deux mots, me dit :

« Monsieur, si vous permettez, j'ai l'homme qu'il vous faut.

— D'où le connais-tu ?

— Je ne le connais pas.

— Où est-il ?

— Dans l'hôtellerie où j'ai été me rafraîchir ; il buvait de si bon cœur que ce doit être un brave garçon. »

Je fis arrêter la voiture jusqu'à ce que Manet m'eût amené son protégé. Ce n'était pas un enfant, mais un gaillard de quarante ans, robuste, trapu, et de physionomie joyeuse. Il me sembla que je l'avais vu quelque part ; il eut la même idée, car il me regarda fixement.

« Comment t'appelles-tu ? lui dis-je.

— Maroy, monsieur.

— Maroy ! voilà un nom qui ne m'est pas étranger.

— C'est possible, j'ai été courrier du duc de Lorraine...

— Mais en vérité, c'est toi, petit drôle...

— Et vous, M. de Saint-Albin, n'êtes-vous pas l'abbé Dubois ?

— Silence, Maroy ! tu es encore sous ma férule !

Je suis aise de te voir, mauvais sujet; mais qu'as-tu fait de l'éducation que je t'avais donnée?

— Elle fait comme moi, elle court les champs.

— Tu consens donc à entrer à mon service?

— Comme vous étiez à celui de mon père et au mien! »

Je ne fis que rire de l'insolence de Maroy, et je chargeai Manet de l'endoctriner. Ce Maroy, qui m'a quitté quand je devins cardinal, avait fait honneur à son précepteur; il s'était enfui de la maison paternelle, mais sans revenir comme l'Enfant Prodigue; il avait fait tous les métiers qui se peuvent faire honnêtement; il perdit tout ce qu'on peut perdre en mauvaise société; il avait servi comme courrier le duc de Lorraine et le chevalier de Saint-Georges, et quand il se fut habitué à mes manières quelque peu brutales, je m'habituai aux siennes qui n'étaient pas plus douces. Ainsi l'un de nous deux était toujours en colère; au demeurant, en bonne intelligence. L'impertinent avait si à cœur de m'imiter, qu'il passait souvent pour moi auprès de mes maîtresses : *Inde iræ.*

J'arrivai à Bruxelles vers cinq heures du soir, et à mon grand désappointement je m'aperçus que j'avais perdu ma bourse. Il me fallait de l'argent pour loger et héberger tout mon monde. Je me rendis donc avec Sourdeval et Maroy chez le banquier qui devait me payer mes lettres de change. Le banquier était allé à la noce, et ne reviendrait que fort tard,

me dit un valet qui gardait la maison. Je jurai, pour soulager un peu ma colère; le caissier arriva, mais sans argent, et m'en promit pour le lendemain à dix heures. Je ne pouvais m'en passer, on me fit crédit jusque-là en faveur de ma bonne mine. A dix heures j'étais à la porte du banquier avec mes deux gardes-du-corps, Sourdeval, le plus doux des hommes, Maroy, le plus emporté, après moi.

« Mon Dieu, monsieur, me dit le caissier, mon maître dort encore; après la fatigue de la nuit, ce serait cruauté de le réveiller; revenez dans un autre moment.

— Qu'on est malheureux d'être à la merci des valets! m'écriai-je; ce coquin-là me fait perdre mon temps et manquer des affaires de la plus haute importance.

— Parbleu! ajouta Maroy, qui s'appliquait déjà à me copier, ce faquin mériterait que je lui coupasse les deux oreilles pour les clouer en guise d'enseigne à sa porte.

— Messieurs, répondit le pauvre caissier, serrant les clefs de la caisse, des injures tant qu'il vous plaira, mais des coups faites-m'en grace.

— J'ai l'envie de te couper quelque chose... continua Maroy, choisis : les oreilles ou le nez?

— Au voleur, à l'assassin! » hurla le caissier.

Le banquier crut qu'on en voulait à sa caisse : il s'élança de son lit, et accourut en chemise, les pis-

tolets au poing. Cette vue calma les esprits, et j'imposai silence à Maroy.

« Qu'y a-t-il donc? demanda le banquier.

— Je demande de l'argent, repris-je; voilà deux fois que je viens avec mes lettres de change, et ce maudit valet ne les veut pas payer.

— Messieurs les Français, riposta le banquier, je devrais vous payer d'abord de tout ce bruit en vous bâtonnant pour les intérêts de la somme, et en appelant la garde impériale, qui vous ferait parler moins haut.

— Monsieur, interrompis-je, effrayé des suites de mon emportement, nous ne parlons plus, mais payez-nous.

— M. le marquis de Saint-Prié, gouverneur des Pays-Bas, pourrait bien savoir quelles sont ces affaires si pressées.

— Monsieur, excusez mon domestique; il s'intéresse à moi plus vivement que moi-même.

— Qu'on solde ces malotrus tout en argent blanc et en cuivre, s'il est possible. »

A ces mots terribles, le banquier nous lança un regard tout-à-fait digne et se retira majestueusement. La garde impériale, dont il m'avait menacé, me sembla derrière moi, et je m'enfuis, de peur de voir en prison un ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Très-Chrétienne. Maroy, qui ne se sentait fort que de mon appui, me suivit et même me précéda en fidèle courrier. Sourdeval ne s'émut pas

davantage; mais il s'assit familièrement auprès du caissier, qui commençait à compter la somme en monnaie : il eût fallu des chevaux pour la traîner. Sourdeval caressa si politiquement le caissier, qu'il en obtint sur les trois heures toute la somme en or. Il est vrai que je payai les frais de cet acte d'obligeance. Je n'avais pas jugé prudent de l'attendre à Bruxelles, et il ne me rejoignit qu'à Louvain, où j'avais encore l'esprit troublé des troupes impériales. Je me souvins des menaces du banquier lorsque ma négociation fut terminée, et le marquis de Saint-Prié, à qui je portai mes plaintes, n'aurait pas borné à la prison le châtiment de l'insolence que j'avais essuyée; mais j'étais déjà accoutumé au pardon des injures : c'est aussi une vengeance. Je me contentai de conseiller au banquier d'être moins brutal à l'avenir.

En traversant les Pays-Bas Autrichiens, je me trouvai plusieurs fois dans un embarras d'une autre sorte; j'entendais l'allemand moins bien que mes chevaux, et je n'avais d'autre interprète que Manet, qui croyait parler cette langue, ou du moins me l'avait fait croire. Le diable nous conduisit à Louvain dans une auberge allemande où nous parlâmes long-temps sans nous entendre. « Demande des œufs frais, » dis-je à Manet. Il baragouine quelques mots, et l'hôtesse m'apporte un broc de vin du Rhin. « Manet, m'écriai-je en colère, se moque-t-on de moi? tu me ferais aller la tête la pre-

mière dans le canal de Mardick. » C'était une expression que j'avais adoptée depuis mon ambassade. Manet parla encore à l'hôte, qui parut le comprendre, et celui-ci mit devant moi une cruche de bierre. Je devins rouge et bleu d'indignation ; Manet, qui avait bonne envie de rire, rappela l'hôte, le harangua, lui fit des gestes et des signes qui amenèrent pour résultat une demi-tonne d'eau sur la table. Je ne me contins plus, et je me lançai contre Manet en disant : « Sommes-nous dans la tour de Babel! il faut que je harponne ce maudit coquin! » L'hôte, Sourdeval, Chef, s'enfuirent, excepté Manet, qui ne bougea pas. Je tirai mon épée avec tant de force, que la poignée me resta dans la main, mais pas de lame. Le drôle de Manet, qui craignait de n'en être pas quitte un jour pour deux ou trois estafilades dans le ventre, s'était précautionné contre les accidens. La vue de mon arme inoffensive apaisa cette grande fureur, et j'éclatai de rire de bon cœur. Sourdeval, qui revint, suppléa fort adroitement à l'incapacité de Manet : il prit un crayon et dessina une poule avec des œufs. Je fus servi comme je le désirais.

J'arrivai à Hanovre fort incommodé de ma rétention d'urine, que je n'allai pas promener dans toute la ville, à l'exemple de ce petit Maroy. Malgré ma défense aux personnes de ma suite de sortir de l'auberge où j'étais descendu avec mystère, il agaça filles et femmes, faisant sonner bien haut son titre

de courrier d'ambassadeur. J'en fus averti assez tôt pour lui ordonner de se taire. Stanhope, prévenu de mon arrivée, vint me voir secrètement, jusqu'à ce que je fusse en état de me présenter devant Sa Majesté Britannique. M. d'Yberville m'avait si chaudement secondé à Londres, que nous étions à peu près d'accord avec l'Angleterre. A cette époque, j'appris que le marquis de Louville, ancien commandant de la garde royale des mousquetaires de Philippe V, n'avait pas été reçu par ce prince, auprès duquel il devait excuser l'alliance de la France avec l'Angleterre; mon zèle s'en accrut. Je me flattai de retirer beaucoup d'honneur de ma négociation, regardée comme impossible par la plupart. Il est vrai que les difficultés naissaient à chaque pas. Cependant je ne pense pas, ainsi que l'a souvent dit Madame, que milord Stairs ait joué à brouiller le régent avec l'Angleterre, en le représentant comme l'allié secret du Prétendant. Son Altesse Royale n'a jamais fourni d'armes ou d'argent au chevalier de Saint-Georges, et son seul tort est de ne l'avoir pas inquiété dans son valetage en France. D'un autre côté, Stairs n'aurait pu garder le masque si long-temps : il partageait nos plaisirs, nos fêtes, et rien n'en a transpiré de sa part. Enfin, que n'imagine pas la calomnie? On a été jusqu'à prétendre que Stairs avait eu des entrevues avec M. Benderitter, envoyé de l'Empereur, et l'ambassadeur de Sicile, dans le but de faire une ligue tendante à

chasser le roi d'Espagne, et à le remplacer par celui de Sicile. Stairs ne peut être un espion ni un traître; il doit presque toute sa fortune au régent.

Stanhope parla si avantageusement de moi au roi Georges Ier, qu'il souhaita me voir. Je lui fus présenté par mon ami, et l'accueil qu'on me fit m'aurait gagné tout-à-fait à l'Angleterre, si je ne l'avais pas été par mille raisons (1). Georges Ier, qui n'avait guère que 56 ans, portait sur ses traits un caractère de franchise allemande qu'il ne démentait pas : il n'était pas empêché de sa dignité royale, et n'en faisait pas sentir l'embarras aux autres. Son sourire engageait à la cordialité la plus opposée à l'étiquette des cours. Il parlait d'un air affable, en français plus volontiers, et sa bonté apparaissait dans toutes ses paroles. La reine de Prusse, sa fille, qui était alors de passage à Hanovre, ne me témoigna pas moins de bienveillance.

« M. de Saint-Albin, me dit la reine, vous eussiez bien fait de nous apporter les modes de France.

— Madame, répondis-je, je n'avais pas l'honneur d'être votre plénipotentiaire. » Cinq jours après, Maroy fit si bonne diligence, qu'il revint avec les plus nouvelles toilettes de Paris. La reine me remercia, et me paya dix fois leur valeur.

(1) Cette phrase est sujette à diverses interprétations qui donneraient lieu à l'examen du véritable rôle que jouait Dubois dans ses ambassades. *(Note de l'Éditeur.)*

Je fus admis à dîner au petit couvert de Leurs Majestés avec Stanhope et Robert Walpole, ministre favori du roi. C'est un habile homme, quoiqu'on l'appelle aujourd'hui le *Père de la corruption*, et je pense comme lui qu'il y a un tarif de chaque conscience. Au reste, il est merveilleux de l'entendre parler d'argent; il trace les plus admirables projets de finances, et je ne doute pas qu'il ne surpasse Law, si la fantaisie lui en prend. Le dîner se passa en discussions sur l'alliance, et tous les points en furent arrêtés à peu près; de sorte qu'au dessert il ne restait qu'à faire accepter à la Hollande les mêmes conditions. Il fut souvent question du Prétendant, et le roi s'exprimait sur son compte sans animosité; il le plaignit même en des termes dignes de l'un et de l'autre.

« A votre place, Sire, dit négligemment Walpole, je lui ferais offrir deux ou trois millions, à condition qu'il renonçât à ses prétentions.

— Les deux ou trois millions, reprit Stanhope, se changeraient en poudre et en fusils. Cette fois l'Écosse se rangerait toute du parti des Stuarts.

— Messieurs, répliqua le roi, le chevalier de Saint-Georges ne manquera pas en France d'amis et de finances pour former des expéditions.

— Sire, m'écriai-je d'un air fâché, soyez généreux et ne me forcez pas à défendre contre vous l'honneur du roi de France.

— Le roi de France, continua Georges Ier, n'est

pour rien dans le reproche que je fais; mais son clergé catholique romain, qui nous regarde comme des hérétiques.

— Vous le leur rendez bien, sire, et louons Dieu que les guerres de religion se bornent à la bulle *Unigenitus*.

— J'ai en main, continua le roi, les preuves des intelligences qu'entretient le chevalier de Saint-Georges avec vos évêques. Celui de Bayeux, par exemple, M. de Nesmont, faisait au roi Jacques II une rente de trente mille livres dont le fils touche encore la moitié....

— C'est un fait à éclaircir, interrompit Stanhope.

— Sire, dis-je en riant pour détourner la conversation, vous ne connaissez pas ce cher M. de Nesmont?

— Me prenez-vous pour le Prétendant, M. de Saint-Albin? s'écria le roi Georges en remplissant son verre.

— Dieu m'en garde, sire! mais, pour en revenir à l'évêque de Bayeux, je ne vous citerai de lui qu'un trait qui vous fera mieux apprécier ce qui en est. M. de Nesmont est une vierge d'innocence; mais il ne faut pas juger sa conduite par ses expressions hardies jusqu'à la témérité. Une femme n'oserait se confesser à lui de peur des questions saugrenues qu'il adresse à ses pénitentes. Il aime beaucoup à prêcher, et ses sermons ont une tout autre

éloquence que celle de la chaire. Il avait assisté à une noce très-bruyante ; le lendemain, dans sa prédication, il se mit à fulminer contre les noces en des termes si plaisans, que l'auditoire lui rit au nez. Un bon curé, qui avait écouté gravement cette bizarre sortie, éleva la voix en disant : « Monseigneur, vous prêchez contre ceux qui sont de noces ; Notre Seigneur pourtant y alla bien lui-même à Cana en Galilée. — Vous avez raison, reprit-il après s'être recueilli un instant, il y alla ; mais il eût mieux fait de n'y pas aller. »

— Voilà un papiste à moitié fou, dit Stanhope avec un éclat de rire.

— Bienheureux les pauvres d'esprit ! ajoutai-je.

— Messieurs, interrompit le roi, je propose une santé au Prétendant.

— Vous, Sire ! répliquai-je.

— Ce n'est pas la première fois, M. de Saint-Albin. Au carnaval dernier, une belle dame attachée aux Stuarts me reconnut sous mon déguisement ; ainsi avais-je fait à son égard. Elle feignit de ne pas savoir à qui elle avait affaire, et me parla du chevalier de Saint-Georges avec un dévouement passionné. Je fis semblant d'avoir les mêmes opinions, et elle se douta sans peine que je lui cachais le fond de ma pensée. Elle m'entraîna vers un buffet, et faisant remplir deux verres : « A la santé du Prétendant ! me dit-elle. — De tout mon cœur, répondis-je ; je bois volontiers à la santé des

malheureux. » Ces mots bien naturels ont gagné cette dame à ma cause.

— Ah! Sire, m'écriai-je, si le chevalier de Saint-Georges vous entendait, il vous demanderait votre amitié.

— Je la lui accorderais, » reprit noblement le roi.

Je pris congé de Sa Majesté et de Stanhope, et toutes les conditions du traité étant fixées, je quittai Hanovre pour La Haye, où je devais trouver lord Cadhogan, et Horace Walpole, frère du ministre, avec des pleins-pouvoirs pour la signature de l'alliance; ce qui fut encore retardé. L'envie d'éclipser l'ambassadeur ordinaire de France me fit choisir de préférence son hôtel pour m'y établir avec un grand train de monde, sous mon vrai nom de Dubois. Le marquis de Châteauneuf ne me vit pas arriver de meilleur œil qu'autrefois le maréchal de Tallard à Londres.

CHAPITRE IV.

Le marquis de Châteauneuf; ses ridicules. — La ceinture de diamans. — Le dîner des tabatières. — Madame de Châteauneuf. — Madame de Morangis, sa fille. — Le père de Castagnère, son neveu. — Sourdeval, secrétaire de Dubois. — Lavergne, autre secrétaire. — Scène du *Bourgeois gentilhomme*. — La liste du Suisse. — Lettre de Dubois au marquis de Nocé. — Heinsius, grand-pensionnaire de Hollande. — Insolence de Louvois. — Lord Cadhogan. — Robert Walpole. — MM. Lassaraz et Basnage. — Guerre ouverte du père Castagnère contre Dubois. — Madame Dunoyer et ses deux filles. — L'embuscade. — Le secrétaire du diable. — Convention entre la France et l'Angleterre. — Complimens de nouvelle année. — Signature de la triple alliance. — Lettre du régent à Dubois. — Dîner diplomatique. — Dubois sacrifié. — Lettre au régent. — Le poisson. — Lettre du roi d'Angleterre à Dubois. — Générosité peu coûteuse. — Départ de La Haye. — Avis mystérieux. — Les béguines d'Anvers. — Retour au Palais-Royal. — Les boîtes de thé et le vin de Tokay. — Dubois, secrétaire du cabinet du roi.

Le marquis de Châteauneuf est un oison des pieds à la tête; je n'en sais pas de plus infatué de ses aïeux; il est heureux lorsqu'il trouve l'occasion de parler de très-haut et très-puissant seigneur Charles de l'Aubespine, marquis de Châteauneuf, rival du cardinal de Richelieu auprès de la belle duchesse de Chevreuse, et prisonnier à la Bastille.

Alors sa face pâle s'épanouit et il se rit à lui-même. Il est hérissé de petites finesses qui ne sont que ridicules ou inutiles. J'aurais l'air de le juger avec mauvaise foi, si je passais sous silence deux hauts faits qu'il racontait à tout venant, dès que sa femme lui disait, à l'instar de la sœur des *Mille et une Nuits :* « M. le marquis, dites-nous ce qui vous arriva du temps que vous étiez ambassadeur à Constantinople; ou bien le dîner des tabatières. » Et M. le Marquis commençait, avec sa voix nasillarde, par la formule accoutumée du Châteauneuf rival de Richelieu. Voici ces deux histoires dans leur intégrité.

Du temps que M. le marquis était ambassadeur à la Porte, il faisait avec magnificence les honneurs de l'héritage du Châteauneuf rival de Richelieu. Mais son désintéressement excitait l'admiration des Croyans. Les chrétiens de la Terre-Sainte, qui, comme on sait, sont tous des millionnaires en haillons, obtinrent de l'ambassadeur de France les plus éclatans services. Or, les chrétiens, qui sont fort reconnaissans, avisèrent aux moyens de le prouver. Ils envoyèrent au marquis des députés de bonne maison, pour lui offrir une ceinture de diamans. Celui du régent n'était rien auprès. Mais M. le marquis refusa ce présent avec une grandeur d'ame à nulle autre pareille.

« Messieurs, dit-il à ces pauvres chrétiens, on ne me doit rien pour avoir fait mon devoir.

— Monseigneur, répondirent ces bonnes gens, comment vous témoigner notre gratitude?

— Eh bien! puisque vous le voulez absolument, reprit-il, donnez à Briancourt, mon secrétaire....

— Que de bontés Votre Excellence a pour moi! s'écria le secrétaire, pensant déjà tenir la ceinture de diamans.

— Que faut-il lui donner? demandèrent ces députés.

— Le titre de chevalier du Saint-Sépulcre, » répondit l'ambassadeur, sans vouloir le moins du monde se moquer d'un vieux et fidèle serviteur.

Le dîner des tabatières, maintenant. Du temps que M. le marquis était ambassadeur à La Haye, quelques années avant ma venue, son imaginative surpassa celle d'Ulysse le trompeur. Il pria toutes les femmes et les filles des ministres hollandais à un dîner où il n'y avait d'hommes que lui et son neveu le jésuite. Le dîner fut aussi gai qu'il pouvait l'être avec de pareils convives. Les dames profitèrent de l'absence de leurs maris pour en prendre à leurs aises. Leurs têtes s'exaltèrent tellement, qu'au dessert elles parlaient sans s'entendre, et M. le marquis les entendait sans parler. On servit, au lieu de surtout, une pyramide de tabatières d'or toutes du même poids et du même travail, et en nombre égal à celui des dames hollandaises. Ce fut un délicieux régal pour elles. M. de Châteauneuf, rival de Richelieu, n'aurait rien trouvé d'aussi galant. Les taba-

tières furent comparées, changées, et l'ambassadeur profitant de la bonne humeur des dames pour les faire jaser, se figura avoir appris tous les secrets de l'État. L'une lui disait : « Monsieur, vous êtes un digne messer; l'autre le hollandisait en l'appelant Van Châteauneuf; celle-ci lui parlait de ses enfans; celle-là, de son commerce d'eau-de-vie. Enfin le vin tourna toutes les têtes, et M. le marquis ne s'est jamais rappelé les folies qu'il a dites et faites. On ignore comment il se trouva que le jésuite fût possesseur d'une tabatière d'or que personne ne réclama.

Pour en finir avec cette burlesque famille, je ne dirai qu'un mot de Mme l'ambassadrice, autrement Mme la marquise, squelette féminin, déplorable débris de trente amours, et contrainte, bien malgré elle, à vivre de souvenirs. Je me ménageai tout d'abord son amitié avec des flatteries dont j'évitai par bonheur les conséquences; mais j'obtins ce que je voulais, c'est-à-dire la communication des papiers de l'ambassade. On m'a fait une cruelle injure, en m'attribuant d'autres rapports avec cette anatomie vivante, que Sourdeval nommait la *haquenée de l'Apocalypse*. Au reste, ce n'était pas une méchante femelle; elle avait pour moi mille soins de la cave au grenier, et depuis elle s'est chargée poliment de mes emplettes de linge et de draps en Hollande. La fille de M. le marquis a suivi, suit et suivra jusqu'au tombeau l'exemple de sa mère. Son mari, le comte

de Morangis, lui permet deux amans par mois; voilà tout. Le neveu, le père de Castaguère, jésuite, avait accaparé l'esprit d'oncle et tante : je sais peu d'hommes que j'aie autant détestés; cependant je suis certain de le juger sans prévention, quand je dis que je n'en sais pas de plus jésuitiquement jésuite, laid au-dedans comme au-dehors, valet insolent, menteur, impudique, voleur; le reste à l'avenant. Il m'a si bien espionné pendant mon séjour à La Haye, que je doute qu'il travaillât pour son propre compte. Je ne me repens pas de l'avoir desservi tant que j'ai pu. J'aurais voulu l'envoyer au Mississipi en équipage de missionnaire.

Je changeai bientôt de secrétaire. Sourdeval devenait sourd, pour remplir les conditions de son nom; il avait en Normandie une femme et des enfans dont le nombre augmentait en raison de son absence; il n'avait pas de trop de ses deux mille livres pour nourrir et vêtir toute cette famille, et cependant il la vêtait, peut-être à mes dépens. En outre, sa paresse m'impatientait autant que sa douceur. Je lui demandai s'il ne connaissait personne à Paris qui fût capable de l'aider jusqu'à la fin de mon ambassade; il me répondit qu'un de ses amis, nommé Lavergne, qui avait travaillé chez un banquier, ferait fort bien mon affaire; et il m'offrit de lui écrire. L'abbé de Targny, sous-bibliothécaire du roi, m'avait souvent recommandé ce Lavergne, qui s'était faufilé dans la maison du cardinal de Noailles. J'écrivis à l'abbé de

Targny de m'envoyer ce mauvais sujet, et par hasard je retins la lettre qu'adressait Sourdeval à son ami. Il le dissuadait d'entrer à mon service, et cela dans des termes qui me décidèrent à en faire sortir maître Sourdeval. Je me souviens du portrait qu'il faisait de mon individu, portrait assez ressemblant, quoique peu flatté. « Figurez-vous, disait-il, ce prestolet en habit noir, l'épée au côté : vous verrez une tête de linotte enchâssée dans une grande perruque, un front ridé, un nez froncé, des sourcils recoquillés et menaçans, sous lesquels on découvre des yeux de sanglier, un visage chafoin et plein de boutons, un air renfrogné et revêche, et le reste encore plus déplaisant. »

Je me promis bien de me débarrasser de ce fidèle serviteur aussitôt que je pourrais le faire sans danger ; car ce maudit Sourdeval, avec sa mine cafarde, s'était approprié plusieurs de mes secrets, entre autres celui de mon mariage. Je ne fis semblant de rien jusqu'à ce que le traité d'alliance eût été signé. Alors je profitai du désir qu'avait Sourdeval de revoir sa famille pour le renvoyer en Normandie, avec une pension de mille écus sur le trésor. Lavergne me le fait souvent regretter.

Ce Lavergne m'écrivit lui-même pour me prier d'accepter ses services, et pour me donner un échantillon de son écriture, qui est admirable. Il m'adressa ce vieux madrigal, en guise de lettre de recommandation :

Un philosophe très-parfait
Dit que rien de rien ne se fait,
L'opinion en est commune.
Mais je la démens pour le coup;
Car si Votre Excellence a soin de ma fortune,
De rien elle fera beaucoup.

Il arriva bientôt par le carrosse de Bruxelles; et je ne le fis pas rougir en lui disant :

« Voyons ce qu'on pourra faire de vous; il y a quelquefois un honnête homme dans l'étoffe d'un coquin.

— Votre Altesse, répondit-il, me juge bien mal...

— Vas-tu recommencer, avec ton Altesse, la scène du *Bourgeois gentilhomme?*

— Non, monseigneur, je sais seulement ce que je dois à Votre Excellence.

— Encore une fois, laisse là toutes tes diguités, qui m'assomment.

— Oui, monsieur l'ambassadeur.

— Peste soit de *monsieur l'ambassadeur,* butor! ne saurais-tu prononcer un mot sans toute cette litanie? Dis *Monsieur;* je te fais grace du reste.

— Je vous obéirai, monsieur l'abbé. »

Le drôle ne s'est pas encore corrigé de cette méchante habitude d'assourdir mes oreilles de titres et de qualités. Mieux vaudrait *Dubois* tout court.

Lavergne est un monstre au physique comme au moral. Dans le bon temps des nains, il aurait bien joué son rôle : louche, estropié, des jambes rampan-

tes, des bras jusqu'à terre, une langue de serpent. Le vilain petit homme m'est très-utile en ce qu'il ne me cause nulle jalousie dans mes affaires politiques et amoureuses. Je sais bien que son plaisir est de me déchirer autant qu'il me flagorne, mais je le lui rends en brutalités de tout genre. Il me remercie du tout. M. de Châteauneuf, à qui je l'envoyai d'abord, faillit me le débaucher en lui donnant quelques monnaies. C'est un intéressé faquin que ce Lavergne, et il fait chez moi plus de profits que je ne voudrais. Je m'étonne qu'il ne m'ait jamais volé ostensiblement : ce que j'attribue non à la peur du vol, mais de la Bastille. A La Haye, il était chargé de transcrire la liste des personnes qui me venaient voir ou envoyaient chercher de mes nouvelles. Parmi les défauts de ce valet, l'ivrognerie et la distraction sont les moindres. Il avait l'accoutumance de s'enivrer tous les jours avec le suisse de la porte, et au lieu des noms que je voulais, il écrivait mille sornettes de buveur. M. de Narvick n'eût pas été charmé de se voir accolé sur ma liste à *MM. Tonneau* et *Deux-Pintes.*

Cependant, selon mon expression, j'étais bon à jeter dans le canal de Mardick. Mon traité d'alliance n'avançait pas ; les ministres anglais me laissaient faire ; les États-Généraux demeuraient dans l'inaction ; le grand-pensionnaire Heinsius et le marquis de Rié battaient en brèche tous mes plans ; mes ennemis de Paris soufflaient feu et flamme contre moi.

Le découragement me gagna, et peu s'en fallut que je ne prisse la route de France. Je me décidai à écrire à Nocé, maître de la garde-robe du régent, afin que mes plaintes parvinssent directement à Son Altesse Royale. Je n'avais pas alors démasqué ce double traître, qui minait mon crédit souterrainement.

« MONSIEUR,

» Dans le temps que tout ce qu'on a pu désirer
» tourne entre mes mains au-delà de toute espé-
» rance, on m'écrit des lettres très-désobligeantes,
» où l'on me reproche, sans rime ni raison, des va-
» riations; et sans savoir l'état présent des choses,
» sur d'anciennes idées et de vieux lieux communs,
» on m'envoie des ordres qui dérangent tout mon
» système : ce dont j'enrage. Et Son Altesse Royale a
» la facilité de souscrire à tout cela! ce qui m'oblige
» de lui écrire pour la supplier de révoquer ses or-
» dres ou de me révoquer moi-même : aussi bien je
» ne me console pas d'être aussi long-temps éloigné
» de vous. Il ne faut pas vouloir raisonner de si loin,
» et je vous assure qu'ils n'ont pas d'idée de ce pays-
» ci. *Mitte sapientem et nihil dicas*. On a plus de
» peine à les désabuser qu'à leur faire faire l'affaire
» principale, et on emploie à leur faire des disser-
» tations le temps dont on aurait besoin pour le
» service; d'ailleurs, il faut tenir en bonne humeur
» ceux que l'on emploie et ne pas donner la main à
» ceux qui veulent les chagriner et les embarrasser.

» Dorénavant, je tiendrai pour un miracle au-dessus
» des miracles de Saint-Antoine de Padoue, quand
» une affaire étrangère réussira. J'ai des choses fort
» importantes que je n'ose écrire de peur qu'elles ne
» tombent entre les mains de ceux qui ne peuvent
» souffrir ceux qui sont attachés au prince person-
» nellement, et qui cheminent droit. Ce qui m'af-
» flige, car il y a des moyens pour lui faire faire le
» plus grand personnage du monde. Aidez-moi à
» combattre les envieux qui l'excitent et ma recon-
» naissance ne prendra pas de fin. Les femmes de ce
» pays sont, comme moi, aux ordres de Son Altesse,
» grandes, belles pour la plupart, mais froides et
» marécageuses. »

Je rapporte cette lettre, toute défigurée qu'elle soit par mon *bourru* de secrétaire; elle prouve qu'à cette époque où Nocé me desservait si charitablement, je le traitais plus que jamais en ami franc et loyal. J'ai, par là sambleu! bien fait de ne pas lui quitter la partie.

Heinsius, qui était grand-pensionnaire de Hollande depuis trente-six ans, avait de tout temps fait preuve de mauvaise volonté à l'égard de la France. C'était un ministre probe, et pourtant préférant les intérêts de sa haine à ceux de son pays. J'avoue qu'à sa place je n'aurais pas gardé moins de ressentiment d'une injure que lui fit Louvois; je l'ai ouï conter par lui-même avec une indignation que quarante années n'avaient pas affaiblie. Heinsius fut envoyé en France

comme ambassadeur pour constater les droits du roi Guillaume à la principauté d'Orange. Heinsius s'alla briser contre l'orgueil de Louvois, qui recevait les ministres étrangers comme un régent de collége. Il s'éleva entre eux une discussion chaude des deux parts relativement à la ville d'Orange, que chacun voulait retenir dans ses frontières.

« Monsieur, lui dit Heinsius, de quel droit me parlez-vous avec cet air d'autorité. Je suis l'envoyé d'une nation libre, et qui ne reconnaît pas de maître.

— Eh bien! répondit Louvois en fureur, partez, et ne me tarabustez pas davantage.

— J'irai dire à mes concitoyens la réception que m'a faite un ministre du roi de France.

— Prenez garde, monsieur, que je ne vous fasse enfermer à la Bastille. »

Heinsius sortit sans répondre, et Louvois, revenu à de plus sages sentimens, empêcha son départ par des excuses qui ne rachetèrent pas cette imprudente parole. Heinsius ressemblait au paysan du Danube, tel que l'a peint La Fontaine; il avait l'abord loup-garoux, et paraissait toujours de mauvaise humeur. Ses dehors grossiers ne le dissuadaient pas de la galanterie, qu'il pratiquait à sa manière, et la montre à la main, comme disait mon courrier Maroy.

Lord Cadhogan et Horace Walpole, agens de l'Angleterre, me témoignaient plus d'estime que je ne valais. Le premier parlait peu, se fatiguait en révérences, mangeait et buvait beaucoup; il a même

composé un parallèle des cuisines anglaise et française. Marlboroug, dont il avait partagé la disgrace du temps de la reine Anne, servait de texte au peu qu'il disait. Walpole n'avait pas la superbe de son frère, mais aussi n'en avait-il pas le mérite : c'était un politique timide. Je ne crois pas qu'il ait changé depuis. Il sentait tellement la supériorité de Robert Walpole, qu'il s'appuyait sans cesse de l'exemple de celui-ci. Il ne fallait rien ajouter lorsqu'il avait dit : Mon frère pense ainsi. Je fréquentais encore assidûment M. Lassaraz, agent des Ligues-grises, et Basnage. Ce Lassaraz était un véritable Hollandais, apathique, lourd d'esprit comme de corps; du reste, un cœur ouvert de tous côtés. Basnage, un des hommes de génie qu'enleva à la France la révocation de l'édit de Nantes, est bien plutôt un ministre d'État qu'un ministre de paroisse, comme pense Son Altesse Royale, qui lui écrit souvent pour avoir son avis. Basnage n'a pas petitement contribué à la signature de l'alliance, et moi je me suis employé à lui faire restituer les biens confisqués qu'il avait en France. Basnage tenait auprès du grand-pensionnaire la place de confesseur de roi. Ses conseils étaient des oracles, et dans ses prédications, empreintes d'une si pure morale, il essayait toujours de rompre en visière l'aversion des Hollandais contre les Français. Je faisais son éloge dans mes lettres à Massillon : « Basnage, lui écrivais-je, n'est pas plus protestant que catholique; c'est un philosophe ennemi des su-

perstitions et ami de la Divinité. Il parle comme vous, de manière à faire aimer la religion dont il est l'apôtre ; il abandonne le dogme pour frapper à la porte des cœurs. Je le regarde comme votre précurseur. »

Le père de Castagnère suivait sa vocation, qui était de me contrecarrer, quelque chose que je fisse. Je redoutais à un tel point ce jésuite enragé, que dans mes absences du soir je me faisais accompagner de mon secrétaire pour donner à ma conduite un air diplomatique. Deux fois par semaine, à la nuit tombante, je m'enveloppais de mon manteau de camelot gris doublé de velours noir, et coiffé d'un chapeau en clabaud, j'allais me refaire de mes travaux diurnes. D'ordinaire, le fin jésuite m'attendait à la porte, et me criait : « M. Dubois, ne voulez-vous pas qu'on prépare un carrosse? » Je sortais sans mot dire, et au premier tour de rue j'envoyais Lavergne à la grace de Dieu. J'allais de mon côté à mes affaires, et souvent je ne rentrais que fort tard à l'hôtel de l'ambassade. Crotté, mouillé, harassé et presque honteux, j'avais peine à me faire ouvrir, et le suisse criait pendant une heure : « Qui est-ce ? où allez-vous? que voulez-vous? » L'infatigable Castagnère répondait toujours pour moi; il accourait avec de la lumière, en criant plus fort que le suisse : « Eh ! ne voyez-vous pas que c'est l'abbé Dubois? » Je me couchais étourdi de ces bruyantes réceptions, qui le lendemain donnaient lieu à mille épigrammes.

Je ne saurais compter les tours qu'inventait ce diable de jésuite. Je le rencontrais partout sur mon passage. J'avais des relations de deux sortes avec Mme Dunoyer, qui composait une partie de la Gazette de Hollande. Cette dame, qui n'était plus jeune, ni jolie, ni galante, avait quitté la France et sa religion pour trouver un prétexte de quitter son mari, qui mettait des grilles autour d'elle. Mme Dunoyer avait vécu de son industrie en Angleterre, et vivait de celle de ses deux filles en Hollande. Elle habitait le château de Riswick avec ces deux donzelles, fort bien dressées, comme je l'ai su par expérience. La mère, à la solde des libraires après avoir été à la solde de ses amans, gagnait sa pauvre vie à faire des libelles, et je n'aurais pas été épargné, si je n'eusse pas doré sa plume. De ses deux filles, l'aînée était sous la domination hollandaise d'un marchand riche et avare, comme ils le sont tous en ces parages; la seconde, qui fut mariée l'an dernier à M. Winterfeld, malgré sa belle réputation, faisait assaut de pruderie avec sa sœur. Elle avait, d'après le conseil de sa mère, joué si bien l'innocente, que le jeune Arouet avait manqué de l'épouser, ce qui aurait fait pour elle une dupe de même. L'éclat que la mère donna, je ne sais pourquoi, à cette intrigue, procura de nombreux adorateurs à cette vertu de troisième ou quatrième main. Je passe sur la nature des services que je dus à cette fille; mais Mme Dunoyer m'en rendit de plus effi-

caces et de moins payés. Tous les trois jours j'envoyais Lavergne ou Maroy à Riswyck avec des notes à imprimer dans la Gazette de Hollande. Ces notes, attendu qu'on ne fait bien ses affaires que soi-même, concernaient mes négociations, et l'encens m'arrivait à plein nez de ma propre main. Maroy, en garçon bien appris, employait ces petits voyages à ses plaisirs : un courrier va vite en amours, surtout auprès d'une fille de Mme Dunoyer. Castagnère, qui voyait mon éloge remplir la Gazette de Hollande, se douta de l'objet des courses que faisaient Lavergne et Maroy. Il promit à son oncle de lui apporter les preuves écrites de mon manége secret, et le jésuite tint parole. Il s'alla poster un jour en embuscade sur la route que devait tenir Lavergne, dans le fourré d'un petit bois isolé. Il avait eu soin de se pourvoir d'un déguisement et d'un masque de diable. Il attendit de pied ferme Lavergne, qui cheminait en vidant bouteille. Il lui cria en grossissant sa voix : « Misérable! si tu ne jettes pas à terre les papiers dont tu es porteur, je t'emporte dans l'enfer. » A ces mots terribles, le jésuite agita le feuillage, et se montra à distance respectueuse. Lavergne, qui ne croyait pas en Dieu, eut peur du diable, et ne songea pas à défendre ses dépêches. Castagnère les ramassa en riant, pendant que mon secrétaire s'enfuyait sans regarder derrière lui. Je le vis revenir pâle et à moitié converti; j'entrai dans une si épouvantable colère, que je le menaçai de le jeter

dans le canal de Mardick. Mais bientôt j'appris quel était le diable, et mes notes à la Gazette de Hollande furent envoyées au régent, qui n'en fit que rire. Depuis lors il m'arriva souvent d'appeler Lavergne *maudit secrétaire du diable !*

« A la bonne heure, s'écria Son Altesse, qui m'entendit lui donner ce nom ; voilà Dubois qui se rend justice ! »

Ce Lavergne m'a causé bien du tourment. Son plus grand grief est d'avoir fait un pâté d'encre, sans doute par méchanceté, sur l'original du traité d'alliance ; j'en pleurai de rage : « Ah ! monseigneur, dis-je au régent, en lui montrant ce malencontreux pâté, c'est la seule tache qu'il y ait dans mon ambassade : aussi, de désespoir, ai-je failli me jeter dans le canal de Mardick. »

Enfin, après des contrariétés de toutes sortes, la convention particulière entre la France et l'Angleterre, contenant le projet d'alliance à conclure avec la Hollande, fut signée le 28 novembre à minuit.

« Messieurs, dis-je alors à Cadhogan et à Walpole, si je deviens roi de France, je me souviendrai de vos bons offices.

— En attendant mieux, répondit Walpole, M. l'abbé, donnez-nous l'absolution. »

Le plus grand obstacle à cette signature avait été la dénomination de *regem Franciæ* que lord Cadhogan s'obstinait à ajouter dans l'exemplaire latin du traité au titre du roi d'Angleterre. Cette minutie

de sa part venait de la frayeur qu'il avait d'être mis en jugement par le parlement sur le plus léger prétexte. La Hollande allait nous échapper, tant les agens de l'Empereur disposaient à leur gré des États-Généraux. Impatient de ces lenteurs interminables, le régent écrivit à M. de Châteauneuf de cesser toutes démarches si le gouvernement hollandais ne se déterminait pas à fixer le jour de la signature. Le maréchal d'Huxelles se flattait de me dégoûter en donnant par cette lettre à l'ambassadeur ordinaire, l'initiative de la négociation. Je répondis de mon chef, que le 4 janvier tout serait signé, et j'arrivai à ce résultat à force de prières, d'importunités et de finesses. Son Altesse Royale reçut la nouvelle de la signature en même temps qu'une dépêche où ce pauvre M. de Châteauneuf lui marquait que tout était rompu. Il ne me l'a pas pardonné, ce pauvre M. de Châteauneuf.

Le 1er janvier 1717, dès six heures du matin, Lavergne, assez clairvoyant pour deviner l'issue de ma négociation, vint m'offrir ses félicitations et des vers de sa façon avec un emblême représentant le vaisseau de la France voguant à pleines voiles sous l'influence de mon étoile. Cette légende : *Hoc duce tute!* expliquait l'intention de l'auteur. Il commença d'une voix emphatique à me réciter ses vers, qui commençaient ainsi :

Illustre ambassadeur, dont le vaste génie
Fait mouvoir les ressorts de notre monarchie,

Toi qu'un sage régent par son très-digne choix
Rend le dispensateur et l'arbitre des lois,
Je ne veux pas ici qu'un encens ridicule
Comparé tes travaux à ceux d'un vain Hercule...

« Malpeste! dis-je en l'interrompant, la flatterie est un peu forte pour un pauvre homme affligé d'une rétention d'urine. J'aurais accepté l'éloge il y a vingt ans, mais aujourd'hui je n'en veux pas.

— Vous l'entendez mal, monsieur, » reprit Lavergne tout confus.

Je tirai ma bourse par un beau mouvement de générosité, mais qui ne tint pas contre la réflexion; je pensai qu'il était pernicieux d'encourager un secrétaire à faire de méchans vers, et je fis semblant de jouer avec les cordons de cette bourse si tentante : « Hercule! » répétai-je en ricanant au nez de mon poète fort attentif à tous mes mouvemens et au son de l'or.

« Mon cher Lavergne, lui dis-je enfin, voilà six louis...

— Merci mille fois, monseigneur.

— Tu les remettras de ma part à Mme Dunoyer, qui me viendra complimenter ce matin : ne l'oublie pas, mon ami. »

Il fut plus d'un jour à revenir de sa surprise; mais je ne l'y repris plus.

La signature définitive eut lieu le lundi 4 janvier avec toutes les formalités d'usage : ma joie se signalait par mille folies, et j'embrassais, les larmes à

l'œil, les plus minces valets. J'étais payé au centuple de toutes mes perplexités, et je me comparais à Thésée vainqueur du Minotaure. L'Empereur se fût scandalisé de la comparaison comme moi de celle d'Hercule. En vérité, cette triple alliance n'était pas un jeu d'enfans, et je doute qu'un autre en fût venu à bout. Le régent m'en complimenta par deux lettres, l'une politique, l'autre particulière. Cette dernière est de sa main.

« Mon cher abbé, vous avez sauvé la France; le » duc d'Orléans vous embrasse, le régent ne sait » comment vous récompenser : j'ai fait part au roi » du service éclatant que vous venez de lui rendre; » il m'a répondu avec une naïveté de son âge : Je » ne croyais pas que les abbés fussent aussi utiles. » Hâtez-vous de jouir de votre triomphe, car je » m'aperçois de votre absence au Palais-Royal. » Faites à présent une longue alliance avec la santé » et la vie.

» PHILIPPE D'ORLÉANS. »

Le maréchal d'Huxelles et mes zoïles détournèrent ces nobles intentions, je fus sacrifié. Cependant le pauvre M. de Châteauneuf, qui se faisait honneur du traité, donna un splendide dîner aux États de Hollande et aux agens de l'Angleterre. Sa cuisine était plus habile que toute sa diplomatie. Lord Cadhogan avait la place d'honneur : les sept députés des États-Généraux à ses côtés, et moi vis-à-vis

entre le marquis de Châteauneuf et Castagnère. Le repas fut plus gai que ceux de ce genre : je donnai l'élan à la conversation, qui se perdit en drôleries et en gentillesses. Ces lourdes machines hollandaises riaient de ma gaieté expansive, et lord Cadhogan ne s'arrêta pas en se gorgeant de fromage. Le lendemain de ce jour de fête, je fus écrasé par un rude coup auquel je ne m'attendais pas. Le pauvre M. de Châteauneuf, qui, au dîner de la veille avait recommencé jusqu'à satiété l'histoire du Châteauneuf rival de Richelieu, reçut un ordre particulier du régent pour aller négocier un traité d'amitié et d'union avec le Czar Pierre Ier, qui se trouvait à Amsterdam. Ce fut pour moi un affront dont je portai rancune à Son Altesse Royale elle-même ; mais j'ai su depuis que d'Huxelles et de Toroy avaient tout fait, tant ils craignaient que je réussisse dans cette seconde ambassade, si facile, que le pauvre M. de Châteauneuf, après avoir eu l'honneur de régaler le Czar, signa le traité avec le comte de Goloskin, le baron de Scaffiroffet et M. Tolstoy. Il est vrai que cette signature n'eut lieu qu'au mois d'août suivant, après que la négociation eut été ébauchée à Paris pendant le séjour du Czar. J'avoue que je ne supportai pas cet affront patiemment. Dans l'explosion de mon indignation, j'écrivis assez brutalement à Son Altesse Royale.

« MONSEIGNEUR,

» Vous ne savez ni ce que vous voulez ni ce que
» vous faites : ne devriez-vous pas être content de
» la triple alliance qui vous assure vos droits à la
» succession? Pourquoi vous amuser à des vétilles
» et à de pareilles bagatelles ? A quoi bon l'alliance
» de l'empereur de toutes les Russies, un gros pied
» plat de charpentier, qui a pour sceptre la cognée
» de maître Pierre! Par ma fi ! je suis ravi que le
» pauvre M. de Châteauneuf ait été seul chargé de
» cette grande entreprise, j'en serais mort de honte;
» mieux vaudrait m'envoyer en Chine ou chez le
» roi de Siam : en tous cas, je ne veux pour moi
» d'autre récompense que d'avoir été exempt de
» cette corvée, etc. »

Cette lettre amusa beaucoup le prince, qui la montra comme une bonne plaisanterie. Je sentis mes torts, et je récrivis à Son Altesse Royale que je languirais comme le poisson hors de l'eau jusqu'à ce que je fusse rendu au Palais-Royal. La comparaison du poisson hors de l'eau, que j'avais faite sans malice, servit d'aliment aux cent voix de la satire : on allait jusqu'à nommer le poisson.

Cependant je donnai quelques jours au repos et au plaisir; j'allai à Amsterdam avec M. Wassenaer d'Obdem et d'autres personnes distinguées, pour assister aux fêtes qui se donnèrent en l'honneur du

czar. Je préférai le rôle de spectateur à celui d'acteur, et je ne voulus pas être présenté à Pierre Ier, qui avait demandé à voir le négociateur de la triple alliance. J'achetai dans cette ville commerçante du thé, des porcelaines et sept chevaux de trait. Avant d'en partir pour retourner à La Haye, je reçus pour la première fois une lettre du roi d'Angleterre, que voici :

« Ce serait bien fait à vous, M. Dubois, de vous
» trouver le 20 du courant à Hellevoet-Sluis, où
» je dois passer en allant à Londres. Outre l'agré-
» ment de vous voir, je me propose de vous entre-
» tenir sur plusieurs objets. Stanhope vous dira la
» satisfaction que j'éprouve du consentement una-
» nime des Sept-Provinces. Si j'étais régent de
» France, je ne vous laisserais pas long-temps con-
» seiller d'État. En Angleterre, vous seriez minis-
» tre avant trois jours d'ici.

» GEORGES, roi. »

J'eus peine à contenir ma joie sous ma dignité de négociateur; j'eus un accès de fierté de me voir en correspondance avec un souverain. Je me mis à courir comme un fou, ma lettre à la main, la lisant à tous ceux que je rencontrais, à mon secrétaire, à mes valets, et même à mon hôte, qui n'entendait pas un mot de français, et la lettre lue, je me haussais sur mes orteils comme pour me grandir, en répétant d'un air superbe : *Georges, roi!* Ce fut un des

beaux jours de ma vie. Stanhope, qui était arrivé le 15 à La Haye sans me trouver, me rejoignit à Amsterdam. Il venait me demander que le traité particulier avec l'Angleterre, signé le 28 novembre, fût brûlé comme nul; je n'eus pas le courage de m'y opposer, et l'holocauste eut lieu au dessert d'un grand repas. De là je me rendis au passage de *Georges, roi*, qui redoubla d'affabilité. Les États de Hollande, les ministres étrangers, et même Mme Dunoyer avec ses éternelles filles étaient venus présenter leurs respects à Sa Majesté Britannique. Mme Dunoyer eut un présent de soixante guinées; mais tous les honneurs furent pour moi. Le roi Georges me retint pendant deux heures à causer d'affaires d'État, et l'estime qu'il avait pour mon petit mérite s'en augmenta encore. Bref, il m'invita à venir le voir en son palais de Londres, et je le lui promis. Je le suivis quelques lieues en mer dans son yacht, et je crois qu'il m'eût emmené volontiers en Angleterre.

Je ne songeai définitivement à mon départ qu'en apprenant la mission du lieutenant-général Dillon, qui avait été envoyé à Avignon pour sommer le chevalier de Saint-Georges de quitter la France. L'exécution de cet article du traité en était la ratification. Je pris congé de toutes les personnes qui m'avaient témoigné de la bonne volonté, et je réglai mes comptes, que ce scélérat de Castagnère avait enflés pour me faire pièce. Quoique je man-

geasse chez M. de Châteauneuf et souvent ailleurs, je me vis assassiné de mémoires d'apothicaire, de maîtres-d'hôtel et du diable. Je payai le tout, rogné et diminué, seulement pour avoir la paix. Mais pour me venger de cette valetaille et de son chef le père Castagnère, qui espérait faire de moi sa vache à lait, j'imaginai de garder les étrennes de tout le monde. Je pris le temps que le père Castagnère était environné de tous les domestiques, pour lui faire remettre un rouleau de cent louis, en le priant de le distribuer aux gens de son oncle. Castagnère, sans s'inquiéter de toutes les mains qui se tendaient déjà, courut demander conseil au marquis de Châteauneuf, qui défendit à ses gens de rien recevoir de ma part, sous peine d'être chassés sur-le-champ. Mon rouleau me revint intact. Je chargeai mon valet d'écurie, L'Huillier, de faire mes distributions et de tirer un reçu de chacun, parce que, lui dis-je, tu serais homme à commencer par toi-même. L'Huillier ne put tenter un seul aide de cuisine, quand il fut question du terrible reçu, et le rouleau me fut rendu tel que je l'avais donné. Je contrefis l'homme fâché, et je traversai les antichambres, riant sous cape, et répétant tout haut pour être entendu : « Je suis bien malheureux qu'on ne veuille pas recevoir mon argent! j'ai vu des gens qui se seraient fait fesser pour en voir la couleur; mais non, c'est un parti pris, il faudra que je sorte d'ici comme un capucin. » Je fis appeler Bussière,

valet de chambre, chirurgien de M. de Châteauneuf, qui m'avait saigné et épilé plusieurs fois :

« Mon ami, lui dis-je, tu es Limousin comme moi, tu ne voudras pas que je sois déshonoré : prends ce rouleau de cent louis, et dis partout que je ne pars pas en vilain.

— Ah ! monseigneur, répondit l'autre sot, Dieu m'en garde ! je prendrais plutôt le diable que ce rouleau. M. l'ambassadeur nous a fait faire à ce sujet des défenses si sévères, qu'on croirait vraiment que votre argent donne la peste.

— Peste ! m'écriai-je, voilà des coquins ligués pour me faire mourir. »

A ces mots, prononcés vivement, je jetai le rouleau par terre ; tous les louis se répandirent dans la chambre, et Bussière s'enfuit de peur de succomber à la tentation de les ramasser. Je parie que les valets de M. de Châteauneuf me regardent comme le plus généreux des hommes.

Après toutes les embrassades des adieux, je confiai à Sourdeval mes sept chevaux et un grand chariot rempli de marchandises ; à Lavergne, ma chaise de poste avec tous les papiers de mon ambassade. Le dernier partit pour aller m'attendre à Moerdyk ; l'autre devait faire seul le voyage jusqu'à Paris. Quant à moi, je montai sur le yacht des États, préparé et orné pour me recevoir. MM. Basnage et Lassaraz me firent l'honneur de m'accompagner pendant le trajet. Le navire sortit du port au bruit

du canon, au son des timbales et des trompettes. J'étais debout sur le pont pendant cette ovation, et je faillis me déboiter le cou et l'épine dorsale à force de salutations.

« Monseigneur, me dit naïvement Forceville, on dirait que ces braves gens sont enchantés que vous les quittiez.

— Imbécille, répondis-je, ne vois-tu pas que c'est tout le contraire? Tu dois être bien fier d'avoir pour maître un homme tel que moi! »

Le yacht marcha toute la nuit. Je la passai à parler d'affaires avec Basnage et Lassaraz. Vers cinq heures du matin, nous arrivâmes à Moerdyk : l'artillerie, les instrumens militaires signalèrent ma bienvenue. Je donnai à l'équipage de quoi boire largement à ma santé et à la triple alliance. Puis, en embrassant mes deux compagnons de voyage, je leur remis à chacun un chiffre de correspondance. Fatigué des embarras de la grandeur et du glorieux tintamare des fanfares, je descendis à l'auberge du Prince-d'Orange, où je m'étonnai de ne point trouver ma chaise de poste avec Lavergne. Je jurai contre ce retard, et cependant je me couchai pendant quelques heures. Au point du jour, malgré la rigueur de la saison, j'étais à la fenêtre, épiant avec une lunette d'approche l'arrivée de mon secrétaire. On débarqua enfin ma chaise de poste couverte de boue et à moitié brisée. Lavergne me raconta en pleurant, qu'ayant à traverser un pont de bois sans

garde-fous, la voiture avait versé dans un fossé très-profond, où il serait resté sous l'eau si les gens des environs n'eussent retiré la voiture à force de chevaux, de bras et de cordages. « Malheureux, lui dis-je, j'attendrai que nous soyons à Paris pour jurer après ta maladresse ; je n'ai pas le temps ici ; vois à nous faire partir sans plus de délai ; j'ai hâte d'arriver mort ou vivant. » Au moment où j'allais monter en voiture, une fille d'auberge me glissa dans la main un chiffon de papier : « On doit vous tuer en route. » Ma perplexité fut grande à cet avertissement si vague et si menaçant ; je fus tenté de ne pas risquer l'aventure sans escorte ; mais Lavergne qui entra me fit changer d'avis. Il était vêtu d'un surtout doublé de velours noir avec des boutonnières d'or. Je portais un manteau de camelot gris sans ornement. Personne n'aurait distingué le maître du valet.

« Lavergne, mon enfant, lui dis-je, rends-moi le service de passer pour moi.

— A quoi bon? reprit-il, on vous connaît trop.

— C'est ce qu'il faudra voir : ne te refuse pas à cette fantaisie, et je te pardonnerai de bon cœur le dégât de ma chaise de poste. »

Cette convention faite entre nous, je m'enfonçai dans un coin de la voiture, mon feutre rabattu sur mes yeux. Le chemin me parut éternel, sempiternel ; je ne soufflais mot, mais j'avais l'oreille aux aguets.

« Monseigneur, me dit Lavergne, si quelqu'un vous en voulait, ce ne serait pas tout profit pour moi d'être à votre place.

— Tais-toi, interrompis-je, ne me trouble pas, où tu me suivras à pied, si tu veux. »

Mes craintes redoublèrent au milieu des landes d'Anvers, et je m'attendais à chaque instant à voir les assassins. Je commençais à respirer lorsque je m'arrêtai dans une hôtellerie d'Anvers pour y dîner. De jolies béguines qui s'y trouvaient dissipèrent toutes mes terreurs et m'enhardirent à reprendre mon caractère.

« Monsieur, me dirent-elles, nous sommes consacrées à Dieu; ne nous faites point pécher.

— Ne vous en faites pas faute, répondis-je, et ne soyez pas si cruelles; je suis ambassadeur du pape; je vous ferai venir des pardons et des indulgences de Rome.

— Vous, l'ambassadeur du pape, reprit l'une de ces colombes.

— Sans doute, ma mie, l'abbé Dubois.

— Ah! mon Dieu! ayez pitié de nous! »

Elles s'enfuirent avec un effroi qui réveilla le mien : je ne me savais pas si connu.

« Monsieur, me dit Lavergne, vous voulez que je passe pour vous, et dites le contraire à qui vous veut entendre.

— Des chevaux, et partons. »

Je ne me crus en sûreté qu'en arrivant à Paris.

Cependant j'ai réfléchi depuis à ce prétendu avis, et je me suis convaincu qu'il était l'ouvrage de Maroy, fort habile à me jouer des tours; ou bien que mes ennemis avaient inventé cet expédient pour me retenir en Hollande, jusqu'à ce qu'ils eussent ruiné entièrement le crédit du négociateur de la triple alliance.

En effet, aussitôt que j'eus repris la livrée ecclésiastique, je courus au Palais-Royal, où je trouvai Son Altesse Royale toute de glace pour son cher Dubois :

« Eh bien, l'abbé, me dit-il ironiquement, te voilà de retour; tu dois être heureux comme le poisson dans l'eau.

— Monseigneur, repris-je, vous vous êtes bien porté pendant les quatre mois que j'ai été privé de vous voir?

— Pas trop; je ne sais quel mauvais génie m'a jeté un sort et m'a noué l'aiguillette (*horresco referens!*)

— *Exorciso te*, monseigneur. Que ne veniez-vous jusqu'en Hollande?.....

— Rien n'a fait, et depuis ce temps je suis devenu ermite. Cela m'a coûté cent mille écus.

— Parbleu, monseigneur, vous n'entendez guère l'économie; j'aurais fait fouetter cette fille en guise de représailles. »

Il ne me fallut que deux jours et quatre conférences pour recouvrer mon ancien empire sur le

duc d'Orléans. Le maréchal d'Huxelles en fut pour ses frais de méchanceté.

Quand Sourdeval fut arrivé avec mes bagages, j'envoyai par Lavergne deux boîtes de thé à M. Pecquet, premier commis des affaires étrangères, que j'avais su mettre dans mes intérêts avec des politesses de peu d'importance. Lord Cadhogan faisait présent à Son Altesse Royale de deux petits tonneaux de vin de Tokay, avec un sac rempli de cailloux à mettre dans les tonneaux, à mesure qu'on les viderait. C'était un vin précieux, dont chaque bouteille valait au moins cent livres. Je ne voulus pas que ce magnifique présent fût la proie des maîtresses ou de Madame, qui s'appropriait tous les biens de son fils; je persuadai au prince que ce vin serait moins en danger dans ma cave, où il est encore: je n'en décachète une bouteille qu'aux grands galas; les Parabère, les Sabran, les d'Averne l'auraient bu depuis long-temps jusqu'à la lie, si je les avais laissé faire.

Son Altesse Royale me donna, le 1er avril, la charge de secrétaire du cabinet du roi, vacante par la mort de M. de Callière, membre de l'Académie française, et qui avait été plénipotentiaire de France au congrès de Riswyck. Je m'accommodai de ce poisson d'avril, malgré une retenue de soixante mille livres, que je fus sur le point de payer aux héritiers de Callière; mais le régent m'en exempta en considération des services que j'avais rendus au

roi dans la triple allianoe. J'obtins en surplus un brevet de retenue pareil à celui de mon prédécesseur. « Dubois est un homme à cent mains, » disaient les jaloux.

CHAPITRE V.

Le président Desmaisons. — Le chancelier Voisins. — M. d'Aguesseau; son portrait. — Le jeune roi confié aux hommes. — Sa tristesse. — Portrait de Louis XV à sept ans. — Le maréchal de Villeroi, son gouverneur. — M. de Fleury, son précepteur. — L'abbé Fleury, son confesseur. — Les *Mœurs des Israélites*. — Massillon chez Madame. — Les distractions de madame de Gordon. — L'habit déboutonné. — Madame Gordon et Beuvron. — La princesse Elisabeth. — Petit Carême de Massillon. — Sa nomination à l'évêché de Clermont. — Voyage du czar Pierre Ier; son portrait. — Entrevue du régent et du czar. — Le czar au Luxembourg. — Louis XV et le czar. — Le czar à l'Opéra; chez le duc d'Antin; chez le duc du Maine; aux Invalides; à l'Académie; aux Gobelins; à la Monnaie; au Parlement. — Sa visite à madame de Maintenon. — Pierre Ier et le cardinal de Richelieu. — Mémoire de la Sorbonne. — Départ du czar.

A mon retour je trouvai le président Desmaisons et le chancelier Voisins morts, et M. d'Aguesseau chancelier, à la place de ce dernier. Desmaisons, qui, selon des engagemens pris avec le cardinal de Noailles et les jansénistes, devait avoir les sceaux après la mort de Voisins, s'était laissé mourir un mois avant celui-ci, mais non sans de vifs regrets; car il s'écriait en pleurant : « Mon Dieu! faut-il que je meure à la veille d'être quelque chose! » Il était ambitieux par tempérament, et regardait sa

présidence comme un marche-pied pour arriver aux honneurs. Le chancelier Voisins peut être assez bien apprécié par le nombre de ses ennemis, au nombre desquels je pouvais bien compter. C'était en tout point une mauvaise bête, enragée contre le monde entier, excepté contre Louis XIV et la Maintenon, qui l'avait fait ce qu'il était. Il n'avait à la bouche que ce mot ; *Le Roi le veut !* qui lui échappait même avec ses valets, et avec une incroyable distraction. Un jour d'orage et de pluie, Mme de Caylus dit négligemment :

« Quel horrible temps il fait !

— Il faut bien se résigner, reprit Voisins, le roi le veut ! »

Depuis la mort de Louis XIV, il trompait le régent et entretenait de noires intelligences avec la Maintenon. Il mourut le 2 février au matin, des suites d'une colique, mal fort équivoque. On parla de poison, mais sa famille se dépêcha de l'enterrer, au lieu de le faire ouvrir. Je crois qu'une colère concentrée fut la première cause de cette mort ; une indigestion fit le reste. A cette époque, les marionnettes de Paris divertissaient les badauds aux dépens du Parlement, et le chancelier n'était pas oublié. La plaisanterie à laquelle son nom donna lieu lui a survécu. Polichinelle montre son derrière, et le *Voisin* se met en colère.

« Voisin, dit Polichinelle, vous n'entendez pas cette affaire.

— Il est vrai que je n'entends rien, reprend le *Voisin;* montrez-moi ce dont il s'agit, le roi le veut.

— Regardez-moi par devant, voilà la prestance; regardez-moi par derrière, Voisin, voilà la remontranoe. »

Voisins était encore tiède dans son lit, que les sceaux furent remis à M. d'Aguesseau. La veille au soir, lorsqu'on apprit au Palais-Royal la maladie de Voisins, il y eut beaucoup d'inquiétudes pour savoir quel serait son suocesseur. Son Altesse Royale faisait l'ignorant, afin d'étudier les opinions :

« Je ne sais, disait-il, qui je nommerai chancelier?

— Celui que Votre Altesse voudra, reprit vivement Boivin; mais tout Paris a déjà nommé M. d'Aguesseau. »

D'Aguesseau est un gros petit homme, aveo une faoe pleine et rubiconde, austère sous la robe et agréable hors de sa charge. Il ferme à moitié son œil droit, soit qu'il lise, soit qu'il parle. Cette habitude lui donne l'air railleur, quoique rien ne soit plus éloigné de son caractère. Il paraît encore tout frais sorti de Port-Royal et tout gourmé des leçons de Lemaître; poli aveo froideur, sobre avec affectation, pédagogue malgré son éloquence, et paresseux avec horreur de la paresse. Je mentirais si je disais que je l'aime : il me rappelle les vieux portraits de famille de parlement. Il se vante beau-

coup de ne point avoir d'orgueil, et ce défaut ressort de ses moindres paroles. Du temps qu'il était procureur général, son amie la vieille maréchale d'Estrées, le vint voir, et le trouva couché sur un lit de repos, plus endormi qu'éveillé :

« Monsieur d'Aguesseau, lui dit-elle, êtes-vous malade ?

— Moi, madame, je devrais l'être, tant je suis affairé.

— En ce cas, vous faites bien de n'en prendre qu'à votre aise.

— Puis-je me reposer lorsque je sais qu'il y a des hommes qui souffrent ! »

En prononçant ces belles paroles, il bâilla et se rendormit. Il fait grand cas de sa noblesse, bien qu'il soit d'une famille marchande d'Amiens ; ce qui lui fait dire : « La plus belle chose que je sache après la magistrature, c'est le commerce. » Il n'a pas divorcé entièrement avec l'éducation de Port-Royal ; il avoue lui-même qu'il est redevable à Cicéron de son éloquence, qui est grave, sonore et majestueuse. Sa manie est de ne pouvoir rien achever, et de voir bien loin en avant ; il ne termine jamais la lecture d'un livre sans dire ou penser : « Je voudrais avoir le temps de recommencer cet ouvrage ! » Sa bibliothèque, dont il a grand soin, est moins considérable, mais mieux choisie que la mienne, surtout en livres grecs et latins. D'Aguesseau a mis tout son amour, tout son respect

dans le Parlement, qu'il appelle l'*autorité*. C'est un diable à cheval sur les vieux priviléges de ce corps respectable, que j'abaisserai toujours autant que je pourrai. Le Parlement est une plante parasite, malfaisante et inutile, qu'il faut couper dans sa racine. J'ai mes projets.

Le lendemain de mon arrivée, le jeune roi eut sept ans accomplis. J'assistai à son passage des mains des femmes dans celles des hommes; toute la cour affluait aux Tuileries; Son Altesse Royale présenta à Sa Majesté le maréchal de Villeroi, son gouverneur, et Fleury, son précepteur, ainsi que les autres personnes qui devaient être employées à son éducation et à son service. Le roi avait pleuré; il était triste et silencieux; à toutes les paroles du duc d'Orléans, il répondit par un signe de tête. Cette cérémonie n'eut pas l'éclat qu'on attendait, et personne n'obtint une parole du roi, si ce n'est le bouffon Maranzac, à qui il dit en souriant: « Viens jouer avec nous sur la Terrasse, je te donnerai l'Ordre. » Cet ordre était une plaque ovale et émaillée, représentant une étoile et le pavillon de Versailles, sous lequel jouait le royal enfant avec d'autres de son âge: il le distribuait lui-même à ses plus chers compagnons de jeux. Maranzac alla deux jours après au rendez-vous; mais, au lieu de l'ordre, le roi lui attacha un paquet de feuilles à la boutonnière avec un ruban bleu et blanc, qui étaient les couleurs de l'ordre de la *Terrasse*.

La tristesse du roi venait de la brusque séparation de Mme de Ventadour, qui ne le quittait jamais, et qui, le matin, s'était esquivée tout en larmes, en lui disant :

« Sire, ne vous faites pas de peine; ce soir je reviendrai.

— C'est bien long, reprit l'enfant; mais vous me promettez de revenir?

— Soyez bien sage pendant mon absence.

— Comment voulez-vous que je sois sage si vous m'abandonnez? »

Le roi fut plusieurs jours inconsolable de ne la point revoir, et la tendresse qu'il lui a témoignée toujours a donné beaucoup à penser, surtout en observant qu'il se souciait peu des autres femmes. Cette Mme de Ventadour est une fine mouche, qui, toute vieille qu'elle soit, a des retours de jeunesse : elle a passé sa vie en galanteries, et j'ai peine à croire qu'elle n'ait pas donné de mauvais conseils au roi. « Madame, disait-il à Mme de Berri, vous êtes bien jolie ce matin, embrassez-moi, s'il vous plait. » J'en suis toujours pour ce que j'ai dit de Mme de Ventadour.

Le roi a douze ans au jour que j'écris (1); il est d'une beauté merveilleuse; de plus charmant enfant, je n'en connais pas. Ses grands yeux noirs et ses longs cils frisés ont ce qu'on peut appeler un

(1) Ceci doit avoir été écrit à la fin de 1722.
(*Note de l'Editeur.*)

beau regard; ses joues ont les couleurs de la pomme; sa bouche, celle de la cerise, et sa peau est d'un blanc lacté. Sa chevelure, abondante et bouclée, rend sa physionomie plus noble et moins enfantine. Il déploie sa petite taille en marchant d'un air tout royal, et il sait mieux qu'un grand-maître des cérémonies ce que c'est que le respect. Cependant, ce qui est remarquable dans un enfant égoïste comme tous les enfans et même un peu plus, il est affable et poli avec tout le monde, et ses accès d'orgueil ne sont pas fréquens. Le duc d'Orléans est le seul qu'il craigne par-dessus tout, quoique ce prince affecte pour lui les plus grands égards. Il est aussi très-fier de sa personne, et quand il peut faire remarquer ses jolis pieds et ses jolies mains, on dirait le paon étalant sa queue. Quant à ce qui est de l'esprit, il en a tout autant qu'un roi doit en avoir, fort peu, mais avec l'assurance qu'il faut pour mettre bien des balourdises sur le compte de l'esprit. Tous les jours la gent adulante n'a pas assez de cent voix pour répandre les bagatelles insignifiantes attribuées au jeune roi, revues et corrigées. Il y a tel *mot* qui a fait pâmer d'aise Paris et la province, et qui est de Fontenelle ou de Lamothe. Tout ce qui a quelque reste de graces et de figure parmi nos grandes dames s'empresse autour de Sa Majesté dans l'espérance d'être remarqué. Elles seraient propres à le dresser en moins de rien; mais le régent, qui espère se maintenir encore à la tête du gouvernement, met tous

ses soins à empêcher que personne, et surtout une femme, prenne de l'empire sur le roi. Plus tard nous verrons à l'élever comme j'ai fait du duc de Chartres. Il montre déjà de belles dispositions, et d'ailleurs tous les jeunes princes en ont plus ou moins : leur naissance les encourage à se créer des désirs qu'ils puissent contenter. Le roi annonce un grand amour des exercices du corps, et de l'adresse dans ce qu'il entreprend. Il monte bien à cheval, danse bien, et chasse avec une ardeur infatigable. Il est emporté et obstiné de caractère, et le seul esprit qu'il ait à un très-haut degré, c'est l'esprit de contradiction. Ce sera un roi dangereux, s'il vit jusque-là. Dieu me garde de lui vouloir du mal, ce pauvre enfant! mais il a des signes maladifs qui me font appréhender pour lui l'âge de puberté. Souvent son teint, de coloré qu'il est, devient terne et livide. Il ressent des déchiremens d'entrailles qui ressemblent à des suites de poison : Chirac m'a dit qu'il ne répondait pas de sa vie. En cas qu'il vînt à manquer, c'est le duc d'Orléans qui aurait la couronne. En attendant, bien m'en a fait d'arrêter le zèle du gouverneur et du précepteur, la régence aurait pu finir plus tôt. Villeroi et Fleury s'étaient entendus pour s'emparer du roi, qui déjà ne voulait plus voir personne de la famille royale, au point qu'il ne souffrait pas que Madame l'embrassât. Il ne parlait qu'aux gens qu'il voyait d'habitude. Je ne tenais pas plus au gouverneur qu'au précepteur.

Villeroi, qui eût été à meilleur droit maréchal ferrant que maréchal de France, a tous les vices d'un méchant homme avec tous les défauts d'un sot, ce qui empêche ses méchancetés de réussir. On ne conçoit pas qu'un pareil idiot, protégé seulement par un nom de haute noblesse, soit parvenu à quelque célébrité autre part que dans les ruelles, où les épaules valent du génie. Tant qu'il fut jeune, il fut le héros des femmes, qui ne veulent qu'un talent dans un homme. Lorsqu'il perdit la bataille de Ramillies en Italie, et qu'il fut forcé de quitter le commandement, ce fut une criaillerie universelle contre une injustice faite au plus robuste galant de la cour. Pour beau, il ne l'a jamais été, mais il était agréable, et l'est encore, en dépit d'un masque de rides. Dans son bon temps, sa force d'Hercule ne s'effrayait d'aucune fatigue. Je sais une grande princesse qui lui a dit : « M. de Villeroi, il ne faut pas chercher votre égal parmi les animaux à deux pieds. » Ç'a toujours été un franc animal à la guerre comme au conseil; il se croit capable de tout, plus habile que tous et le premier en tout. « Prenez un valet d'écurie, disait Mme des Ursins, j'entends un valet de bonne race, bien carré, et de visage pas trop déplaisant, décrassez-le, habillez-le des pieds à la tête, nommez-le maréchal de France, et vous aurez un second Villeroi. » Il était incomparable dans les affaires de politique, et l'on ne pouvait se garder de lui rire au nez, quand il

parlait à tort et à travers ; ce qui indignait de Toroy d'entendre de telles platitudes. Louis XIV avouait hautement que Villeroi, fût-il ministre, général ou roi de France, ne saurait jamais que raconter des aventures galantes et chanter des couplets libertins. Saint-Simon, qui lui a craché souvent ses vérités, va jusqu'à dire que Villeroi aurait fait un magnifique personnage d'opéra, monté sur un char, en costume grec ou romain. Lorsque tous les princes du sang royal périrent, et que le dauphin, aujourd'hui régnant, était à l'agonie, Villeroi s'en alla disant partout, sans se comprendre lui-même : « Si celui-là vient à nous manquer, je serai le Brutus ! » Il se repentit de cette parole inconsidérée, qui faillit lui attirer une affaire ; il ne se contenta pas de si peu, et il calomnia le duc d'Orléans d'une indigne manière. A l'époque de la régence, il se jeta d'abord à la tête de ce prince, qui s'engagea de l'employer à certaines conditions. Je gémis de voir en quelles mains était tombé le jeune roi, et je n'eus de cesse que nous ne fussions délivrés de ce personnage inutile, puisqu'il était trop vieux pour présider le bal et diriger les modes.

Fleury est le plus fin ambitieux que je connaisse; il se glisse partout comme un serpent, et de grimaud d'écolier qu'il était, lorsque le cardinal de Bonzi le poussa à la cour, il est devenu évêque de Fréjus; puis il s'est démis de son évêché sous pré-

texte de faible santé, et le voilà précepteur du roi. Je me trompe fort, s'il ne meurt pas cardinal ou ministre, peut-être tous les deux à la fois. Il est arrivé par les femmes, comme tous les beaux confesseurs. Il a valeté pendant dix ou douze ans chez les Villeroi et les Noailles; il portait les gants de Mme de Saint-Géran, le ridicule de Mme de Castries, sans compter les siens propres. Le vieux Villars disait que l'abbé de Fleury était un vieux meuble qui passait de M. de Ségnelay à M. de Croissy, et qui n'appartenait réellement qu'aux places de ces messieurs. Fleury ne trouvait rien de trop bas pour se faire bien venir d'un puissant: il servait l'archevêque de Paris en courtisan pensionné.

« Vous le verriez aux pieds de Satan, si Satan était seulement huissier de la porte du roi, disait M. de Pomponne.

— N'ayez pas peur, lui reprit Fleury, une fois en enfer, je prétends bien avoir la meilleure place. »

Le roi lui pronostiquait une carrière d'honneurs en l'appelant le pape de Fréjus. Certes Fleury, avec cette servilité qui descend au plus bas, n'est pas homme à se satisfaire d'une charge de précepteur du roi. Du temps qu'il était aumônier de la reine, il hantait déjà les cardinaux, et flairait les alentours du sacré collége. Il était bien baptisé Hercule, et il a vigoureusement soutenu ce nom. Dans le fond, je le crois bon homme, quoique égoïste. Au reste, nous sommes ennemis je ne sais pourquoi, sans doute de

naissance : il a quatre ans de plus que moi, et je suis devenu ministre avant lui; c'est ce qu'il ne me pardonne pas. Nous nous faisons la guerre poliment, sans éclat, et l'autre jour il m'a fait demander quand je lui quitterai la place. Je lui ai fait répondre qu'il pouvait compter sur moi quand il serait pape. Il a sans contredit de l'esprit, sinon du meilleur, des manières nobles et élégantes, et, comme je l'ai dit, une rare habitude des hommes et des choses. Je me regarde comme le seul obstacle qui l'arrête dans la carrière des grandeurs.

Puisque je suis sur l'article des Fleury, je ne passerai pas le confesseur du roi, qui s'en va mourir d'un moment à l'autre. C'est une vieille tête de jésuite à cheveux blancs. Ce Fleury-là ne m'aime pas mieux que l'autre, et je les confonds dans ma haine. Celui-ci, membre de l'Académie française, est un homme d'un mérite solide, lourd si l'on veut, nourri de Bible et de livres de piété. Je ne le crois pas de bonne foi dans ses compilations religieuses, ou plutôt il est d'une nature assez peu crédule, qu'il a peine à plier aux croyances chrétiennes. On voit qu'il a lu Platon, et sa tolérance garde la neutralité au milieu des schismes et des bourreaux de son *Histoire ecclésiastique.* Si on pouvait lui ôter son cœur de jésuite, ce serait un savant du même esprit que Bayle. Son livre des *Mœurs des Israélites* est le motif de notre antipathie mutuelle. Massillon, je ne sais par quelle fantaisie, m'avait

présenté à lui, et par malheur je n'avais jamais lu ses ouvrages, qui se succédaient par gros in-quarto : j'étais alors précepteur du duc de Chartres :

« Eh bien! monsieur l'abbé, me dit-il avec sa voix sèche comme sa personne, votre élève étudie-t-il l'histoire sainte ?

— Oui, monsieur, répondis-je honnêtement.

— Vous vous servez sans doute des *Mœurs des Israélites*.

— Dieu m'en préserve, monsieur! nous sommes trop bons chrétiens pour vivre en juifs.

— Êtes-vous sûr que ce soit là le précepteur du duc de Chartres? répliqua aigrement Fleury en se tournant vers Massillon.

— Ah! pardon, m'écriai-je, me rappelant l'ouvrage de l'abbé, je croyais que vous me demandiez si j'avais fait circoncire Son Altesse Royale.

— Monsieur, acheva d'un ton brusque l'auteur et le jésuite offensés dans une seule personne, en fait de circoncision, je vous conseille de vous faire couper la langue; ce sera, sinon agréable à Dieu, du moins au prochain. »

Depuis lors nous nous montrons les dents, et dernièrement, quand il se démit des fonctions de confesseur, il dit à Son Altesse Royale qu'il se retirait pour ne pas faire honte à certain abbé qui occupait une place aussi éminente et n'en était pas digne. Ce vénérable ennemi avait coopéré à l'éducation du duc de Bourgogne, et j'ai ouï dire qu'il y avait dans

le Télémaque des pages entières de lui. Il est maintenant tout encroûté de dévotion extérieure, et près de retomber en enfance : qu'il meure aujourd'hui ou demain, je ferai dire des messes pour le repos de son ame.

Fleury n'a jamais sollicité un évêché; Massillon en aurait pris quatre, si on les lui eût donnés.

Depuis long-temps il me parlait de ses espérances, et me comptait parmi ses plus chauds protecteurs : nombre de grandes dames s'intéressaient à sa nomination, car le titre d'évêque ne donne pas peu de relief à un prédicateur et à un confesseur; il prêchait avec l'admirable facilité qu'on lui connaît; la cour et la ville s'étouffaient pour l'entendre, et il avait promesse de M. de Fleury de prêcher le carême devant le roi. Je lui conseillai de ne pas poursuivre deux lièvres à la fois, si l'on peut comparer un évêché à un lièvre, et je le décidai à s'encarêmer de vive force. Il avait bien des rivaux, qui ne le valaient pas du côté du talent, mais qui s'appuyaient de toutes mains. Enfin je l'accompagnai chez Madame, qui était pour nous *refugium peccatorum*. Madame, qui me haïssait si énergiquement, jusqu'à me le dire en face avec des noms mal sonnans, ne m'a jamais rien refusé, tant je savais la prendre par son côté faible. Elle se faisait vieille alors, partant dévote; ses correspondances la consolaient de ses chagrins domestiques, et elle s'acharnait à vivre pour enterrer son ennemie irréconcilia-

ble, la Maintenon. Massillon se recommandait mal par son amitié pour moi; mais il y avait au fond de ses paroles une force irrésistible, et Madame l'avait en grande estime, depuis son oraison funèbre de Louis XIV.

Nous rencontrâmes dans la galerie la vieille madame Gordon, grand'tante de lord Hondley, dame d'atours de Madame. Je me trompe fort, si elle ne mourut pas le lendemain même, d'une chute qu'elle fit dans la cheminée, pensant s'asseoir sur sa chaise percée. Toute sa vie était une suite de distractions, dont chacun s'amusait. Lorsque Madame demandait sa coiffe pour aller à la cour, Gordon lui jetait à la figure ce qu'elle tenait à la main; Madame riait, et la laissait s'affubler elle-même de cette coiffe. Un jour Gordon voyant la première femme de chambre qui bâillait, s'avisa de lui cracher dans la bouche, et cela sans méchanceté ni malice. Il lui arriva pis encore, et ses rêveries furent mal interprétées, lorsqu'elle se coucha dans le lit de Monsieur, pensant que ce fût le sien. Elle était alors jeune et presque jolie. Madame en rit de plus belle.

Dès que Gordon nous aperçut de la chaise où elle était assise à enfiler des perles, elle vint droit à Massillon, et commença en parlant à défaire les boutons de son collet : Massillon, distrait autant qu'elle, n'y fit pas attention, et je la laissai faire.

« Madame, nous dit-elle, ne peut recevoir personne.

— Et pour quelle raison, s'il vous plait? demandai-je; serait-elle malade?

— Elle l'a été en 1689.

— En vérité! je me réjouis qu'elle ait eu le temps de se rétablir. » Et je passai outre.

« Madame, cria Massillon, que faites-vous là? »

La distraction de Mme Gordon avait eu son effet, et Massillon se trouvait par ses soins dans une toilette assez négligée. Je partis d'un éclat de rire, qui réveilla cette digne femme.

« Pardon, M. l'abbé, dit-elle pendant que celui-ci réparait les suites de la distraction; je suis sujette à ces absences : je prenais les boutons de votre habit pour les grains d'un chapelet.

— Madame, reprit naïvement Massillon, Dieu vous saura gré de votre bonne intention.

— Figurez-vous, messieurs, continua la bonne femme, aussi bavarde que distraite, que je me suis estropiée récemment par bonne intention: j'étais couchée, et j'écrivais une lettre à laquelle il fallut apposer ce cachet; je mis le feu à la cire, et l'appliquant sur ma cuisse nue, je me brûlai à en porter les marques. Voulez-vous les voir....? »

Cette fois Massillon fut assez prompt pour l'arrêter dans le moment où elle s'apprêtait à nous montrer ses secrets de famille.

Nous entrâmes en riant chez Madame, qui faisait des signes de croix de la main gauche en écrivant : « Ne riez pas, messieurs, nous dit-elle gravement en

continuant d'écrire, je raconte une histoire si indigne, que je prie Dieu de m'en pardonner le scandale; c'est le tentateur qui m'a inspiré d'en gâter ma correspondance. » Je ne reconnus pas Madame à cette superstition ; l'esprit fort était devenu faible.

« Madame, répondis-je, ce n'est pas Votre Altesse Royale qui cause le moins du monde notre hilarité, mais bien la pauvre Mme de Gordon.

— Vraiment, reprit-elle en riant d'avance, encore quelque énorme distraction : contez-moi cela, que je le couche tout au long dans une lettre qui n'a encore que dix pages. »

Je lui rapportai en détail l'accueil que Mme de Gordon avait fait à Massillon, qui rougissait en achevant de rétablir la décence de sa toilette.

« Mon Dieu! s'écria Madame, quand elle eut fini de rire et moi de narrer, elle aurait mis monsieur en chemise; le tout fort innocemment! Ce n'est pas la première fois qu'elle s'attaque au vêtement nécessaire, sans penser à mal, je vous jure. Je me rappelle que, du vivant de Monsieur, elle arrêta dans la salle de Saint-Cloud Beuvron, capitaine des gardes, dont la taille était gigantesque, comme vous savez. Gordon ne parle jamais à un homme sans jouer avec les boutons de sa veste; mais Beuvron était si grand qu'elle n'atteignit qu'à la ceinture, et n'en fut pas plus en peine : la conversation allait toujours son train. Beuvron recula de quatre pas pour rattacher ses chausses. Gordon ne s'aperçut de son ouvrage

qu'aux éclats de rire qui s'élevèrent autour d'elle.

— Massillon n'est pas moins distrait, continuai-je ; il m'a raconté que devant prêcher aux Sept-Fonts, il monta en chaire, se recueillit un instant, et descendit sans avoir prononcé une parole et s'imaginant avoir débité son sermon.

— Puisque nous en sommes sur les distractions, répliqua Madame, je n'omettrai pas celle de ma tante la princesse Élisabeth, abbesse d'Hervord. Elle voulut un jour aller au bal masqué, et demanda, au lieu de masque, un pot de chambre, qu'on lui apporta. Elle le prit par l'anse en disant : « Où sont donc les rubans pour l'attacher ? » Puis : « Voilà un masque qui sent mauvais, pouah ! » elle le jeta par terre, et au son qu'il rendit, elle remarqua que c'était son pot de nuit d'argent. »

Ces anecdotes avaient réveillé la bonne humeur de Madame, et je saisis l'occasion opportune de lui parler des prétentions de Massillon. Elle s'occupait assez des affaires spirituelles pour être de bon secours à un coureur d'évêchés.

« Mon cher monsieur, dit-elle à Massillon, vous aurez votre évêché, mais il faudra attendre d'autres vacances. Celui de Nantes est promis à M. de Tressan ; M. de Caumartin aura celui de Vannes ; restent les abbés de Mornay et de Louvois, qui sont sur les rangs. Pour ce qui est du carême à prêcher devant le roi, j'aime trop à vous entendre pour ne pas souhaiter que ce soit vous de préférence à tout autre.

Je vous promets de m'en occuper : quant à l'abbé Dubois, il y a long-temps que je l'ai nommé à l'évêché de Charenton.

— En sortant du Palais-Royal, répondis-je, je ne m'apercevrais pas en effet du changement.

— Toujours insolent comme un valet d'église, » reprit-elle.

Massillon remercia Madame de vouloir bien prendre fait et cause pour lui; je joignis mes remerciemens aux siens. Deux jours après, on annonça à Massillon qu'il eût à se préparer pour prêcher devant Sa Majesté dans la chapelle de Versailles, tous les dimanches du carême. Il avait déjà prêché son premier Avent en présence de Louis XIV, qui lui dit d'une voix émue : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été fort mécontent de moi-même. » On peut dire que Massillon se surpassa dans ce que l'on appelle son *Petit Carême*; c'est ainsi qu'il faudrait parler aux rois, avec une vérité noble et hardie, exprimée dans un langage naturel, énergique, élégant. J'avoue que quelques traits me parurent dirigés contre moi et même contre Son Altesse Royale. J'en fis des reproches à Massillon devant notre ami commun, M. Crosat, amateur éclairé des arts, qui nous donnait de délicieux dîners au milieu de ses médailles et de ses pierres gravées. Massillon (le dessert avait fait disparaître le prédicateur) me plai-

sante de mes scrupules en des termes assez peu orthodoxes, et me porta deux ou trois santés de vin de Chypre. « Massillon, lui dit Crosat, ce qu'il y a de bon en vous, c'est que, si votre morale nous effraie, votre façon de vivre nous rassure. » Le régent voulut en avoir le cœur net; il le fit appeler et lui demanda pourquoi il le traitait ainsi en ennemi. « Monseigneur, lui répondit Massillon, La Bruyère a été exposé à de pareilles interprétations, sa renommée de bonne foi les a détruites; je vous supplie de prendre ma défense contre quiconque me ferait le tort de me croire capable d'une mauvaise action. » Quoi qu'en dise Massillon, je ne doute pas qu'il n'ait eu ses vues cachées. Le jeune roi lui dit en sortant de l'entendre : « Mon père, je préfère vos sermons au ballet que m'a fait danser M. de Villeroi. » Massillon, son discours débité, s'allait poster, les yeux baissés, au sortir de la chapelle, et il lui venait des bouffées d'encens à la figure. Le dimanche de la Passion, le vieux Baron, plus grotesque qu'un singe en perruque, s'étala dans la place la plus apparente de la chapelle, faisant des grimaces, des contorsions et des gestes depuis l'exorde jusqu'à la péroraison du discours que débita Massillon d'un accent gracieux et cadencé. Baron était avec un autre acteur, auquel il dit tout haut : « Mon ami, voilà un véritable orateur; nous ne sommes que des comédiens ! » Il revint le dimanche des Rameaux, et ne fut pas moins ridicule; il joua l'émerveillé, courut au prédicateur,

le secoua par le bras, et lui dit d'un ton protecteur : « Continuez, mon père, à dire comme vous faites : vous avez un débit qui vous est propre; laissez les règles aux écoliers et aux Dancourt. » Massillon s'égayait beaucoup à imiter la mine du baladin et son parler flûté. « Au reste, ajoutait-il, Baron m'a bien jugé, car je me souviens que le père Latour, de l'Oratoire, me demanda un jour ce que je pensais des orateurs les plus suivis, Fléchier, Mascaron, Bossuet. Je leur trouve beaucoup d'esprit et de talent, répondis-je, mais si jamais je prêche, je ne prêcherai pas comme eux. » Enfin le Petit Carême a fait la fortune et la réputation de Massillon, qui, au mois de septembre, pendant que j'étais en Angleterre, fut nommé à l'évêché de Clermont, que l'abbé de Louvois avait refusé à cause de sa mauvaise santé. J'écrivis au nouvel évêque : « Il faut un ciel et un enfer, un Massillon et un Dubois; je regrette de n'être pas à Paris, car je me serais pourvu d'un évêché, celui de Besançon, par exemple, que l'on vient de donner à l'abbé de Mornay, ambassadeur en Portugal : n'ai-je pas été ambassadeur en Hollande? les titres ne me manquent pas, et, s'il le faut, je me ferai appuyer de toutes les maîtresses du régent. Au reste, je vise plus haut : je ne perds pas de vue que le collége de Pompadour, où j'ai achevé mes études, a fourni à l'Église quatre évêques et un pape. *Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte ;* je vous donne rendez-vous au conclave et autres lieux. » Mes pressen-

timens se sont réalisés, et bien que je ne prêche qu'en jurant Dieu et ses saints, j'ai laissé Massillon loin derrière moi.

Depuis deux mois on attendait à Paris le czar Pierre-le-Grand, qui était en Hollande occupé à déjouer la conspiration de Goertz, ouvrage de ce chien enragé d'Alberoni. On avait fait préparer le grand appartement du Louvre pour Sa Majesté Czarienne, qui voyageait pour s'instruire, et non pas pour recevoir des hommages par tous les pays où il passait. Je l'avais vu dans la foule à Amsterdam; j'étais bien aise de le juger de près. Il entra en France si subitement et avec une telle rapidité, que l'on fut instruit presque en même temps de son voyage et de son arrivée. Le maréchal de Tessé fut envoyé au-devant de lui, avec un grand nombre de seigneurs, un escadron de gardes et les carrosses du roi; mais il n'était pas encore à Elbeuf que le czar le rejoignit. « Monsieur, lui dit-il, ne vous étonnez pas de ma façon de voyager : je vais souvent de Moscou à Saint-Pétersbourg en deux jours, et la distance entre ces deux villes n'a pas moins de deux cents lieues. » Le czar était accompagné des princes de Kourakin et Dolgorouki; de son vice-chancelier baron Schaffirof, de son ambassadeur Tolstoy, et de son maître d'écriture Sotof, qui lui servait de bouffon. Pas un de ces très-hauts personnages qui n'ait été exilé, ou emprisonné, ou disgracié, ou assommé avec le knout. Le czar arriva dans la journée au Louvre, mais se

voyant assassiné de courtisans, de poètes, de valets et d'étiquettes, il demanda un asile contre ces persécutions qu'il n'avait pas le droit de faire cesser avec le knout, sceptre habituel des souverains moscovites. Villeroi, à qui cette demande s'adressait, proposa son hôtel de Lesdiguières, à l'autre bout de la ville. Le czar accepta sans objections, pria quelqu'un de le conduire, et quitta le Louvre en se bouchant les oreilles. Il fit bonne chère dans l'hôtel de Villeroi, but largement, se coucha, et dormit en vrai bourgeois de Paris, c'est-à-dire fort tranquillement. Le lendemain, le duc d'Orléans, avec les grands-officiers, le vint saluer à son réveil. J'avais pris la place d'honneur à côté du régent.

Le czar Pierre avait l'abord et le visage durs et glacés, comme le climat de son royaume; il avait une taille de colosse, et admirablement conformée, malgré sa maigreur; la figure terrible à cause de son regard fauve, de ses yeux perçans, de ses sourcils touffus, de ses grosses lèvres, de ses cheveux noirs et huilés, et de sa peau brunie. L'excès des liqueurs fortes lui avait donné un tic nerveux, qui contractait à chaque instant sa physionomie. Ses mouvemens étaient brusques, sa démarche hautaine et toute d'une pièce. Sa voix avait toujours le ton de la colère, et la majesté qu'il essayait de se donner prenait un caractère sauvage et inculte. Je ne sais pas d'homme plus curieux d'apprendre, et doué de plus d'intelligence. Il lui suffisait de

voir pour savoir, et il lui est arrivé de rectifier les explications que les savans et les artistes lui faisaient. De l'esprit, il en avait, mais trempé dans ses neiges de la Russie. Acerbe, avare de paroles, il ne parlait que par interrogation, et sans trop blasphémer la langue française. Des gens de sa suite, Tolstoy était le seul qui s'exprimât en français d'une manière satisfaisante. Le bouffon Sotof, qui avait la charge de dire à son maître toutes les folies possibles, sans appréhender les corrections du knout, ne parlait et n'entendait que le russe. C'était un vieillard nain, avec de longs cheveux blancs tombant sur les épaules; une laideur et une difformité insupportables à la vue, et un accent pareil au cri des grenouilles. Il paraît qu'il avait des saillies très-plaisantes, car Pierre-le-Grand, qui assista sans sourire à la Comédie, se pâmait à l'écouter. Le czar, en sa personne, ressemblait plutôt à un charpentier qu'à un grand monarque. Il était habillé fort simplement, de drap brun avec des boutons d'or, sans gants, sans manchettes et souvent sans chapeau. Ses officiers ne portaient d'uniformes qu'à leur fantaisie; les uns adoptèrent les modes de Paris, les autres conservèrent le costume national, fourré en dedans et en dehors.

Ce fut un échange de complimens entre le czar et Son Altesse Royale, qui affecta la supériorité de la civilisation; le czar se renferma dans sa rudesse moscovite, et n'en sortit qu'après les premières ou-

vertures commerciales et politiques. Ils s'entretinrent à demi voix, et nous nous éloignâmes de manière à ne pas les gêner. Après un quart d'heure de conférence, le régent éleva la parole, et le cercle se resserra autour d'eux. Je ne m'attendais pas qu'il fût si tôt question de moi.

« Monsieur, dit le czar au régent, on m'a assuré que vous aviez près de vous un ami véritable, ainsi qu'il en était pour moi du vivant de mon pauvre Lefort.

— Sire, répondit le régent, les vrais amis ne me manquent pas : voici MM. de Nocé, de Noailles, de Saint-Simon, de Canillac....

— J'entends : ce sont là des serviteurs fidèles, mais non pas des amis. Je parle du négociateur de la triple alliance, l'abbé Dubois...

— Le voici, lui-même, sire ; en effet, je l'aime autant que je puis aimer un homme d'esprit et de services.

— Sire, dis-je à mon tour, en m'avançant avec de profondes révérences, le nom de ce M. Lefort, illustré par votre auguste amitié, est connu de toute l'Europe, et me comparer à lui, je ne l'aurais pas osé.

— M. Dubois, me répondit le czar, laissez dire les envieux ; certes, l'ami d'un prince ne saurait être exempt de certaines taches, inhérentes à sa condition ; mais c'est encore un assez beau titre pour que vous en soyez jaloux. Je vous félicite d'a-

voir pu arracher à la Hollande le traité d'alliance au préjudice de l'empereur ; je voudrais avoir quelques hommes de votre trempe à employer. Les rois ne font pas les grands ministres, mais les ministres font les grands rois. »

Sotof poussa un éclat de rire, suivi d'une saillie russe, qui fit froncer les sourcils de Pierre-le-Grand. Sotof se tut en grognant. J'aurais pu m'imaginer que le bouffon s'était moqué des rois, que l'on rapetisse par le surnom de *Grand*.

La duchesse de Berri arriva, semblable à la reine de Saba, étincelante de diamans. Elle se pavanait au milieu de sa garde, de ses dames merveilleusement parées, et des gentilshommes du Luxembourg.

« N'est-ce pas Mme d'Orléans ? demanda le czar sans malice sans doute.

— Non, sire, c'est ma fille de Berri, » répliqua le régent, qui rougit du quiproquo.

La petite duchesse, dès la première entrevue, s'émancipa en coquetteries, qui certainement retinrent le czar à Paris vingt jours de plus qu'il n'avait projeté d'y rester. Elle se familiarisa en moins de rien avec cette Majesté farouche, qui l'alla visiter plusieurs fois en son palais. Il y eut plusieurs orgies nocturnes, auxquelles ma rétention d'urine m'empêcha d'assister, et qui furent honorées de la présence active de Sa Majesté Czarienne. Pierre Ier, entre autres passions, avait celle du vin,

qui compromettait sa dignité jusqu'aux plus basses fureurs. Rien n'a transpiré de ces bacchanales de débauche, où l'on dit que le czar insulta grièvement le régent, qui s'emporta jusqu'à le menacer de la Bastille. Mme de Berri, qui gardait de la raison même dans ces momens où le plus sage n'en a pas, fit fermer les portes, et ne laissa sortir personne avant que chacun eût cuvé le vin de la nuit. Le jour venu, les acteurs de ce désordre s'engagèrent par serment solennel à n'en rien divulguer: le régent, le czar et la duchesse de Berri s'embrassèrent pour sceller la réconciliation. Le serment a été si bien tenu de part et d'autre, que je n'ai pas eu d'autres détails à ce sujet ; ceux-ci même ont un air si étrange, qu'ils pourraient bien être l'ouvrage de la calomnie. Toujours est-il que depuis lors le czar refusa de prendre part aux nuits du Luxembourg.

Deux jours après l'arrivée du czar, le roi alla le saluer, avec toute la famille royale. M. de Villeroi, avec sa bêtise minutieuse, avait arrangé le cérémonial : il s'agissait de donner le pas au roi sur le czar; celui-ci ne voulut rien entendre, et quand on lui eut bien répété qu'il devait s'avancer vers Sa Majesté, lui tendre la main, et marcher derrière, il haussa les épaules, et parla russe avec son bouffon. La venue du roi avait été débattue dans le conseil; enfin, M. de Villeroi eut commission de l'amener à l'hôtel Lesdiguières, où le czar le vien-

drait recevoir à la porte. On avertit Pierre Ier que le carrosse royal approchait. Il se trouva, ainsi que tous ses officiers, à l'ouverture de la portière; mais, au lieu de se conformer à l'étiquette, il prit brusquement l'enfant entre ses bras, et le baisa en disant: « Sire, ce ne sera pas le baiser de Judas. » Les beaux esprits se moquèrent de cette phrase biblique, qui fut accompagnée des plus franches caresses. Ils montèrent dans l'appartement, où deux siéges de même hauteur avaient été disposés; ils s'y assirent, et le jeune roi ne parut pas inquiet de l'air rébarbatif et sévère du czar. Leur entretien fut une protestation réciproque d'amitié, et tout le monde remarqua que Sa Majesté jouait déjà son personnage. Le czar, dans l'intervalle de sa visite au roi, reçut les corps de ville, qui le haranguèrent par l'organe de leurs chefs respectifs. Il se rendit le soir chez le roi, dont toute la maison était sous les armes. M. de Villeroi conduisit Sa Majesté au-devant du carrosse de Pierre Ier, qui lui fit plus de caresses que la première fois, et lui dit ces paroles fort simples:

« Sire, vous commencez votre règne, et j'achève le mien; j'espère que vous accorderez votre amitié à mon successeur?

— Êtes-vous déjà si vieux, sire? répondit le roi; attendez que vos cheveux blanchissent comme étaient ceux de mon grand-père.

— Hélas! je crains bien de n'avoir pas le temps

d'achever mon ouvrage. Pour vous, sire, je vous prédis que vous surpasserez votre aïeul en sagesse, en gloire et en puissance.

— Je l'espère, mais ne le crois pas. »

Le czar laissa là cet entretien, qui décourageait sa noble ambition : il disait souvent avec tristesse : « A moins de vivre cent ans, je ne viendrai pas à bout de faire de la Russie un empire florissant. »

Ses visites terminées, le czar reprit ses habitudes de vie errante. Il parcourut Paris en tous sens, examinant les monumens, les théâtres, les manufactures, les tableaux et les bibliothèques. Vêtu comme le plus modeste bourgeois, suivi d'un de ses officiers et de Fontenelle, qui avait eu le privilége de lui plaire, il montait dans le premier carrosse de place, et allait chercher de quoi s'instruire. Je regrette bien que l'incommodité dont j'étais alors tourmenté m'ait privé du plaisir de partager les excursions du czar, que je regarde comme un grand prince, sinon comme un grand homme. Fontenelle m'aurait volontiers admis en tiers auprès de sa personne. Je me trouvai seulement à l'Opéra le jour qu'il y vint avec le duc d'Orléans : il s'endormit pendant une partie du ballet, après avoir bu un verre de bierre que lui présenta le régent, debout et la tête découverte. Quand il se réveilla, je lui demandai si ce spectacle l'ennuyait.

« Bien au contraire, reprit-il ; mais j'ai préféré dormir pour en éviter le danger.

—Vous avez donc, sire, assez d'empire sur vous-même ?....

— Si je n'en avais pas sur moi, comment en prendrais-je sur les autres? »

Il ne retourna plus à l'Opéra.

Il marchait de surprise en surprise, d'enchantement en enchantement. Le duc d'Antin l'invita à dîner dans son palais de Petitbourg, et quand le dessert fut sur la table, aux sons d'une suave harmonie, la tapisserie se leva, et le czar vit son portrait peint d'après nature.

« Sire, lui dit d'Antin, vous laissez de durables souvenirs dans tous les lieux où vous passez. »

Il s'ennuya beaucoup chez Madame, qui, pour s'être mise sous le joug de l'étiquette, perdit toute sa gaieté naturelle; ne voulut-elle pas prouver au czar qu'elle était un peu sa parente? Pierre Ier fut accueilli à Sceaux avec de si belles flatteries en prose, vers et feux d'artifice, qu'il demanda en sortant si le duc et la duchesse du Maine étaient des comédiens. Il admira surtout l'hôtel royal des Invalides, où le mena M. de Villars. Pendant que les soldats étaient au réfectoire, il goûta leur soupe et but un verre de vin, avec ces mots: « A votre santé, mes camarades! » Il fut témoin de plusieurs séances de l'Académie française et de l'Académie des sciences, et l'éloge qu'il en fit à Fontenelle, secrétaire de l'une de ces académies, peut être attribué à Fontenelle seul.

« Monsieur, lui dit-il, en voyant les académies, je n'ai rien changé à l'opinion que vous m'en aviez donnée. » Pierre Ier, possédant toutes les sciences, était en état d'apprécier par lui-même ce qu'il voyait; il corrigea de sa main une carte géographique de ses États; il fit des expériences chimiques avec Son Altesse Royale, et il dressa lui-même le plan du Louvre. Il n'oublia pas les Gobelins, où il demanda compte de tous les procédés qu'on employait dans la fabrication des plus beaux tapis du monde: « Messieurs, dit-il aux ouvriers, vous concourez aussi à la gloire des rois. » A la manufacture de Sèvres on lui offrit de magnifiques porcelaines, qu'il accepta en disant: « J'ai besoin de modèles pour les égaler. » Il vit frapper des médailles dans la galerie du Louvre: une de ces médailles tomba comme par mégarde, lui de la ramasser: elle était gravée à son effigie, avec son nom et cette inscription: *Vires acquirit eundo.* Il assista plusieurs fois aux délibérations du Parlement, et il en sortit pénétré de respect et d'admiration pour les ministres de la justice: « Les lois, disait-il, ont besoin d'appui; on ne les respecte qu'autant qu'on les fait respecter. »

La plus singulière particularité de ce voyage, à la manière de Pythagore chez les Égyptiens, fut la visite du czar à Mme de Maintenon. Il parlait de la vieille avec curiosité, et, s'informant de son genre de vie à Saint-Cyr, il lui échappa plusieurs

fois de l'appeler *la Reine;* mais il s'aperçut que ce titre étonnait, et il ne le répéta plus. Enfin il envoya demander à la Maintenon la permission de la voir. Elle n'eut garde de dire non, et je ne jurerais pas qu'elle n'ait pensé à profiter de cette honorable visite. Fagon, courtisan à près de cent ans, montra sa vieille figure fanée à Pierre-le-Grand, et lui servit d'introducteur dans le couvent.

Ce Fagon l'assomma pendant toute la route de son livre : *Les admirables qualités du Quinquina, confirmées par plusieurs expériences, avec la manière de s'en servir dans toutes fièvres, pour toute sorte d'âge.*

« Je parie, lui dit le czar impatienté, que votre livre n'est pas si long que ce que vous m'en dites. »

Ils arrivèrent à Saint-Cyr à sept heures du soir. La Maintenon, après s'être lavée, parfumée et fardée, s'était mise au lit avec tous les rideaux fermés; les dames de Saint-Louis se tenaient dans la chambre pour la décence. Le czar entra sans mot dire, tira les rideaux, et s'assit au chevet du lit en considérant la vieille, que la toilette rajeunissait de quelque vingt ans : « Êtes-vous malade, madame? lui demanda-t-il.

— Fagon me laisse mourir de faim, répondit-elle; il me refuse même un potage.

— Mais quel est votre mal?

— Mon grand âge.

— C'est un mal qui ne se guérit pas. »

Il n'en dit pas davantage; mais comme il faisait sombre dans la chambre, il s'approcha si près de la Maintenon qu'elle s'écria : « Votre Majesté me fait rougir! » Elle y avait mis ordre. Quant au czar, il ne répondit pas, mais sortit brusquement et en silence. Il ne reparla plus depuis de la Maintenon.

Avant son départ il alla en Sorbonne, et comme on lui faisait voir dans l'église le tombeau du cardinal de Richelieu, il se mit à genoux, embrassa la statue en s'écriant : « O grand homme, que n'existes-tu de mon temps! je te donnerais la moitié de mes États pour apprendre de toi à gouverner l'autre! » Certainement cette belle parole ne fut pas dite ainsi, et Fontenelle se chargea de la rédiger. D'ailleurs, si le czar était si curieux d'avoir le cardinal de Richelieu à ce prix, je le lui aurais vendu de grand cœur. Les sorbonnistes, frères renards s'il en fût, imaginèrent de faire servir la visite du czar à l'intérêt des jésuites et du pape; ils composèrent un Mémoire pour le supplier de réunir l'Église grecque à l'Église romaine. Pierre Ier prit le Mémoire, que les docteurs lui présentèrent humblement; toutefois il ne leur rit pas au nez en le remettant à son fou, à qui il se contenta de dire en russe : « Sotof, ceci te regarde! » En effet, l'année suivante il chassa les jésuites de son royaume pour le conserver, et il nomma son bouffon *Pape* avec deux mille roubles pour l'aider à faire honneur à un Sacré-Collége composé de fous, et toujours ivre

d'eau-de-vie. La Sorbonne voulait faire payer au czar l'hospitalité magnifique qu'il recevait du roi de France.

Pierre Ier partit de Paris emportant peu de regrets, mais des présens dignes de sa majesté: il refusa seulement une épée montée en diamans, sans doute, pour ne pas être obligé de rendre un don égal en richesse. Il n'était pas avare, mais il était pauvre. Son voyage ne lui coûta pas plus de soixante mille livres; il est vrai qu'il n'eut pas à payer de danseuse de l'Opéra. Il me témoigna tant d'estime, que je balançai à le suivre en Russie, où j'aurais été fait ministre en arrivant, et peut-être pape à la place de Sotof; mais la peur du knout et ma rétention d'urine me forcèrent à la résidence.

CHAPITRE VI.

Les secrétaires. — Le faux seing. — Le pari du prince de Rohan. — Les créanciers. — Dubois, père malgré lui. — Les *vins de la cour*. — Le chat. — Procès contre les princes légitimés. — Le duc de Bourbon ; son portrait. — *Maman la carogne*. — Amours de M. le Duc avec madame de Nesle. — Les maris. — Madame de Polignac. — La marquise de Prie. — Madame la Duchesse ; son portrait ; son mariage ; sa mort ; ses galanteries. — Lassay; Duchallar.

Selon la parole de la Bible, je croissais en honneurs et en fortune. Le régent, pour se mettre à l'abri de mes importunités, m'accordait tout ce que je demandais et même ce que je ne demandais pas. Il m'avait donné entrée au conseil des affaires étrangères, malgré les desservices que me rendait le maréchal d'Huxelles. Tessé était neutre, et de Torcy se déclarait pour moi. Mes occupations augmentaient en raison des places que j'occupais ; j'employais quelquefois trois ou quatre secrétaires à mes correspondances en Angleterre et en Hollande. Lavergne faisait mes écritures privées depuis le renvoi de Sourdeval. J'avais encore à ma solde Émale, plus intelligent qu'un scribe de métier. Il m'était fort utile; malheureusement dans une colère je l'a-

postrophai autrement que du titre de *Monsieur*, et il me quitta pour le marquis de Rossi, à Bruxelles, où il est encore. Je regrettai moins le vieux Lejeune, écrivain des Charniers, infirme, sourd et presque aveugle. Par charité je n'avais pas diminué ses gages, et je lui permettais de travailler dans son grenier, souvent sans feu et soufflant dans ses doigts au lieu d'écrire. C'était un avare, qui jouait la misère jusqu'à laisser manquer de tout sa fille, belle et vertueuse en apparence. Il me l'envoyait toujours quêter de l'argent... Je préfère ne pas lui soupçonner de mauvaise intention dans ce manége; c'était au moins de l'imprudence; car enfin on est homme de chair et d'os. Je résistai cependant à l'occasion et surtout à la tentation; mais le maudit arabe voulut me prendre pour sa vache à lait, et m'accusa d'avoir voulu séduire sa fille. Je ne cherchai pas seulement à lui prouver le contraire, ce qu'il savait mieux que moi; mais je le mis à la porte, en dépit des pleurs de la donzelle, que j'engageai à porter ailleurs sa piété filiale.

J'ai fait de Lavergne un homme à moi, qui est de moitié dans tous mes secrets, et qui ne les trahira jamais, parce qu'il sait les moyens que j'ai de le punir. Je ne l'aime pas, et si les dehors ne sont pas trompeurs, je le soupçonne de ne pas m'être non plus attaché; néanmoins il a plus peur de moi que je n'en ai de tout ce qu'il pourra dire. D'un mot je l'enverrais pourrir à la Bastille; d'un mot je le ferais

pendre en bonne justice. Je l'ai rendu coupable d'un faux qui se répète tous les jours : j'ai agi en cela plutôt inconsidérément que par réflexion ; mais le vin est tiré, il le faut boire. A l'époque dont je parle, bien je me sevrasse de mes plaisirs les plus nécessaires, je n'avais pas assez de temps pour mes travaux courans. J'entretenais surtout une correspondance très-importante et très-active avec lord Stanhope. Il s'agissait d'affaires secrètes, pour lesquelles Son Altesse Royale m'avait donné ses pleins pouvoirs ; je dressais moi-même les projets de lettres, que Lavergne écrivait en détail. Comme je ne pouvais m'absenter du conseil, qui avait lieu à l'heure de la poste, j'imaginai d'apprendre à Lavergne à contrefaire ma signature, qu'il avait commission d'apposer à ma place au bas des lettres qu'il transcrivait. Cette mesure dangereuse, qui n'était que pour les cas urgens, dériva bientôt en habitude, et Lavergne encore maintenant signe plus de lettres à mon nom que moi-même. Je me ménageais par là une sûre retraite dans toutes mes négociations, et pour me sauver, j'aurais perdu Lavergne sans remords, puisqu'il en agirait de même à mon égard, s'il le pouvait sans danger. Ainsi donc, quoi qu'il arrive, je sais comment me laver les mains des bévues de mon secrétaire. S'il ne se tient pas bien à son poste, il ira finir ses jours en prison ; c'est le moins qu'il mérite.

Il y eut en ce temps-là un impertinent pari entre

Mme de Polignac et le prince de Rohan, qui prétendait que je prêtais sur gages : ignoble accusation, dont j'ai toujours dédaigné de me défendre. Je rapporte ce pari que perdit ce prince, malgré sa ruse infernale. Il démontrera clairement que l'usure n'est pas la seule infamie que les méchans m'aient prêtée bien gratuitement. M. de Rohan dépêcha un gendarme du corps qu'il commandait, et ce gendarme, fils d'un épicier de Brives-la-Gaillarde, que j'avais connu dans mon enfance, vint me prier de lui avancer quelque argent. J'étais assez mal en fonds pour me faire tirer l'oreille; néanmoins, je m'aventurai à lui offrir cent écus, qu'il accepta comme un don.

« Monsieur l'abbé, me dit-il, que puis-je vous laisser en gage ?

— Rien, mon pauvre garçon, lui répondis-je; un billet, si tu veux.

— Volontiers; mais, pour plus de sûreté, je puis déposer dans votre hôtel mon équipage de gendarme, qui ne me servira pas pendant mon congé.

— Que diable veux-tu que je fasse de ton équipage? me prends-tu pour un gendarme?

— Non, monseigneur, mais vous me garderez ces objets jusqu'à mon retour et jusqu'à celui de votre argent. »

Je permis au perfide gendarme d'encombrer mon garde-meuble de ses guenilles, c'est-à-dire un vieil habit d'ordonnance mangé par les vers et la pous-

sière, un chapeau râpé, des bottes percées, une selle et des pistolets hors d'état de servir. Je ne tardai pas à me repentir de ma complaisance. On vint de la part de M. le prince de Rohan, commandant des gendarmes, réclamer l'équipage complet de mon débiteur. Je ne fis aucune difficulté de me dessaisir de ces friperies; mais on ne trouva qu'une partie des effets, et dégarnis du galon d'or. Je fus contraint de payer le dégât pour éviter un procès, et je mis des gens en campagne, qui découvrirent mon homme au fond d'un cabaret. Les craintes qu'il eut d'être puni comme il méritait, le forcèrent à proclamer qu'il ne m'avait confié ses hardes qu'à titre de dépôt. Le prince de Rohan ne gagna pas son pari; le gendarme, qui n'avait pas suivi ses instructions, fut mis aux arrêts, et ma justification ne fit pas tomber ces bruits ridicules qui font de moi un usurier.

J'appris que l'ingrat Lavergne donnait cours á ces bruits par des mensonges dont sans doute il se faisait payer. Dans une explication que nous eûmes ensemble à ce sujet, je le maltraitai de tant de coups et d'injures, qu'il me dit fièrement de lui accorder son congé, parce qu'il ne voulait pas attendre que je le tuasse. « Volontiers, répondis-je; donnez-moi votre heure, que je vous fasse délivrer une lettre de cachet.

— A moi, monsieur! Pourquoi, s'il vous plaît?

— Vous êtes initié dans les secrets de l'État, qui

sont les miens, et je ne suis pas assez sot pour vous laisser me vendre au comptant.

— Moi! monseigneur, je ne vous quitterais que pour la Bastille!

— A moins que ce ne fût pour la potence comme faussaire que tu es....

— Ah! Dieu! n'est-ce pas vous qui m'avez ordonné d'imiter votre signature?

— Qu'importe? cela n'est pas écrit, et personne ne te croira. » Lavergne ne m'a jamais menacé de sortir de ma maison, depuis qu'il sait la retraite que je lui réserve.

Ce n'est pas que je ne fusse tenté vingt fois de le jeter par la fenêtre. Un jour que j'étais à Versailles, il introduisit dans mon appartement une fille qui ne fut cruelle que pour moi; elle remarqua sur la cheminée une bourse de louis que j'avais oublié de serrer; le seul oubli de ce genre que j'aie à me reprocher; elle était apparemment pourvue de jetons en cas de besoin, car elle en remplit ma bourse après l'avoir vidée au préalable. Le soir ma colère se déversa sur tout mon domestique; car lorsque l'on soupçonne quelqu'un, il est bon d'accuser tout le monde. Lavergne m'avoua ce qu'il en était, et je lui fis grace, à condition que je me racquitterais sur ses gages. Le plus désagréable de ce vol, c'est qu'on m'en attribua les causes, et la fille de Lavergne m'est restée sur la conscience.

Je me suis convaincu qu'obliger les gens équivaut

à donner des verges pour se fouetter. Le fils de Pierrette, comme je l'ai dit, ne fut pas le seul qu'on m'attribua : je fréquentais sans penser à mal la boutique de Lagrège, tailleur, à l'image de Saint-Ambroise, rue Dauphine. Ce tailleur, qui habillait ma livrée, avait pour tout mérite une jolie femme qui n'était prude que de jour; je ne l'avais jamais vue la nuit; mais le premier garçon de son mari était plus privilégié, et la dame appartenait moins au lit conjugal qu'au sien. Lagrège faisait son profit des repos où le laissait sa moitié, et travaillait à son état, les jambes croisées, du matin au soir. Comme je jetais quelque argent dans la maison, le tailleur avait intérêt à m'amadouer, et la coquine ne s'y épargnait pas avec des roulemens d'yeux, des grimaces et des *non* répétés de la plus galante manière. Enfin je m'aperçus que le ventre de la dame faisait plus de progrès que mon amour, et dès-lors je cessai mes visites, de peur de me voir responsable des faits et gestes d'un autre. Ce fut un mystère d'iniquité. Mme Lagrège vint un matin me supplier de conserver ma pratique à son pauvre diable de mari, comme elle l'appela. Je me laissai aller à la pitié, mais je ne restai pas plus d'une heure avec cette pécheresse, que le mari arriva, faisant esclandre et se donnant à lui-même son véritable nom. Je le laissai dire, et n'en eus pas de nouvelles jusqu'aux couches de sa femme, où l'on m'annonça que j'eusse à prendre soin de mon enfant. Je fus indigné, surtout lorsque ma préten-

due paternité servit d'amusement aux bonnes ames de la cour. Le garçon tailleur, par un insigne guet-à-pens, pénétra jusqu'à mon cabinet, ses grands ciseaux à la main, jurant qu'il me mettrait hors d'état de faire des enfans, si je ne reconnaissais pas le mien. Un geste qu'il m'adressa m'ayant décidé à entrer en accommodement, je consentis à me débarrasser de ma fille moyennant une pension de cent livres. Cela me rappelle ce voleur dont parle Gilblas, qui demandait l'aumône avec une carabine. « Votre fille, me disait le bourreau, ne peut être reniée; elle a toute votre physionomie! » J'aurais pu châtier ce drôle, et le forcer à reprendre ses droits, mais je préférai la tranquillité au scandale de cette affaire; d'ailleurs, je n'aurais eu rien à répondre à une coquine qui m'aurait soutenu que l'enfant était de moi. Il n'est pas jusqu'à Massillon qui n'en fût persuadé, à cause de la ressemblance. La mère vint me féliciter à ses relevailles, et je ne pus lui faire entendre qu'elle me prenait pour un autre. L'année dernière ma fille était en âge d'être mariée; c'est une dépense dont un mort a fait les frais. Massillon se trouvait exécuteur testamentaire de M. Yon, conseiller au Parlement, qui avait légué en mourant une somme de sept mille deux cents livres pour marier douze pauvres filles; Massillon avait choisi parmi les ouailles de son diocèse celles qu'il devait doter. Je le priai de confondre dans ce nombre ma filleule (car je me disais son parrain, pour sauver les apparen-

ces). Massillon avait assez de charité chrétienne pour ne pas voir la paille dans mon œil, et la somme de sept cent livres qui fut appliquée à ma filleule lui fit épouser Lepot, boulanger du chapitre de Notre-Dame; elle ne me nomme que son illustre parrain, et moi je la traite comme ma propre fille. C'est une des personnes qui me sont le plus attachées; aussi je lui fais une rente qui lui a valu cette fameuse chanson :

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère, etc.

Toutes les fois qu'elle vient me visiter, la valetaille se met à chanter l'air de la boulangère. Il paraît que les petits polissons de son quartier lui donnent la même aubade (1).

Mes emportemens étaient moins fréquens depuis quelques années, mais ils n'étaient pas moins terribles : je me corrigerai petit à petit avec le temps. Ce sont des rages nerveuses et convulsives où je m'en prends à moi-même quand je n'ai là personne à qui m'en prendre : je m'égratigne, je m'arrache les cheveux, je pâlis et je rougis à la fois; je suis capable de me tuer de ma propre main, Dieu merci! Un jour je renvoyais un valet qui m'avait manqué, et je criais tout haut :

« Il faut que je fasse maison nette, que je ren-

(1) Cette *boulangère aux écus* mourut huit jours après son parrain le cardinal, du chagrin qu'elle eut de perdre un protecteur et un héritage. (*Note de l'Éditeur.*)

voie tout le monde, et si je le pouvais je me renverrais moi-même.

— Ne vous gênez pas, me dit mon frère, qui m'écoutait, et mettez-moi à votre place. »

Un soir que, mécontent de moi, je revenais à mon logis chercher un repos dont j'avais grand besoin, je jurais entre mes dents contre les femmes et contre moi principalement. « J'ai manqué à mon devoir, disais-je tout haut, je suis un homme à pendre! je devrais mourir de honte. » Un bourgeois qui passait, en entendant mes jérémiades, me prit tout au moins pour un voleur. « Mon ami, me dit-il, je vous conseille de vous repentir plus bas, si vous êtes en effet un homme à pendre, c'est bien assez d'être trahi par sa mine. » Je me faisais souvent plus de mal à moi-même qu'aux autres, tant j'étais inquiet et irascible: de là vient que les auteurs des *Vins de la cour*, sorte de satire assez plate contre les princes, princesses et grands seigneurs, m'ont désigné sous le nom de *Vin malfaisant*. Au reste, je ne suis pas le plus mal partagé dans cette liste, où le régent est désigné par le nom de *Vin diabolique*; la Parabère, par *Il sent mauvais*; le peuple, par *Vin du pressoir*, et Law, par *Vin empoisonné*. On m'a envoyé une copie de cette pièce, avec cette note à mon nom: « Je vous conseille de mettre de l'eau dans votre vin » J'attribue cette plaisanterie au comte de Nocé.

L'envie et la méchanceté ont fait pire contre moi: un matin que je me rendais à l'audience de Son

Altesse Royale, je fus accosté dans l'escalier par un fripon d'Allemand qui était resté quelques mois à mes gages. « M. l'abbé, me dit-il d'une voix haute, quand me paierez-vous l'argent que vous me devez, et deux habits usés à votre service? Je ne perdrai rien, je vous jure; j'enleverai plutôt vos meubles, et j'irai ensuite me plaindre au duc d'Orléans. » Le scélérat me tourna le dos après ce discours, qui fut entendu et répété, quoique je m'écriasse que je ne devais pas une obole à ce traître menteur. Je fis quelques pas en avant, et un sieur André, drapier, m'arrêta encore en me disant : « Monseigneur, vous m'avez acheté, avant votre voyage de Hanovre, trois pièces de drap écarlate dont je vous prie d'ordonner le paiement. » Ma colère fut telle que je passai sans répondre : ce drap avait été mis dans le compte du régent. Un autre fâcheux vint se jeter à ma rencontre en criant : « Je vous trouve enfin, M. Dubois; je vous avertis que si vous ne me payez pas, je vous y obligerai par voie de contrainte! » Et il disparaît sans m'apprendre à qui j'avais affaire. J'arrive dans l'antichambre, le front cardinalisé, quand un valet de chambre de Madame, qui m'y attendait, me présente une quittance de deux robes vendues sans garantie aux *demoiselles de M. Dubois*. Ce valet, qui faisait la contrebande, me procurait des indiennes et des mousselines au comptant. « Malheureux, lui dis-je, va-t'en, ou je te fais emprisonner comme voleur et contrebandier. » Le complot des faux créanciers étai

si bien formé que je me sentis retenu par mon habit et même par ma perruque. J'arrivai devant Son Altesse le visage décomposé et la bouche écumante. « Monseigneur, lui dis-je, à en croire ces gens-là, j'aurais plus de créanciers que d'écus. » Le régent se fit raconter en détail cette mascarade, mais on ne retrouva pas un seul créancier. Cependant tel est l'effet de la prévention : les mêmes gens qui aujourd'hui me reprochent d'être riche me supposent des dettes que je ne paierais pas. J'ai soupçonné de la farce des créanciers un prince à qui j'avais refusé un prêt considérable : c'eût été lui donner mon argent, intérêts et principal.

Si je voyais clair dans les complots les plus obscurs, il n'en était pas de même quand je ne m'aidais que de mes yeux affaiblis par toute espèce de travail. Un matin qu'assis avec mon secrétaire devant une fenêtre ouverte du côté du cul-de-sac de l'Opéra, je dictais des dépêches, en regardant distraitement les maisons voisines, je crus apercevoir à une lucarne des toits une jeune fille qui me faisait des signes; j'arrêtai ma vue sur elle, et mon imagination aidant, je lui prêtai les charmes que je lui souhaitais. Il me sembla que la jolie inconnue m'adressait des baisers, sans compter les œillades les plus incendiaires. Je commençai de bonne foi à répondre dans le même langage, et ce fut un commerce des gestes les plus tendres; j'oubliai dépêches et secrétaire; mais celui-ci me tira de ma contemplation amoureuse en me demandant :

« A qui en avez-vous donc, monseigneur ?

— Pas à toi, sans doute ; mais à la plus charmante fillette.....

— Vous faites comme César deux choses à la fois, une dépêche et l'amour.

— Vois-tu les agaceries qu'elle me fait ? il faut que je l'envoie quérir par Manet.

— Où est-elle ? je ne vois rien.

— Tiens, je vais lui lancer un baiser qu'elle ne gardera pas par-devers elle. As-tu vu ?

— Je vous vois vous échauffer en signaux, mais voilà tout.

— Comment ? à cette petite fenêtre ? auprès des gouttières....

— Oui, je distingue un chat....

— Un chat !

— Blanc et noir, qui fait sa toilette avec sa patte ; c'est signe de pluie.

— En vérité, je croyais avoir le bonheur de lui plaire. »

Depuis une année, le duc de Bourbon poursuivait, contre le duc du Maine et le comte de Toulouse, un procès dont l'issue fut une déclaration royale du 2 juillet 1717, qui privait les princes légitimés des noms, droits et prérogatives des princes du sang. Cette affaire, qui causa d'abord un étonnement général, se termina par un coup d'éclat, la conspiration de Cellamare ou plutôt d'Alberoni. Le duc d'Orléans se réjouit de l'abaissement de l'or-

gueilleux boiteux, et dédommagea le comte de Toulouse par de nouvelles faveurs; mais le duc d'Orléans ne fut pour rien dans ce procès remarquable, dont le duc de Bourbon et M. de Saint-Simon préparèrent tous les fils et le hardi scandale. Personne, je crois, ne plaignit le duc du Maine, sinon ses créatures, et la duchesse d'Orléans, sa sœur; quant à moi, je ne fis que désirer le plus de mal possible à ce bâtard maudit. M. de Saint-Simon n'avait pas grand sujet d'en vouloir à M. du Maine; mais il s'indignait pour l'honneur de sa généalogie, en voyant des princes illégitimes élevés au-dessus des ducs et pairs du royaume. Le mémoire qu'il lut à ce sujet, dans un conseil de régence, est plein du ressentiment qu'il avait contre eux. M. de Bourbon fut poussé à ce procès terrible par une haine ardente, envenimée, contre les du Maine, à cause d'un différend dans la succession des Condés, auxquels le duc du Maine était allié par sa femme: ce différend, aigri par des paroles réciproques, n'était d'abord qu'un procillon qui fut engraissé jusqu'à ce qu'il devînt un gros procès; celui-ci n'eut pas lieu, toutefois, grace à un accommodement subit. Le duc de Bourbon a dit de tout temps qu'il avait pour M. du Maine une aversion comme on en a pour certaines bêtes. C'était une antipathie de naissance, et dont personne n'a deviné le secret. M. du Maine disait du duc de Bourbon: « Son nom est sorti de la *boue*, et lui se plaît à y rentrer. »

Dès que le procès fut intenté aux princes légitimés, les délices de Sceaux prirent le deuil; la comédie, le bal et la musique furent remplacés par des conseils d'avocats, des Cujas et des Barthole in-folio, des parchemins et des papiers en sacs. Gens de loi et de chicane se jetèrent comme des harpies sur cette bonne curée, et Sceaux ne fut plus le rendez-vous des gens de lettres, et, ce qui vaut mieux, des gens d'esprit. Le duc du Maine jaunissait, maigrissait et conférait avec des agens d'Alberoni; Mme du Maine passait les jours et les nuits à lire des coutumes et des ordonnances; Mlle de Launay, sa femme de chambre, ne lui parlait plus que d'assignations et de déclarations, non pas d'amour, ce dont elle enrageait. Fontenelle alla un matin rendre visite à la duchesse, qui le reçut couchée: comme son lit était écrasé de livres en tas : « Vous voyez, lui dit-elle, je ressemble à Encelade sous le mont Etna. » Chaque jour paraissaient des Mémoires dont la pauvre duchesse avait donné au moins les idées; rien ne fit; ni l'académicien Boivin, qui prétendit tirer un exemple de la famille de Nemrod; ni un abbé, qui citait les pères de l'Église; ni une comtesse, qui quêtait partout au nom de Mme du Maine des conseils et des dîners. Le duc de Bourbon triompha.

Ce fut un coup de foudre pour Mme du Maine; elle se comporta comme dans ses fureurs d'amour; elle brisa les glaces et les meubles, voulut se laisser

mourir de faim, et dit d'une voix tonnante, à son ex-prince du sang :

« Il ne me reste donc plus que la honte de vous avoir épousé.

— Madame, reprit le duc en homme de sang-froid, il faut souffrir ce que la loi du plus fort veut faire, mais y revenir en temps et lieu. »

Il y eut dès-lors, entre Sceaux et Saint-Cyr, une correspondance que mon voyage en Angleterre me fit perdre de vue ; la Maintenon était le premier ministre d'Alberoni en France. Conçoit-on que cette momie de quatre-vingt-six ans (1) songeât encore à régner !

M. de Bourbon, l'ennemi mortel du duc du Maine et de toute la bâtardise, quoique sa femme en fût sortie, est le plus laid de tous les princes ; c'est pourquoi la princesse douairière de Conti l'appelle *le prince des laids.* Il me semble que, jeune, il avait la figure agréable autant que les manières, mais l'amour l'avait fait pire qu'un monstre, tant il se dessèche à pleurer, à soupirer et à gémir aux pieds d'une belle infidèle, en style d'opéra. Ses yeux, dont l'un lui fut crevé par le duc de Berri à la chasse, sont si rouges, si larmoyans, qu'on ne saurait discerner le bon du mauvais ; il est d'une maigreur qui fait ressortir sa grande taille voûtée, ses

(1) Madame de Maintenon, en 1717, n'avait pas plus de quatre-vingt-deux ans, étant née en 1633.

(*Note de l'Éditeur.*)

grosses lèvres, sur des jambes longues et minces comme celles d'une cigogne; son visage ne ressemble pas à un visage; avec son nez effilé et pointu, son menton saillant, ses joues creuses et son teint verdâtres, il n'a pas mal l'air de Don Quichotte de la Manche, et la duchesse du Maine ne le nomme pas autrement que le *Chevalier de la triste figure*. Il se connaît si peu qu'il se regarde à tout instant dans la glace, qu'il s'épuise en galanteries, et que les plus belles dames ont fait ce qu'il a voulu, tant il est vrai qu'un prince du sang est toujours assez beau. Je crois en Dieu, mais non pas à l'esprit du duc de Bourbon, à moins qu'il ne le cache depuis sa naissance. En revanche il a de la politesse et sait bien vivre, il ne parle pas de ce qu'il ne sait pas, et comme il ne sait presque rien, il parle fort peu. Il ne serait pas capable d'être commis d'un marchand, à cause de son ignorance, de son dégoût des affaires, et de son impatience. Ce serait un plaisant ministre, que la première fine catin conduirait sans qu'il s'en doutât. Il a quelquefois de la noblesse d'ame, de la grandeur d'apparat et rarement un bon maintien : il ne saurait rester en place durant une heure, sans tousser et cracher, remuer, se lever et fredonner un air. Quand il en veut à quelqu'un, il n'est pas d'insultes, il n'est pas de sarcasmes qu'il ne se permette. Dernièrement, au bal de l'Opéra, il suivit la jeune princesse de Conti en chantant à haute voix :

Maman çà,
Maman là,
Maman la carogne !...

La pauvre princesse ne savait où se réfugier, lorsque des masques arrêtèrent le duc de Bourbon, et lui désignèrent un autre masque qui était sa belle-mère, la douairière de Conti : « La voilà plutôt la carogne, » dirent-ils. Ce petit monstre, ainsi que tous les bossus, ne voit rien au monde de plus beau que lui ; il se regarde au miroir avec complaisance, et s'étonne quand les femmes ne lui font pas compliment de sa figure. Madame m'a raconté que la dernière année de la vie de Monsieur, M. de Bourbon, dans un bal de Saint-Cloud, leur avait dit qu'un masque l'avait pris pour Monsieur, qui cependant était droit et bien fait. « Ce devait être un aveugle, répondit Madame. Au reste, monsieur, mettez cela au pied du Crucifix pour avoir des indulgences. »

M. le Duc est toujours en affaires d'amour ; il lui faut des mains à baiser, des genoux à embrasser ; il est heureux de pouvoir appeler une dame *perfide* ou *déloyale*. Peut-on se mêler de chevalerie avec ce visage ! Il s'est d'abord passionné pour Mme de Nesle, qui ne lui a jamais été fidèle, et qu'il a soufferte pendant un mois ; cela donnait à cette dame une sorte de relief et faisait oublier la quantité de ses galanteries. M. de Richelieu est venu ensuite, qui a eu les restes de tant de gens, qu'il n'a décou-

vert rien de nouveau dans cette beauté, libertine quand elle n'aime pas, terrible quand elle aime. Mieux valait ne pas quitter *le borgne de Bourbon*, comme elle l'appelait, que de le remplacer par le prince de Soubise, ame de bête avec une figure de veau : « M. le Duc a bien tort de ne pas se consoler, disait-il ; quand il voudra, il en trouvera cent de bonne volonté sur quatre-vingt-dix ; d'ailleurs je lui permets de coucher avec Mme de Nesle. » Cette dame a des regards si enflammés que force est de s'y brûler comme le papillon à la chandelle. Elle est parfaite de corps et d'esprit ; heureux ceux qui arrivent dans la terre promise !

Le duc de Bourbon vengea Mme de Nesle d'une plaisante manière, qui n'allait à rien moins qu'à nier la vertu des femmes en général ; je tiens pour des exceptions, fût-ce une fois par siècle. Le marquis de Villequier, fils du duc d'Aumont, ou du moins passant pour tel, croit volontiers le mal, hors en ce qui le concerne. Sa belle-mère l'a corrompu jusqu'au fond du cœur ; il s'est marié, pour faire une fin, avec une assez belle femme, sage seulement en apparence. Il donna le premier dans le piége, et s'engoua de cette innocence plâtrée ; il devint bon mari, sans pourtant se retrancher une seule des infidélités courantes. Un jour qu'il rendait visite à son ancienne maîtresse, Mme de Nesle, elle vint à lui dire en se moquant :

« Villequier, quelle jolie réputation tu t'es faite! on assure que tu es amoureux de ta femme!

— Amoureux! je m'en défie, reprit Villequier; mais j'aime ma femme d'une amitié fondée sur l'estime; du reste, je la vois fort peu de près ou de loin, car nos humeurs diffèrent étrangement : mais je l'admire comme une des plus honnêtes femmes de France, je dirai presque la seule honnête. »

Mme de Nesle se sentit morveuse; elle ne répondit pas cependant, mais le lendemain se plaignit au duc de Bourbon d'une insulte que Villequier lui avait lancée en face. M. le Duc, en galantissime chevalier, promit de tirer vengeance de cette félonie. A quelques jours de là, Villequier fut invité à dîner chez le marquis de Nesle. Il y a avait force dames galantes, force maris comme ils sont tous. Mme Strafford de Grammont, Mme la comtesse d'Uzès, Mme de Coligny, le marquis de Gèvres, M. de la Carte, Mme de Nesle, Mme de Bouillon, le comte de Donzi et d'autres. A la fin du dîner, qui fut gai et ne pouvait être autrement en si bonne société, le duc de Bourbon s'écria *ex abrupto* : « Bien fou qui se croit privilégié, prédestiné pour être à couvert du cocuage, qui me semble la condition *sine quâ non* du mariage! *experto crede Roberto.* J'ai d'abord pensé qu'en épousant un monstre de l'Apocalypse je mettais à l'abri ma pauvre tête; mais d'honneur c'était bien la précaution inutile. Un vilain, nommé Duchallar, plus laid et moins aimable que moi...

— Vous vous flattez, interrompit Mme de Nesle.

— Enfin, vous comprenez; du reste, tous tant que nous sommes ici, nous avons l'honneur de nous donner la main.

— Oh! ah! hi! eh! se récrièrent les principaux.

— Parbleu! reprit le duc de Bourbon, je vous conseille de vous en défendre? c'est bon pour le marquis de Gèvres, parce qu'il ne se mariera pas, étant impuissant ou ennemi des dames; M. de la Carte se trouve dans le même cas, et il ne serait pas mari impunément. Mme de Grammont a substitué à M. de Grammont Scot de la Mésangère, malgré ses cheveux roux; Mme d'Uzès n'a pas attendu qu'elle fût au pouvoir d'époux pour exercer le sien sur une foule de cœurs percés d'outre en outre; Mme de Bouillon sait ce que je pourrais dire...

— Bien, bien, interrompit M. de Nesle, je vois que je resterai comme l'arche sainte.

— Vous, M. de Nesle, continua M. le Duc au milieu des éclats de rire, vous êtes cocu de ma part, pour commencer par la fin. Vous connaissez non moins que madame, M. de Richelieu, le marquis de Pomponne, Lebar, Ventadour, le marquis de Brèves...

— Pourquoi pas tout le genre humain, M. de Bourbon? repartit de Nesle, en riant aussi fort que l'auditoire. N'est-ce pas, ma bonne amie, dit-il à sa femme, que M. le Duc est charmant aujourd'hui?

— Enfin, messieurs et dames, ajouta le prince,

pour finir comme le songe d'Atrée, *par un coup de tonnerre*, il n'est pas jusqu'à Villequier qui ne soit des nôtres. Je gage que vous ne croyez pas l'être, M. de Villequier? » Villequier rougit, secoua la tête et garda le silence.

« Eh bien, je vous apprendrai que le chevalier de Pezay vous fait ce que vous êtes.

— En vérité, M. le Duc, riposta Villequier en rougissant de colère, j'avoue que jusqu'à présent j'avais pensé échapper à la loi commune; mais je vous remercie de me tirer d'erreur; puisque je me vois en si bonne compagnie, j'aurais grand tort de faire le fâché. »

Depuis il ne s'avisa plus de parler des honnêtes femmes et même de la sienne.

Lorsque Mme de Nesle lui donna son congé, il se mit aux fers de Mme de Polignac. Cette dame, avec une figure de Sévigné, de beaux cheveux et une belle peau, m'a toujours représenté la luxure personnifiée : elle n'avait pas plus tôt un amant qu'elle en cherchait un autre; de cette manière elle a passé en revue toute la cour. Elle n'a jamais aimé M. le Duc; et le moyen? Elle ne refusait pas de lui plaire et d'avoir pour lui quelques complaisances qu'il payait en prince du sang, selon mon expression ordinaire. Il eut l'étrange idée d'en faire une maîtresse fidèle; le chevalier de Bavière, grand séducteur allemand, avec des moustaches blondes et des yeux verts, eut la préséance sur le duc de Bourbon, qui

en sut plus qu'il n'en voulait, de la bouche de La Chapelle, pourvoyeur en chef du prince de Conti. Il s'indigna du partage et fit de vifs reproches à Mme de Polignac, qui m'a tout conté, et qui courut du même pas chez son chevalier. M. le Duc en fut informé dans l'instant, et le soir, ayant donné rendez-vous à sa perfide, il eut soin de rassembler dans son cabinet tous ceux qui avaient eu les faveurs grandes et petites de Mme de Polignac; ils étaient bien là trente plus ou moins maltraités par la dame. Elle arriva en cornette de nuit; le duc de Bourbon la fit entrer parmi tous les hommes, et la prenant par la main : « Tenez, monsieur le chevalier, dit-il au Bavarois, voici votre tant douce compagne, elle n'aura pas besoin de compter sur ses doigts pour vous reconnaître. » La séparation suivit aussitôt, et M. le Duc est encore maintenant empêtré de Mme de Prie, qui succéda par droit de conquête à la Polignac.

Mme la marquise de Prie, fille de Berthelot de Pleneuf, entrepreneur de vivres, est mieux que fille de duc et pair, car elle a graces, beauté, esprit; c'est une séduisante personne, et M. le Duc se fait honneur de l'avoir choisie entre deux danseuses de l'Opéra, trois nymphes et quatre duchesses. Ce fut elle qui l'agaça dans un bal masqué, et une heure d'entretien lui suffit pour s'emparer du duc de Bourbon, corps et ame. Elle a plus que de la beauté, car la beauté déplaît quelquefois, et Mme de Prie

plaît à tout le monde; tout le monde ne lui plaît pas, comme de raison. Je l'ai surnommée *Syrène,* à cause des dangers que l'on court à la voir, à lui parler et même à l'aimer; elle joue la naïveté à merveille, et, au fond, de la vertu, de la pudeur, elle s'en moque de toutes ses forces; elle excelle dans tous les raffinemens de volupté, qu'elle apprit pendant l'ambassade de son mari en Italie. Enfin, dès l'âge de douze ans, elle fit l'amour, à l'exemple de sa mère, qui la maria pour ne pas se voir disputer et enlever ses amans. Elle tromperait le plus aigrefin, et comme elle est ambitieuse, elle ne s'arrêtera pas à des bagatelles. Si le roi était en âge d'avoir une maîtresse en titre, elle le serait déjà. Les amans ne lui manquent pas, et souvent mal lui en arrive. Elle changea un jour son rôle d'accusée en celui d'accusateur, et elle persuada, la fine langue, au pauvre duc de Bourbon qu'il avait apporté dans la communauté de mauvais fruits qui venaient d'elle seule. Voilà pourquoi elle se contente aujourd'hui de trois ou quatre adorateurs, sans compter M. le Duc. Le régent y revient de temps en temps, comme à ces mets qui réveillent un appétit blasé. Le prince de Carignan et le beau Lion, premier maître d'hôtel du roi, sont deux rivaux de bonne intelligence. Quant au mari, qui ne fraie point avec tout ce monde, il soulage sa bile en appelant sa moitié coquine et en la corrigeant assez rudement, lorsqu'il la rencontre en tête à tête. M. le Duc a

plusieurs fois reçu avis des noirceurs de sa reine, comme il la désigne; mais il ne veut pas y croire, ou bien il se plonge dans une mélancolie qui influe sur sa santé, et ne résiste pas à la première caresse de Mme de Prie.

Mme la Duchesse, qui est morte il y a deux ans, au grand préjudice de son mari, déshérité en faveur de Mlle de La Roche-sur-Yon, sœur de la défunte, était bien endiablée avec M. le Duc. On l'aurait pu faire voir dans les foires comme un phénomène, tant elle était contrefaite de tout le corps. On m'a même assuré qu'elle avait sur le ventre une sorte de peau écailleuse, parce que sa mère, dans sa grossesse, avait rêvé qu'elle couchait avec le diable en personne. Elle n'était guère plus appétissante à voir; une taille tortue, courbée, en forme de Z; des pieds et des mains à la Charlemagne; un cou allongé et penché en avant, soutenant tant bien que mal une tête assez jolie, surtout si on la compare au reste du corps. Aussi ne changeait-elle pas de chemise devant le monde! Elle avait de l'esprit, et surtout celui de cacher ses défauts; méchante comme la Maintenon; fausse comme Fagon, et dévergondée comme son amie Mme de Berri; l'agréable femme qu'avait prise M. le Duc, bien malgré lui, je le jure! Voici comment se fit ce mariage.

Elle était en liaison intime avec la duchesse de Berri, qui lui faisait la leçon. Mme de Berri souhaitait que ses sœurs épousassent le prince de Conti et

M. le Duc. « Laissez faire, lui dit la bossue, je prends tout sur moi; je sais à qui m'adresser, et le mariage se fera comme je l'entends. » Mme de Berri ne songea bientôt plus à son projet, mais non pas Mlle de Conti, car elle s'en alla trouver le roi, alors fort chagrin de voir sa cour dégarnie.

« Sire, lui dit-elle, j'ai à vous conter un complot qui se fait contre votre volonté; M. le duc d'Orléans et Mme de Berri veulent à votre insu marier Mlle de Valois à M. le Duc.

— Ah! ils veulent! reprit le roi en riant dans sa moustache.

— Sans doute, et une autre demoiselle d'Orléans à mon frère de Conti.

—Bon! je ne permettrai pas ces alliances, que mon neveu n'a pas préparées sans motif; et au préalable, vous prendrez la place de Mlle de Valois. » En effet, elle fut mariée à M. le Duc, qui a toujours pensé qu'on avait pris plaisir à unir ensemble deux antipathies : pour elle, son but fut rempli, car elle tenait moins au mari qu'au mariage.

Cependant la haine s'affaiblit comme l'amour; ils ont fini par faire assez bon ménage, et lit à part. Ils se racontaient mutuellement leurs prouesses et s'encourageaient à se surpasser l'un l'autre. Mme la duchesse a de beaucoup abrégé sa vie en l'épuisant dans des orgies et de fougueuses tendresses. Elle était si fausse, qu'après sa mort la princesse de Conti, sa belle-sœur, demanda si on l'avait ouverte.

On lui répondit que non. « On a bien fait, dit-elle, car on n'eût trouvé que des faussetés des pieds à la tête. » Son bonheur était de tourmenter les gens qu'elle aimait le plus, si elle était capable d'aimer. Elle a failli empoisonner un de ses favoris en le gorgeant de mouches cantharides, et cela par égoïsme. Elle buvait long-temps sans noyer sa raison dans le vin, et ses plus fauts faits se sont passés dans le Luxembourg, sanctuaire libidineux de la duchesse de Berri. Dans sa dernière maladie, elle appela sa sœur Mlle de La Roche-sur-Yon, et lui dit : « Ma chère, je ne veux pas que le pauvre Bourbon me regrette, c'est pourquoi je te prie de me garder en dépôt ces billets de banque; tu me les rendras si je ne meurs pas. » Elle mourut; mais son testament instituait sa sœur héritière de tous ses biens. M. le Duc a pris le bon parti de tout garder; mais il aura tort contre la justice.

Elle vécut ouvertement avec le jeune Lassay, qui trouvait à cette passion son intérêt. A l'Opéra, avec elle on ne voyait que Lassay; à la promenade, Lassay; aux visites encore Lassay; Lassay partout, Mme la duchesse douairière le nommait *le pauvre amant lassé*. Mais lorsqu'elle adressait à sa bru des reproches de cette conduite, on lui ripostait : « Madame, il y a donc bien long-temps que vous n'avez vu M. de Mailly, dont vous étiez si jalouse? » Mme la duchesse poussa le scandale jusqu'à se faire voir à tout Paris en robe de toile peinte et en bonnet

de nuit, d'une fenêtre de la Samaritaine, où elle prenait des bains avec Lassay. Lorsqu'elle mourut, son amant était le chevalier Duchallar, laid, comme disait M. le Duc, mais non pas autant qu'il le disait. Duchallar n'avait d'autre mérite que son amour infatigable. Les Espagnoles l'avaient grandement apprécié. Mme la Duchesse morte, la mère de celle-ci, inconsolable, écrivit à Duchallar pour le prier de la venir voir, attendu qu'il était en quelque sorte le cœur et l'ame de sa fille. Elle lui promettait de plus de lui tenir lieu, autant que possible, de celle qu'il avait perdue. Duchallar obéit à un appel si maternel, et la princesse douairière de Conti lui sut bon gré de cette complaisance. Il a retiré de cette mort plus que Lassay de toute sa galanterie. Duchallar pourrait acheter dix ou douze abbayes de ses fonds et deniers; ce lui serait une occasion de faire dire des messes pour le repos de l'ame de sa chère maîtresse.

CHAPITRE VII.

Bruits de guerre. — Albéroni jugé par Dubois. — Ses commencemens. — Son ministère. — Dubois nommé ambassadeur extraordinaire en Angleterre. — Son petit-fils. — Fin prématurée de ce jeune homme. — Néricault-Destouches. — Son portrait. — Départ de Dubois. — La sérénade. — Dubois à Londres. — Henri. — La goutte sciatique. — Dubois malade. — Le cheval et la jument. — Dépêches. — Voyage de Dubois à Paris. — Retour en Angleterre. — Les *andriennes*. — Politesse anglaise. — Mémoire. — Lord Stanhope envoyé en France. — Signature de la quadruple alliance. — Sara Bisding. — Intrigues d'Albéroni. — Réconciliation de Dubois avec Destouches. — Retour de Dubois en France.

Le traité de la triple alliance ne suffisait pas pour empêcher la guerre qui menaçait d'embraser l'Europe ; l'Empereur gardait rancune à l'Angleterre et à la France, de n'avoir pas été compris dans le traité; l'Espagne, gouvernée ou plutôt désolée par Albéroni, ne voulait que révolutions. Philippe s'était déclaré énergiquement contre le régent, et pas de doute qu'il ne fît valoir ses droits à la couronne. Le conseil du régent était d'avis d'employer la voie des armes comme la plus expédiente : mais je n'eus pas de peine à ramener toutes les opinions à la paix, qui était indispensable au bien-être du royaume, et surtout aux plaisirs du Palais-Royal. « Atten-

dons encore, Dubois, m'avait dit le régent, et nous verrons s'il y a urgence à te relancer dans la diplomatie. » Cependant le coquin d'Albéroni intriguait, s'agitait, allait et clabaudait; il avait des intelligences jusque dans le cabinet de Son Altesse Royale; la Maintenon et le duc du Maine entraient d'autant plus franchement dans ses complots, qu'ils en espéraient des avantages immenses. Albéroni ne s'embarrassait pas des instrumens qu'il prenait pour réussir.

Je n'ai jamais vu Albéroni, et c'est un des hommes que j'aurais le plus désiré connaître. Ce n'est pas que je le regarde comme mon égal; il n'est que ma parodie ou du moins ma pâle copie. On m'a dit que c'était un petit homme, de ma figure et de mon air, chafouin, plaisant et éveillé; les portraits que j'ai vus de lui le traitent un peu mieux; dans certaines gravures on lui donne une physionomie imposante. Quant aux talens, il en a de plusieurs sortes, de bons et de mauvais; il imite Satan dans les œuvres du mal, et il s'amuse des embarras, des chagrins, des malheurs qu'il cause : n'a-t-il pas consolidé l'inquisition en Espagne? Il agit volontiers par saillies, par bouffonneries même, et j'ai remarqué que ce moyen était infaillible avec les grands, qui se plaisent aux affaires graves, traitées gaiement; il a de la perspicacité, des vues hardies; il est tout hérissé d'adresse et de finesse; il connaît le faible des gens, l'art de les faire servir à ses des-

seins. Il a toujours fait de grandes choses avec de petits moyens. Je m'aperçois que j'en parle comme s'il était encore à la tête du ministère, dans l'oratoire du roi et dans le lit de la reine. Je devrais au contraire m'en occuper comme d'un mort, car, après sa chute honteuse, sa retraite à Rome, son emprisonnement dans la maison des Jésuites, je ne pense pas qu'il fasse autre chose que des Mémoires, ou une mort de capucin repentant. Au reste, m'écrit-on de Rome, il s'inquiète peu des rois et des gouvernemens, et il ne songe qu'à bien user de ses richesses immenses. Il s'attendait sans doute à être disgracié tôt ou tard, puisque tous ses biens étaient hors d'Espagne. Si j'avais voulu, lorsqu'il passa sans passe-port aux environs de Bordeaux pour aller s'embarquer à Antibes, je l'aurais fait enfermer comme un autre Masque de fer. C'eût été bonne justice, mais je me laissai aller à l'indulgence, de peur qu'on ne m'accusât de jalousie et de timidité; d'ailleurs on ne pardonne jamais qu'à un ennemi vaincu.

J'ai raconté l'origine de la fortune d'Albéroni, qui courtisa d'abord avec une chaise percée. Il était fils d'un jardinier de Parme : peut-être valait-il mieux que, comme son cousin, il restât à cultiver et à vendre des légumes! Il prit les ordres pour vivre à son aise, devint curé, puis, après la belle flatterie qui lui mérita la faveur de M. de Vendôme, il ne demeura pas à court de scélératesse

et de politique. J'en parle sans prévention; certes, le cardinal Dubois n'a rien à envier au cardinal Albéroni. Il se lia avec le poète Campistron, qu'il obligeait de sa bourse; il supplanta bientôt Campistron, secrétaire du duc de Vendôme; il vendit à ce prince, son premier maître le duc de Parme; il vendit le duc de Vendôme à Mme des Ursins, Mme des Ursins à la reine d'Espagne, et il se vendait lui-même au plus offrant. J'avoue que je me scandalise fort qu'on m'aille mettre en balance avec Albéroni, qui a commencé en baisant un derrière, et en faisant des potages au fromage, mais surtout qui n'a pas su mourir ministre. Bien fin serait celui qui me supplanterait.

Le ministère d'Albéroni fut orageux, parce qu'il tourna tous ses efforts du côté de l'Italie, dont il voulut s'emparer pour son propre compte; j'ai en main les preuves de ce projet gigantesque, attentatoire au trône de Saint-Pierre. Albéroni s'était fait une ame comme des épaules, insensible aux affronts. Des coups de bâton qu'il reçut, on n'a pas oublié ceux que lui administra, sous les yeux de Philippe V, le marquis de Villena, majordome du roi. Mme des Ursins, dit-on, lui arracha un jour une poignée de cheveux et peu s'en fallut les yeux. Cependant le pape ne savait rien refuser à ce drôle, tandis que j'ai sollicité pendant deux ans le chapeau de cardinal; avant de l'obtenir, il était archevêque à Malaga, où l'on boit de si bon vin que c'est

plaisir d'y dire la messe. Il désira avoir une dispense de résidence pour faire taire ses ennemis, qui, en Espagne, ne plaisantent pas avec les choses de la religion. Le pape, en homme adroit, se tira de ce pas difficile, en lui accordant une dispense de six mois, et en lui annonçant que les conciles lui en permettaient une de six autres. « Diable, dit-il, les conciles semblent avoir été faits pour moi! » pourquoi pas le monde? Au reste, je puis me vanter d'avoir tenu tête à ce dragon écarlate qui m'imitait à Madrid, comme l'âne de la fable imite le petit chien. Tant qu'il était puissant, remuant, agissant, complotant, je le haïssais à la mort; aujourd'hui qu'il a abdiqué comme Sylla, je lui souhaite une longue vie, accompagnée d'une autre éternelle, s'il est possible.

Albéroni levait des soldats, construisait des vaisseaux, et préparait une guerre à l'instar de celle de Charles-Quint contre François Ier. Le régent se décida à s'unir avec l'Angleterre pour rompre ces menaces de l'Espagne et de l'Empereur. Je lui proposai d'étendre le traité de la triple alliance à toute l'Europe : « La paix, lui dis-je, est la convalescence du malade; sans elle il ne guérit pas, il languit ou il meurt. » D'ailleurs les vastes opérations de Law, qui venait de créer les actions du Mississipi, demandaient deux ans de repos pour rétablir le commerce et les finances de la France. Il fut résolu qu'on enverrait un ambassadeur extraordinaire en

Angleterre; je ne me proposai pas, mais je comptais sur mes autécédens pour militer en ma faveur; puis je connaissais déjà l'Angleterre et les ministres, avec lesquels je correspondais ouvertement. De là ces soupçons aussi infames qu'absurdes, qui m'accusèrent de recevoir, à titre d'espion, un ou deux millions d'argent anglais. On l'a dit, on l'a écrit, et bien des gens le croient. Saint-Simon, qui voit des monstres partout, excepté dans sa glace, ne doit pas être étranger à ce bruit couvert. Néanmoins je fus nommé entre tous et le régent me prouva par sa conduite qu'il ne doutait pas de mon attachement et de ma fidélité. Je ne partis qu'après avoir bien pris toutes mes mesures.

« Monseigneur, avais-je dit à Son Altesse Royale, j'espère que l'abbé Dubois reviendra ministre.

— De quoi? me répondit-il par distraction.

— Pas ministre protestant, sans doute. »

J'avais fait venir de Bordeaux, sous le nom de mon neveu, le fils du fils que Dieu et le président de Gourgues m'avaient donné; car ce cher fils avait pris femme avant sa majorité, et était mort en laissant un unique rejeton de mon sang. Le jeune homme avait de si belles dispositions que je le fis venir à Paris, où il est mort à la fleur de l'âge, en 1719. Il portait mon nom sans qu'on y prît garde, et ne m'appelait jamais que *mon oncle*. J'avais fondé sur lui de grandes espérances qu'il était en état de réaliser par son esprit souple et facile,

son jugement droit et sain, et son étonnante activité. Il m'aimait comme un père, et se faisait mon partisan en toutes occasions. Pourquoi l'ai-je perdu? il serait peut-être devenu ministre comme moi. Ce n'était pas du sang d'apothicaire qui coulait dans ses veines, et autant mon frère me faisait rougir par ses stupidités provinciales, autant mon petit-fils me faisait honneur par sa conduite et ses talens. Il avait si bien profité de la bourse de 120 livres que je lui avais donné au collége de Saint-Michel, qu'il eût été capable de devenir mon adjoint aux affaires étrangères; il était la terreur des commis, malgré son air doux et patelin, ses manières timides et sa voix emmiellée. Il ne laissait point passer une erreur dans une dépêche; il vérifiait, il examinait tout si minutieusement, dans mes intérêts, que mes serfs de bureau l'appelaient le *Régent de collége*. Il m'a rendu d'importans services dans tout le cours de ma négociation, dont il supportait tout le poids, déchiffrant les lettres, faisant les extraits, allant de Son Altesse Royale à M. Pecquet, de Pecquet au maréchal d'Huxelles, et me tenant encore au courant de tout ce qui se passait pour et contre moi. Mais hélas! les bons sujets ne vivent pas, voilà peut-être ce qui fait que je ne suis pas mort en dépit de ma rétention d'urine et du reste. Mon pauvre petit Dubois s'est tué à force de travail; il ne sortait, ne courait, ne se fatiguait que pour remplir son devoir. Il se moquait autant de certains

délassemens que s'il eût été eunuque du sérail. Il était économe, sage, et propre à tout du côté de l'esprit. Vers la fin de 1718, sa santé était si cruellement affaiblie qu'il n'avait plus que la peau sur les os; il devint étique, perdit l'appétit, et alla mourir à Brives-la-Gaillarde au bout d'un mois de souffrance et de régime. Ce me fut une perte irréparable dont je fus affligé jusqu'aux larmes. Mon petit-fils avait la clef de toutes mes affaires domestiques. Je comptais en faire au moins un cardinal, et lorsqu'il a succombé, je demandais pour lui la place de mon ami M. Pecquet aux affaires étrangères. Voyez si mon imbécille de frère me sera jamais utile à rien.

Il me fallait un secrétaire d'ambassade ; le régent eut l'idée de choisir pour cela un auteur de comédies fort peu comiques. M. de Puysieulx, ambassadeur de France auprès des Treize-Cantons, avait demandé à Son Altesse Royale un emploi pour un petit comédien nommé Néricault Destouches, qui avait débuté dans la diplomatie avec toute la froideur compassée d'un ministre protestant. On m'affubla de cet honnête homme, avec qui je me suis mieux entendu depuis, de loin, il est vrai, puisque je le laisserai en Angleterre, *in sæcula sæculorum*. C'est une grosse figure bien glaciale, bien hébêtée et comme ensevelie sous une énorme perruque, qui certes n'est pas de la façon d'Hervé. Destouches donne quarante mille livres à son vieux père ; mais il ne mettrait pas comme moi six cents livres

à une perruque. Je n'aime pas son air uniforme, sans expression et sans sourire, ses yeux toujours fixes, sa bouche légèrement froncée, son nez de travers et son quadruple menton. Il a été baladin, directeur de théâtre à Soleure, secrétaire, auteur. Il ne sera jamais compté pour rien ; et quant à ses comédies, qui, pour être bien et purement écrites, ressemblent à des leçons de catéchisme, elles ennuieront, comme sa personne, jusqu'à ce qu'on les oublie; ce qui ne tardera pas. Que ne fait-il des sermons? cela lui conviendrait mieux que de faire parler Finette et Pasquin comme des docteurs en théologie. Entre autres préjugés, il a celui de cacher qu'il est marié; il l'est secrètement depuis un an, m'écrit-on de Londres; mais on n'en saurait rien encore sans l'indiscrétion de sa belle-sœur qui a plaisanté tout haut ce mari, honteux de l'être. Destouches, avant ce mariage, se moquait des époux en vers et en prose : à l'en croire, rien n'était plus bouffon et plus ridicule qu'un mari aimant sa femme. Il le disait à qui voulait l'entendre; mais il en était si peu persuadé, qu'il a fini par faire cette folie. Je gage qu'il n'oserait pas revenir en France conjugalement; et maintenant, s'il fait encore des comédies, il chantera la palinodie en l'honneur du mariage, *Io hymen!* Destouches est le plus doux et le moins venimeux des diplomates. Il étudie comme un bénédictin, se mêle de philosophie, et même de ce qui ne le regarde pas; car il est curieux autant

qu'une femme. Je ne l'appelais que le *Curieux impertinent*, du titre d'une de ses pièces. Au demeurant, c'est un poète qui a le cœur mieux placé que la plupart des poètes, mauvaise herbe rampante et poussant dans tous les terrains.

Je le fis partir dès le mois d'août 1717, après lui avoir tracé la conduite à suivre. Le mois suivant ma maison le suivit, et le 12 du même mois je me mis en route avec le plus important de l'ambassade, Maroy, mon courrier, mon secrétaire Lavergne, Manet, mon valet-de-chambre, et Chef, mon cuisinier. Je rencontrai aux approches de Calais M. d'Yberville, dont j'avais exigé le retour; car l'expérience m'avait démontré combien un ambassadeur extraordinaire était escarmouché par l'ambassadeur ordinaire. M. d'Yberville, qui était resté plusieurs années en Angleterre avec distinction, me quitta la place fort poliment, et les avis qu'il me donna en passant ne tombèrent pas sur un sol ingrat. Je logeai à Calais chez le chevalier de Molé, commandant du roi en cette ville, où j'attendis quatre jours un bon vent et les derniers ordres de Son Altesse Royale. Je louai un paquebot pour me conduire à Douvres, et je m'y embarquai avec mes gens. Je jurai, ce jour-là plus que tous les matelots ensemble; car ce fut une suite non interrompue de contrariétés. Le mal de mer ne me laissa pas de repos; nous faillîmes vingt fois aller aux poissons, qui ne m'eussent pas traité en frères. Le débarquement

fut long, dangereux et difficile; j'y perdis une moitié de mes effets. Je ne passai qu'une nuit à Douvres pour calmer ma grosse fureur, et je ne m'arrêtai qu'à Londres dans le quartier de Westminster, Duck-Street, où l'on m'avait loué une grande et belle maison, ayant vue sur le parc de St-James, dont elle n'était séparée que par une haie vive. Je me couchai en arrivant, après souper, et de grand matin mon indignation éclata en juremens de me voir réveillé par une sérénade de haut-bois et de trompettes, capables de mettre tous les bourgeois aux fenêtres. Lavergne, qui entra, me représenta que ces bonnes gens se conformaient à l'usage en m'honorant à leur manière. « L'infernal vacarme! m'écriai-je, les voilà qui chantent à présent! Ah! que je voudrais bien plutôt les voir danser au bout d'une potence. » Je ne le pensais pas et je payai trois guinées pour avoir la paix. Lavergne avait les mains assez crochues pour retenir au moins un tiers de cet argent: bienheureux pour les musiciens qu'il n'ait pas gardé le tout.

Le lendemain, frais et dispos, je commençai mes visites sous l'aile de Stanhope, qui me mena chez Sa Majesté Britannique, où la connaissance fut renouvelée avec de nouveaux sermens d'amitié et de dévouement. J'étais décidé à ne rien épargner de l'argent de Son Altesse Royale pour donner de l'éclat à mon ambassade. J'avais apporté toute ma vaisselle d'argent et une partie de la vaisselle en vermeil du

roi ; on m'envoya un beau carrosse avec un attelage de six chevaux blancs. A chaque poste je recevais de magnifiques provisions de vins de France et de truffes de Brives-la-Gaillarde, qui chatouillaient doublement, par leur parfum, mes sens d'épicurien et mon amour du pays. Ces vins, ces truffes et autres denrées de bouche passaient sur la table du roi Georges et de ses ministres. Je ne manquai pas d'aller faire ma cour à la maîtresse du roi, la duchesse de Munster, prodigieuse masse de chair qui ressemblait mal à une figure de femme. Je me mis avec elle sur un ton de familiarité, qui m'aurait conduit plus loin que je ne prétendais si je n'avais respecté les amours de Sa Majesté. Je ne fus pas moins bien accueilli par le prince et la princesse de Galles, qui avaient leur cour particulière depuis que ce prince s'était brouillé avec son père au sujet de la grosse duchesse de Munster. Je choisissais toujours de préférence le rôle de conciliateur, et avant mon départ définitif j'ai eu l'honneur de contribuer à rapprocher cette inimitié domestique. Les personnes que je voyais le plus volontiers étaient les lords Horace et Robert Walpole, lord Cadhogan, que j'avais connus dans mon ambassade de Hollande ; milord Craggs, ministre favori de Georges Ier ; milord Sunderland, ministre, et l'un des chefs les plus influens du parti whig ; milord Roberston, secrétaire du cabinet ; le baron de Bernstoff et le comte de Bottman, ministres allemands que le roi d'Angle-

terre avait nommés en sa qualité d'électeur de Hanovre; M[lle] de Schulembourg, très-bien venue de Stanhope; la comtesse de Kielmanseak, qui lors de mon premier voyage m'avait fait les honneurs de la Grande-Bretagne; et, en un mot, toutes les femmes, parentes et maîtresses des ministres. Je savais par expérience qu'il était plus avantageux de négocier avec les Anglaises. Cette fois je ne me servis pas de Manet pour interprète; il aurait toujours fallu avoir le crayon à la main. Je m'accommodai du valet-de-chambre de l'ambassadeur de Portugal. C'était un drôle de ressource, parlant bien l'anglais et connaissant Londres comme sa ville natale. Je ne sais comment il fit pour ne pas quitter seul la maison de Son Excellence portugaise. Une jolie brune, maîtresse de l'ambassadeur, passa avec lui à mon service, j'ai toujours pensé qu'elle était au sien; néanmoins elle me consola des lenteurs de la négociation. Je ne la recevais chez moi que de nuit pour empêcher les gens de jaser, et souvent le soir j'allais souper chez elle en laissant à la porte mon étiquette d'ambassadeur extraordinaire; je n'étais déjà plus qu'un galant fort ordinaire. Lorsque la belle me voulait voir, elle venait se panader dans le parc St.-James, passant et repassant avec des agaceries devant la fenêtre où je travaillais. Alors bien souvent je perdis contenance, et mon secrétaire restait la bouche béante et la plume levée jusqu'à ce que j'eusse achevé ma correspondance de regards. Mais

tout passe, même l'amour qui fait passer le temps; j'eus un refroidissement de quinze jours, pendant lesquels ma princesse fut bien forcée de se pourvoir ailleurs. Un jour que j'allai par ressouvenir chez la brunette, je la trouvai en tête à tête avec un grand diable d'officier allemand qui, mécontent d'être dérangé, m'injuria sans que je demeurasse en reste à son égard. Il me menaça de son épée; moi, du roi. Je l'envoyai au diable; il m'envoya où je voulais aller, et je me vis seul avec la demoiselle. J'avoue que la fureur me fit passer les bornes; car je la maltraitai plus rudement qu'avec des paroles. Elle cria; je redoublai, et tout en m'écriant je tombai le genou en terre comme un amant faisant une déclaration, mais il fallut m'aider à me relever, car j'étais blessé à la jambe, et de plus jusqu'au fond du cœur. On me ramena à mon hôtel en chaise à porteur, et je me mis au lit. Stanhope me vint voir sur ces entrefaites, et le conte que je lui fis de ma goutte sciatique, répété par lui à la cour, et partout, m'attira de toutes parts des visites et des témoignages d'intérêt. Le roi Georges ne fut pas le dernier à envoyer savoir des nouvelles de ma sciatique.

Lorsque je fus en état de marcher, je reparus au palais, appuyé sur une canne à bec et soupirant à chaque pas. Le roi, qui me reçut dans son cabinet, s'informa de ma santé et m'ordonna de m'asseoir, quoiqu'il restât debout pour écrire.

« Sire, lui dis-je, nous avons tous nos maux et nos incommodités. Je sens que je m'épuise goutte à goutte.

— Et moi, M. Dubois, reprit-il en souriant, je n'ai pas le pouvoir qu'il faut pour me débarrasser de mes jésuites. »

C'était ainsi qu'il désignait ses hémorroïdes. Cette maudite chute faillit déranger ma tête et ma santé; je n'avais plus la force de travailler et d'écrire une lettre tout d'une haleine ; ma présence d'esprit m'avait tout-à-fait abandonné, et j'eus quelques accès de goutte véritable pour me punir de l'avoir feinte. La médecine anglaise avisa à me nettoyer de fond en comble. Ce ne furent pendant une semaine que purgatifs. J'étais toujours occupé à ceci ou à cela, et pour mettre le temps à profit, je dictais ma correspondance, tout en faisant autre chose. Il m'arriva dans un moment de crise de commencer ainsi une lettre : « Dans la posture où je suis, monseigneur, etc. — Monseigneur ! me dit Lavergne ; ce n'est pas à Son Altesse Royale à fourrer son nez là-dedans. »

Mon indisposition céda aux remèdes, et en peu de temps je me sentis assez bien pour monter à cheval. J'allais souvent en cet équipage faire ma cour au roi, qui habitait sa maison de plaisance d'Hamptoncourt. Je n'emmenais avec moi que mon secrétaire, qui dînait à l'office. L'exercice du cheval m'était prescrit par les médecins, et j'outrepassai

l'ordonnance. J'avais acheté un magnifique genêt avec ses harnais enrichis d'argent. J'en fis parade aux courses de Newmarket. Un petit accident me fit plus de honte qu'une mauvaise action. Un jour de course, vêtu magnifiquement d'un habit de velours violet avec des paremens, et la veste d'une étoffe d'or, je parus sur mon cheval au milieu des dames et des gentilshommes. La duchesse de Munster montait une jument grise, que le hasard plaça devant moi; mon cheval dressa les oreilles, hennit, se cabra, et avant que les écuyers fussent accourus, l'insolente bête avait renversé la duchesse pour ne songer qu'à ses amours. On m'oublia dans ce malheur pour porter des secours à la duchesse, qui heureusement était saine et sauve. Lorsqu'on pensa à moi ou plutôt à mon cheval, on rit de la position gênante où j'étais suspendu à la crinière, et en danger de tomber à chaque instant; la duchesse elle-même se mit à rire, et une hilarité universelle se prolongea autant que ma monture le voulut. A la fin, car il y a une fin à tout, je repris mon équilibre; mais depuis, j'ai promis de ne point m'exposer à pareille avanie. Fontenelle, à qui j'ai raconté cet étrange embarras, prétend que même chose est arrivée au capucin Joseph, pendant le siége de La Rochelle; je crois qu'il ne fallait pas être capucin pour cela; un cheval du roi de France ne serait pas plus respectueux.

Cependant l'affaire de la quadruple alliance n'a-

vançait pas ; Albéroni semblait d'accord avec tout le monde pour y mettre obstacle : je ne ralentis pas de mon côté mon zèle et les efforts pour la mener à bien. J'adressais dépêches sur dépêches au conseil de régence, pour qu'il secondât mes opérations ; j'entretenais une correspondance en chiffres avec mon petit-fils, qui avait mission secrète de m'avertir de tout ce qui se passait à la cour ; mais comme les chiffres peuvent souvent s'expliquer, j'étais convenu avec Son Altesse Royale d'un nouveau mode de traiter par lettres des affaires les plus graves : j'avais donné à toutes les personnes qui composaient l'intimité du régent, des noms étranges dont il avait la clef. *Saint-Pierre* était le marquis de Torcy, que son amour pour la paix rendait semblable au bon abbé de Saint-Pierre ; *le poète* (1), le maréchal de Villars, à cause de sa rage de vers ; *l'étranger aux affaires*, le maréchal d'Huxelles, président du conseil des affaires étrangères ; *l'homme au bassin des Tuileries*, le duc de Noailles, parce que, devenu Caton par la grace d'en-haut, un soir il tomba dans le bassin des Tuileries en fuyant une beauté qui en voulait à sa bourse plus qu'à sa vertu. Cette bigarrure de noms énigmatiques faisait un singulier effet, et, de cette manière, je ne craignais pas qu'on lût mes correspondances. Je rendis en détail à mes en-

(1) Dans la *Vie privée du cardinal Dubois*, il est dit que *le poète* désignait le maréchal d'Huxelles.

(*Note de l'Éditeur.*)

nemis ce qu'ils m'avaient prêté en gros, et pour un pois, je leur donnai une fève, selon l'expression de la Fillon. Je préparai habilement la dissolution des conseils de régence. J'écrivais encore fréquemment à M. Dubourg, chargé des affaires de France à Vienne, et au marquis de Nancré, capitaine des gardes de Son Altesse Royale, qui était en Espagne, pour engager Philippe V à entrer dans la quadruple alliance : c'eût été alors la quintuple; mais je trouvais une grande opposition à vaincre, même du côté de l'Empereur, qui considérait moins les avantages à retirer de ce traité que l'envie de se faire craindre. A Paris même, bien des gens étaient d'intelligence pour faire échouer ma négociation; Son Altesse Royale justifiait le proverbe *les absens ont tort*, et je me voyais sacrifié à de petits politiqueurs, lorsque je demandai un congé pour rétablir mes affaires.

J'arrivai à Paris le 24 décembre 1717 (1); je ne pris pas le temps de quitter mon habit de voyage, et le marquis de Nocé m'étant venu chercher dans son carrosse, j'allai au Palais-Royal, où je reçus un pauvre accueil. Mais quand le chevalier Dubois fut redevenu l'abbé Dubois, je n'eus pas de peine à réchauffer la vieille amitié du prince à force de plaisanteries et de confidences; je le ramenai entièrement à mon opinion en ce qui concernait la quadru-

(1) L'auteur de la *Vie privée* dit le 4 décembre.
(*Note de l'Éditeur.*)

ple alliance, et, satisfait de mon ouvrage, je repartis avec l'espoir d'être secondé, ou du moins de n'être pas contrarié dans mes plans. J'étais à Londres vers les premiers jours de janvier, et je rendis compte au roi et à ses ministres des conférences que j'avais eues avec le régent; je leur étalai de nouveaux pleins-pouvoirs qui m'avaient été remis avec une lettre de Son Altesse Royale dans les termes les plus tendres et les plus honorables. Mon crédit remonta de plus d'un degré, et les négociations changèrent de face au point de me rassurer tout-à-fait sur leur succès. Je continuais cependant de faire ma cour au roi et surtout aux femmes des ministres. Il n'est que de savoir bien placer son argent, fût-on prince du sang ou abbé.

Je priai le régent de faire acheter chez la Fillon, plus célèbre comme couturière qu'autrement, des habits complets et des andriennes, pour les offrir à quelques dames qui me seraient d'un grand secours. La mode des *andriennes*, qui date de la première représentation de l'*Andrienne* de Baron, était déjà passée à Paris, presque autant que la Dancourt, qui en avait donné l'idée; mais je ne doutais pas que cette mode ne fût nouvelle à Londres. Son Altesse Royale, qui était grand dans ses dons, m'envoya plus que je n'avais demandé : des pièces entières d'étoffes de brocard, outre les andriennes. C'étaient des robes abattues de drap d'or et d'argent avec des paremens, les devans et les manches garnis de franges

d'or trait à graine d'épinard. On m'en vola quelques-unes, suivant l'usage, et les dames qui eurent les autres m'auraient embrassé de joie. La duchesse de Munster, qui voulut le jour même se parer de son andrienne, avait l'air de la statue de Nabuchodonosor, tant elle brillait au soleil. Le bon prince ne m'avait pas oublié dans ses générosités, car la caisse renfermait à mon nom un habit fait avec une mosaïque canelle et or, rehaussé de paremens, et la veste gris-de-lin et argent. Je me sentis aiguillonné d'une coquetterie de vieille femme. Je me caparaçonnai des pieds à la tête, et je me montrai à la fenêtre qui donnait sur le parc Saint-James. La foule bientôt fut grande à me regarder, et les petits polissons crièrent, dans leur jargon anglais, que j'étais le roi de la Chine. Ils se souvinrent de moi à quelques jours de là, car, dans une promenade que je fis sur la Tamise avec milord Craggs, la populace, qui veut toujours du mal aux Français, s'avisa de me huer et de me lancer de la boue et des cailloux. M. Craggs donna ordre d'arrêter cette canaille; mais au moment même je fus blessé à la tête par un caillou : je jurai bien fort en voyant mon sang couler, et pour toute vengeance on parvint à se saisir d'un aveugle, qui fut fouetté devant la tour de Londres. Si le caillou était parti de la main de ce pauvre homme, il m'avait certes attrapé par hasard.

Cependant mes ennemis de France avaient repris le dessus; les protestations de dévouement avaient

séduit Son Altesse Royale, qui se laissait circonvenir, et d'Huxelles fit jouer tant de sourdes mines qu'il détermina une seconde fois le régent à ne pas signer le traité. Mon petit-fils me fit part de cette bourrasque, et je me désespérai avant de décider quelque chose. Enfin je composai un mémoire solennel contre les conseils de régence qui s'opposaient à mes entreprises avec ce terrible acharnement. Le mémoire aurait produit une grande impression sur l'esprit de Son Altesse Royale: il finissait par ces paroles assez vertes : « Avec Dibagnet seul, concierge au Palais-Royal, avec moi et avec de la fermeté, Votre Altesse Royale se fera plus respecter et craindre qu'avec trente conseillers, tous reconnus pour des flatteurs et pour des traîtres; le maréchal d'Huxelles suffirait seul pour faire plus de mal à vos États que la guerre, la peste et la famine. »

J'imaginai, pour éviter tout soupçon, de faire passer ce mémoire sous le couvert du marquis de Nocé, et je lui écrivis en outre en le priant de choisir un bon moment pour montrer au prince mon plan de gouvernement. Le méchant Nocé se permit de l'examiner au préalable, et s'étant aperçu que son ami d'Huxelles n'y était pas épargné, il le garda et ne me le rendit qu'à mon retour, en me disant qu'il n'avait pas rencontré l'instant favorable d'en faire usage. Alors je le présentai moi-même et fis bien : les conseils de régence ne résistèrent pas à ma rhétorique. Quant à Nocé, pour lui témoigner ma

gratitude, je l'exilai faute de mieux. C'est un homme que j'aime mieux de loin que de près.

Je ne savais que résoudre en cette alternative ; ma présence à Paris avait fait merveille ; mais je n'osai pas demander un second congé : envoyer Destouches, qui n'était secrétaire d'ambassade que de nom, n'aurait abouti à rien. Enfin je pensai à Stanhope, qui partit au mois de juillet comme envoyé de Sa Majesté Britannique. J'espérais tout de son adresse et de son éloquence ; en effet, il n'eut pas de peine à persuader à tout le monde que la quadruple alliance était fort avantageuse à la France. Son Altesse Royale, qui le connaissait sous les meilleurs auspices, recimenta dans les plaisirs une ancienne amitié fondée sur une estime réciproque ; le maréchal d'Huxelles se radoucit, Pecquet fut, comme toujours, dans mes intérêts. Stanhope, à force de sollicitations, obtint de Son Altesse Royale un consentement à la signature du traité. Rien ne s'opposait plus à cette signature, et le roi d'Angleterre ne reçut pas plutôt la nouvelle qu'il me la fit porter sur-le-champ par M. Craggs.

J'étais ce jour-là d'une mauvaise humeur qui s'en prenait à tout. Je dictais à mon secrétaire, qui avait déjà manqué d'avoir l'écritoire à la tête, pour m'avoir fait répéter une phrase. Je me promenais en long et en large dans la chambre, mon bonnet de nuit enfoncé sur les yeux, et murmurant tout bas.

« Monseigneur, interrompit Lavergne, vous dites à Son Altesse Royale qu'elle ne sait ce qu'elle fait ?

— Brute, répondis-je, si j'ai dicté, c'est à toi à écrire sans observation; d'ailleurs le régent ne mérite pas toutes les peines que je me donne pour lui. Si je faisais bien, je lui remettrais ses papiers et l'enverrais *promener* lui et son gouvernement. »

Je n'avais pas achevé d'épancher ma bile, que M. Craggs entra en criant : *Signatum, sigillatumque est* (1). Ma joie fut un délire, je jetai mon bonnet en l'air et je courus embrasser le secrétaire d'État avec tant de fougue que je faillis l'étouffer.

Stanhope ne tarda pas à revenir de sa mission heureusement terminée, grace à l'entremise de Pecquet, qui n'avait pas seulement fait preuve de bonne volonté, mais aussi de capacité. Georges Ier, qui n'épargnait rien pour se faire des amis partout, fit offrir à ce commis un diamant de la reine Anne, estimé quinze cents pistoles. Pecquet, effrayé d'un objet de si grosse valeur, le refusa, de peur de passer pour un espion de l'Angleterre. Je ne me serais pas fait un pareil scrupule. Nargue du désintéressement, c'est métier de dupe. Je préludai à la signature définitive du traité par des fêtes, des réjouissances et des repas aux frais du régent, d'autant plus généreux, qu'il s'agissait de faire honneur au roi de France. J'ose dire que Chef ne

(1) Le traité « est signé et scellé. »

contribua pas médiocrement à la réussite de mon ambassade; ce qui me fit dire qu'un bon cuisinier préparait au milieu de ses fourneaux la paix ou la guerre. Durant cette grave négociation, je fis preuve d'une continence inaccoutumée chez moi : je n'eus d'autre maîtresse qu'une parente de lord Craggs, nommée Sara Bisding ; encore m'était-elle plus utile à espionner la cour qu'à autre chose. Elle espérait que je l'épouserais, mais je n'avais garde de m'exposer à la bigamie. Je me contentai de payer en monnaie ses bons offices, et j'ai tant fait qu'elle a obtenu du régent une pension secrète, qu'elle gagne encore aux mêmes conditions. J'aurais peut-être consenti à l'emmener en France, si elle ne s'était pas amourachée de Dubuisson, maître de danse établi à Londres, et agent d'Albéroni. Je m'étonne qu'il n'ait pas été pendu. Sara Bisding était une assez jolie personne que je me défendais de connaître, de peur d'être soupçonné avec elle : le chevalier Schaub, avec qui je m'étais lié malgré ses continuelles indiscrétions, dit un jour, dans un dîner, que j'avais une charmante maîtresse ; je l'arrêtai à temps par ces mots qui donnèrent lieu à de grossières équivoques : « Je n'ai pas d'autre maîtresse que mon secrétaire Lavergne, et je ne peux m'en passer, parce que nous travaillons toujours ensemble. » Je donnai encore plus mauvaise opinion de ma religion, par quelques plaisanteries plus païennes que chrétiennes, et surtout en riant beau-

coup de l'impertinence de mes gens, qui, les jours de prêche, descendaient dans une cave dont le soupirail grillé s'ouvrait à la porte d'une chapelle anglicane voisine de mon hôtel; et là ils regardaient en l'air lorsque les dames passaient avec leurs larges jupes. Il y a des dévots chez les protestans comme chez les catholiques; les dévots anglicans se scandalisèrent beaucoup de ma contenance distraite et ennuyée à l'église.

Enfin le traité de la quadruple alliance fut signé le 2 août 1718, à la secrétairerie de Londres. Cette cérémonie se fit avec une pompe toute royale. Les princes, les évêques et les seigneurs les plus distingués de l'Angleterre eurent l'honneur de signer après les plénipotentiaires. Je chargeai Lavergne de me précéder en France et de porter l'original du traité à Son Altesse Royale, qui le gratifia d'une ordonnance de mille écus. Pendant que je me disposais à repasser le détroit, j'appris avec une véritable désolation le refus de la Hollande de faire partie de la quadruple alliance, dont les arrangemens, était-il dit, n'avaient pas d'autre objet que la conservation de la tranquillité de l'Europe et l'observation des traités d'Utrecht, de Baden et de Bâle. Ils furent signifiés à Philippe V, avec menace de guerre s'il ne s'y soumettait dans l'espace de deux mois. Albéroni ne perdit pas contenance, mais s'occupa par ambassadeur de rompre l'alliance plutôt que d'y rattacher l'Espagne. Ses soudoyés agirent

en même temps à Londres, à Vienne, à Paris et à La Haye. C'est de ce côté qu'ils eurent le meilleur marché; le traité assurait à l'Empereur la possession de la Sicile, à condition qu'il renoncerait à ses droits sur la couronne d'Espagne. Le marquis de Beretti-Landi, ambassadeur d'Albéroni en Hollande, persuada aux États-Généraux que la quadruple alliance avait pour but de donner ses lois à toute l'Europe, et de s'emparer uniquement de tout le commerce. La raison de commerce l'emporta sur toutes les autres; la République ne voulut pas accepter les conditions du traité; mais la médaille que fit frapper Beretti-Landi en mémoire de ce refus, inébranlable alors, ne le consacra que jusqu'à l'année suivante. Néanmoins cet échec me dégoûta des négociations à l'étranger, et j'éprouvai moins de regrets à quitter mes amis d'Angleterre.

Avant mon départ, je me raccommodai avec Destouches, qu'il fallut bien charger des affaires de France. La réconciliation se fit presque sans mot dire, parce que nous y voyions chacun notre intérêt particulier. « M. Destouches, lui dis-je, il ne s'agit pas ici de comédies; je vous promets que vous serez ambassadeur, sinon de titre, du moins de fait; mais j'attends de vous que vous me consultiez dans toutes choses et que vous m'aidiez de tout votre pouvoir si le besoin l'exige. Au reste vous avez fait une pièce nommée *l'Ingrat*, et vous ne tomberez pas sans doute dans ce défaut que vous avez

si justement attaqué. » En effet, depuis cette époque Destouches remplace le chevalier Dubois en Angleterre. Mon comédien, comme je l'appelle, me doit sa fortune, et il sait que je n'ai qu'à lui retirer ma protection pour le réduire à zéro. Il me garda rancune cependant de l'avoir frustré d'une bague de diamans que lui offrait le roi Georges Ier ; je l'empêchai de la recevoir pour lui faire pièce; je n'étendis pas ma sévérité à une bourse de cinq cents guinées qu'on lui donna en place de la bague. Après mon départ, il fallut nommer, et on nomma un ambassadeur ordinaire; mais je suscitai tant de retard au comte de Sennectère, honoré de ce titre, qu'il ne partit pour l'Angleterre que vers la fin de l'année. J'avais eu le temps de faire passer mes instructions à Destouches, qui s'y conforma en tout point. Toutes les démarches du comte de Sennectère étaient épiées, toutes ses paroles répétées. Il se lassa bientôt de cette contrainte et demanda son rappel, que je lui fis accorder de grand cœur. Il fut convenu que Destouches resterait seul chargé des affaires de France en Angleterre.

Mon retour avait été annoncé par les faiseurs de chansons, car, en abordant à Calais, je reçus de mon petit-fils, parmi les nouvelles courantes, un couplet de Noël ; je n'étais pas accoutumé à être si bien traité :

Arrivant d'Angleterre,
L'ambassadeur Dubois,

En mettant pied à terre
Aperçut les trois rois;
Faisons vite un traité,
Dit-il, avec ces princes;
Donnons des millions,
Don, don,
S'ils ne suffisent pas,
Là, là,
Lâchons quelques provinces.

Voilà de la méchanceté bien innocente, pensai-je en moi-même; Rousseau n'a pas passé par là. En sortant de Boulogne, je rencontrai le comte de Provana, ministre du roi de Sardaigne, qui s'en allait à Londres. « Ma place est toute chaude, » lui dis-je. C'était un seigneur d'esprit et de mérite, et le roi de Sardaigne, si fin et si habile, l'avait bien jugé. Je me promenai avec lui une heure dans la campagne, et je lui fis promettre de me venir voir à son passage. Je méditais certaine diablerie politique contre la Sardaigne.

J'arrivai à Paris le 17 août 1718, à trois heures du soir. Maroy avait été dépêché depuis Breteuil pour annoncer mon arrivée au Palais-Royal. J'avais mérité l'ovation, si ce n'est le grand triomphe.

Dubois, ce jour fut un beau jour!

CHAPITRE VIII.

La bienvenue du négociateur. — Les rideaux fermés. — Dubois et le régent vont seuls à Saint-Cloud. — Démêlés du Parlement avec le duc d'Orléans. — Complots du duc du Maine. — *Lettre de M. Fitz-Moritz* et la réponse. — Prédestination. — La soubrette de la duchesse de Berri. — Lit de justice du 26 août. — Confidences de madame d'Orléans. — Les homards. — Travaux du lit de justice. — Le président de Blamont et deux conseillers arrêtés. — Le Parlement dompté. — Fureurs de madame du Maine et de madame de Maintenon. — Le duc et la duchesse de Lorraine à Paris. — Le marquis et la marquise de Craon. — Incendie de Lunéville. — Progrès de la banque. — Compagnie d'Occident. — Le Mississipi. — Lettre de M. de Crozat. — Fontenelle et Lamothe, faiseurs de parades. — Suppression des conseils de régence. — Secrétaires d'Etat et chefs des finances. — Dubois secrétaire d'État des affaires étrangères. — Lettre de milord Craggs. — Soupçon ridicule.

Je n'eus rien de plus pressé, en arrivant à Paris, que de courir au Palais-Royal, sans prendre le temps de quitter mon habit de route; j'étais impatient de savoir l'accueil que j'y recevrais. Mon apparition fit pousser un cri général qui retentit des antichambres jusqu'aux appartemens; la première personne que je trouvai sur mon passage fut Madame, se rendant à l'abbaye de Montmartre, qu'elle affectionnait, pour faire ses dévotions.

« C'est donc toi, l'abbé! me dit-elle; je suis contente de toi pour la première fois de ma vie; s'il y avait une ambassade en Chine ou en Perse, je te la ferais avoir.

— Pourquoi pas dans le soleil ou la lune? repartis-je hardiment, le retour serait plus difficile encore, et c'est là ce qu'il vous faut; mais je suis las des négociations qu'il faut aller chercher hors de chez soi; maintenant il s'agirait d'aller jusqu'à Pontoise pour affaire d'État, que je n'irais point.

— Ce coquin-là croit toujours parler aux marchandes de poissons de la halle. »

Je me dérobai brusquement à ces gentillesses allemandes, et j'arrivai tout d'une haleine dans les bras du régent, qui me pressa à me suffoquer.

« Dubois, me dit-il d'une voix émue, tu es mon meilleur comme mon plus fidèle ami; la quadruple alliance vaut mieux que cent victoires; je n'ai pas de serviteur qui te vaille.

— Ah! monseigneur, vous oubliez votre concierge Dibagnet.

— Que veux-tu dire, l'abbé?

— Nocé ne vous a donc pas remis mon mémoire?

— Vingt mille livres en fromage de Clamayel et truffes du Périgord, pour la bouche de Sa Majesté Britannique?

— Fi donc! un mémoire écrit comme un plaidoyer d'avocat de la grand'chambre?

— Qu'est-ce donc que cette écriture?

— Un conseil qui vous apprendrait à vous passer de tous vos conseils de régence. »

Son Altesse Royale me comprit à demi mot, mais un signe qu'elle me fit donna un autre cours à l'entretien. En effet, ce n'était ni le lieu ni le temps de parler de ces sortes de choses; je m'aperçus que les rideaux du lit étaient tirés, et il avait fallu un motif aussi puissant que mon arrivée pour contraindre le prince à quitter ce qu'il quittait. Alors je le regardai en souriant comme le Dubois de sa jeunesse, et je remarquai qu'une absence de quelques mois l'avait vieilli singulièrement; son visage était soulevé de rougeurs, ses dents n'étaient plus au complet, ses cheveux grisonnaient, et sa démarche avait quelque chose d'égaré comme sa physionomie. Enfin un de ses yeux, mi-fermé, rouge et pleurant, avait l'air malade.

« Monseigneur, lui dis-je, d'où vient que vous me voyez aujourd'hui de mauvais œil?

— Ce n'est rien qu'un coup de raquette que je me suis donné en jouant au mail avec Richelieu.

— Il faut vous guérir, monseigneur, à force de régime et de tisanes.

— Chirac ne me dit pas autre chose; mais le moyen de suivre cette ordonnance! j'aime mieux, comme l'ivrogne de la chanson, perdre une fenêtre et conserver la maison. A cela près, ne te semblé-je pas plus beau qu'à ton départ?

— C'est à Mme de Parabère à vous dire ce qu'elle

en pense, ou à toute autre, » continuai-je en m'adressant au lit fermé. Le régent me congédia sous prétexte d'affaires pressantes, et me donna rendez-vous à midi pour passer la journée à Saint-Cloud en tête à tête; « à moins que....., » ajouta-t-il en parlant au lit. Je me retirai tout doucement par respect pour les dames.

En sortant de cette audience privilégiée, je tombai sur les épaules de Nocé, qui ne me savait pas à Paris.

« Parbleu! lui dis-je, M. de Nocé, vous êtes bien changé depuis un an.

— Ne t'en étonne pas, l'abbé, nous faisons un rude service au palais du Luxembourg!

— Grand bien vous fasse! mais on s'en aperçoit, rien qu'à la manière dont vous servez vos amis.

— Tu me veux parler de ton mémoire de diable; en le remettant à son adresse, je me serais fait pendre pour toi.

— C'est pourquoi je vous le redemande pour en faire l'usage qui me semblera bon.

— Bon! je te le rendrai, quoique j'aie été tenté de le détourner de sa véritable destination. »

J'insistai pour qu'il me fût rendu sans retard. Nocé, qui prit ma mauvaise humeur pour un faux air de gravité, me conseilla de faire une quadruple alliance avec les conseils de régence, plutôt que de leur déclarer la guerre. J'aurais bien souhaité envoyer au diable Nocé avec ses conseils, mais la

prudence me donna celui d'attendre l'occasion favorable pour ma vengeance éclatante. Tout vient à point pour qui peut attendre, dit le proverbe.

J'allai à mon hôtel, me laver, me parfumer et redevenir abbé par l'habit comme devant. Mon mémoire en poche, je revins au Palais-Royal, où m'attendait le prince. Nous montâmes seuls dans sa voiture, et pendant la route, au château, à la promenade et à souper, nous nous entretînmes du plus important; les gentilshommes ordinaires ayant été exemptés de service auprès de Son Altesse Royale. Mon mémoire produisit l'effet que j'en espérais; le duc d'Orléans accepta de grand cœur l'espèce de royauté que je lui offrais au lieu d'une sujétion continuelle; car des secrétaires d'État, que l'on peut remercier, sont les très-humbles serviteurs du régent; et les conseils au contraire se regardent comme partie inséparable de la régence.

« Hé bien soit, me dit le prince, je te charge, l'abbé, de dresser les lettres de remerciemens, et pour te récompenser je te fais secrétaire d'État.

— Ce ne sera pas la première fois que vous userez de mon ministère, monseigneur. »

Le régent me raconta alors ses griefs contre le Parlement, griefs que mon petit Dubois ne m'avait pas laissé ignorer dans sa correspondance. Je fis semblant d'écouter afin de placer mon mot comme d'inspiration.

Le chancelier avait été changé au mois de jan-

vier; d'Aguesseau, s'étant avisé de vouloir régenter le régent, fut exilé à sa terre de Fresne, et le même jour les sceaux furent donnés à mon ami le lieutenant de police Voyer d'Argenson, dit *la Voirie* par le menu peuple. Ce choix n'eut pas l'aveu du Parlement, qui jura par ses priviléges de manifester son mécontentement en temps et lieu. Il n'attendit pas long-temps, et le duc du Maine dépensa beaucoup d'argent et d'intrigue pour s'en faire un allié puissant. Le boiteux va vite en perfidie. Au mois de juin, un édit pour la refonte et l'augmentation des monnaies ne fut enregistré qu'à la cour des monnaies. Le Parlement vit une atteinte à ses droits dans cette omission volontaire. Cette compagnie, qui avait cru que la régence lui appartiendrait en seconde main, décida qu'il serait fait au roi de très-humbles remontrances; et de grand matin, le président de Mesme, le président d'Aligre, et huit conseillers allèrent au Palais-Royal débiter au régent un beau discours auquel il fut répondu ou à peu près : « Je veux ! » messieurs du Parlement eurent mal au cœur de ce mépris pour leurs remontrances, et, s'étant assemblés le lendemain, ils rendirent un arrêt contre l'édit du roi. Son Altesse Royale, indignée de la conduite des robes rouges, en fit part au conseil de régence, et l'arrêt fut cassé d'une voix unanime. « Messieurs, avait dit le régent, le Parlement n'a point à se mêler de la monnaie; je suis déterminé à maintenir

l'autorité royale, et je la livrerai au roi, quand il sera majeur, telle que je l'ai trouvée. » L'édit fut publié et affiché dans Paris, et deux compagnies de gardes françaises postées, à l'hôtel de la monnaie, tinrent en respect le peuple et le Parlement. Les du Maine empêchèrent cette querelle de s'assoupir comme elle devait; le Parlement, au lieu de s'avouer battu, s'exposa à faire de nouvelles remontrances; la députation, composée du premier président, de sept présidens à mortier, et de trente-deux conseillers, fut conduite en grande cérémonie à l'audience du roi; le tout se passa en paroles de rhétorique. Le chancelier, qui répondit le mois suivant à ces petits ligueurs, n'eut pas le talent de les convaincre. Les remontrances de recommencer de plus belle, et d'Argenson de répondre : « Le roi vous a déjà expliqué ses intentions, et vous les expliquera encore. » Le Parlement ne se tint pas pour battu; il mit dans son parti la cour des comptes, la cour des aides, et peu s'en fallut toutes les cours du royaume. C'était un coup mortel porté en apparence à la banque de Law; mais sous ce prétexte se cachait un complot contre la régence en faveur du duc du Maine. Son Altesse Royale en eut avis, et pour y mettre ordre n'imagina rien de mieux qu'un lit de justice pour le 26 d'août. Voilà où en étaient les choses à mon retour à Paris; le régent arriva aux détails que j'ignorais.

« Ce n'est pas assez de me poursuivre par des remontrances, des chansons, des libelles et des gravures, me dit le régent, ils conspirent sourdement pour arranger un lit de justice qui déclare le roi majeur et me prive de la régence.

— Je ne le voulais pas croire, répondis-je. M. du Maine se défend même d'avoir fait agir le Parlement. Mme du Maine a dit tout haut dans un grand dîner : « On m'accuse de révolter le Parlement contre M. le duc d'Orléans ; mais je le méprise trop pour prendre une si noble vengeance ; je le punirai d'une tout autre manière. »

Ces paroles m'avaient été rapportées par l'abbé Brigaut, traître à deux faces, recevant, écrivant des deux mains. Le régent ayant fait imprimer à Amsterdam un panégyrique de son gouvernement sous le titre de : *Lettres de M. Fitz-Moritz sur les affaires du temps ;* Mme du Maine, pour répondre à cet écrit en style de satire, avait fait choix de Brigaut, qui s'était aidé des conseils et de l'esprit de Malezieux et du cardinal de Polignac. Je nommais Brigaut *l'abbé Brigand*, et c'est un nom qu'il n'avait pas volé. Cependant la duchesse du Maine redoublait de noirceurs. La veille, elle était allée au Palais-Royal demander un éclaircissement au régent : elle avait fait des phrases magnifiques et joué la comédie.

« Monsieur, avait-elle dit, il m'est revenu que vous croyez que la réponse au livre de Fitz-Moritz

est de moi. Pensez-vous qu'une princesse du sang s'abaisse à faire des libelles?

— Madame, avait répondu Son Altesse, qui vous parle d'une princesse du sang?

— Le même pamphlet a été attribué à M. de Malezieux et à M. de Polignac; mais le cardinal a des affaires trop importantes pour s'occuper de pareilles bagatelles; l'autre n'a de temps que pour les sciences et la philosophie. Pour moi, je ne songe qu'à bien élever mes enfans afin d'être toujours princesse du sang; quoique l'on m'ait enlevé cet honneur, dont je suis plus digne que bien des gens.

— J'ai raison de croire que ces méchancetés ont été forgées chez vous, par vous et par les vôtres; ce fait m'a été attesté par des personnes de votre maison qui les ont vu composer : on ne me fait rien croire ni décroire.»

Après cette explication, le régent lui a tourné le dos, car il n'a de fermeté qu'avec les du Maine.

J'approuvai le lit de justice des Tuileries, et je fis tant que j'achevai l'œuvre du duc de Bourbon et du prince de Conti, qui demandaient que le jeune roi fût ôté entièrement des mains du boiteux. J'ajoutai encore, s'il est possible, à la haine que le régent portait aux du Maine. J'étais averti sous main des conférences de la Maintenon, du président de Mesmes, et des bâtards, avec l'ambassadeur d'Espagne et les espions d'Albéroni. Je voulais exiler tous ces turbulens pour éviter de les punir de haute trahison :

car, en vérité, je craignais que le régent ne fût assassiné; ce que je pus lui dire là-dessus n'aboutit qu'à le faire rire; il persista à continuer de sortir la nuit avec ses roués, allant souper chez l'un et chez l'autre, mal accompagné et sans armes :

« Que veux-tu, l'abbé? me dit-il, je ne suis pas immortel, et tout ce que je ferai ne me donnera pas un jour d'existence de plus qu'il n'est prédestiné.

— Ainsi, monseigneur, repris-je en colère, vous verriez une épée nue devant votre chemin, que vous ne feriez point un pas en arrière pour vous en garantir.

— Certes non; bien persuadé que je suis que tous mes efforts ne réussiraient pas à me sauver, s'il est écrit que je dois mourir là.

— Diable! vous croyez à la prédestination comme un calviniste! néanmoins permettez-moi de vous rappeler qu'il est écrit : Aide-toi, le Ciel t'aidera!

— Tu parles comme un prédicateur; n'importe, je ne changerai pas ma manière de vivre, parce que Chirac me répète tous les jours que je périrai d'une attaque d'apoplexie; ce qui arrive devait m'arriver, telle est ma religion. »

Je ne m'obstinai pas contre son obstination, et les affaires politiques étant épuisées, celles du plaisir nous occupèrent fort tard, et je me débarrasserai ailleurs de la besace des péchés, iniquités et gentillesses que me confessa Son Altesse Royale. J'appris

alors pourquoi son œil était malade au point de faire craindre qu'il ne le perdît tout-à-fait.

« La dame du lit, me dit-il, n'étant plus là pour m'entendre, je t'avouerai, Dubois, que l'amour est la seule cause de l'état où tu vois mon œil.

— L'amour, monseigneur, est un grand perfide.

— Non, l'abbé, ce n'est pas cela, l'aventure est plus honnête. Ma fille Berry avait une femme de chambre si fraîche, si blanche et si appétissante, que je ne pus souffrir qu'un lourdaud comme Jolis, mon piqueur, l'épousât sans que je l'eusse devancé. La maudite soubrette se mit en tête de me résister pour me faire payer plus cher ses faveurs; enfin, je l'enfermai, comptant bien qu'un tête-à-tête me ferait justice de ses refus; mais, au lieu d'un mouton que j'espérais, je trouvai un dragon avec griffes et dents. La bataille ne fut ensanglantée que de mon côté; car elle me poussa le doigt dans l'œil avec tant de force que le sang en sortit. Elle eut peur de m'avoir blessé plus qu'elle ne voulait, et se jeta à mes genoux pour avoir un pardon que je lui accordai après qu'elle m'eut accordé autre chose. Cette fille n'est pas encore mariée à Jolis, qui la prendra lorsque j'en serai las. En attendant, je l'ai retirée de chez Berry pour lui faire apprendre à chanter, car elle a une fort belle voix. Un capucin s'est ingéré de me guérir; mais comme il m'était présenté par ma femme de chambre, j'ai appré-

hendé qu'il ne se payât de ses ordonnances sur cette musicienne. Je l'ai renvoyé à son couvent, et Chirac ne peut venir à bout de me faire voir clair des deux yeux.

— Monseigneur, moi qui ne suis pas docteur, je me fais fort d'opérer cette cure difficile.

— Donne-moi donc ton remède ?

— Il suffit de vous condamner au régime.

— Tu peux garder pour toi ce triste remède. Voilà comme ils sont tous ; il faudrait, à les entendre, faire pénitence chaque jour de l'année, ce serait mourir trois cent soixante-cinq fois. »

Nous revînmes coucher au Palais-Royal.

Le lendemain j'avais composé mes lettres de remerciemens pour les conseils de régence ; mais Son Altesse Royale me fit appeler, et m'annonça qu'il en retardait la signature pour assoupir tout soupçon. Il paraît que Nocé avait déjà répandu les conclusions de mon mémoire ; car le cardinal de Noailles, chef du conseil de conscience, sans doute prévenu qu'on l'allait remercier, envoya sa démission le matin même. Je me rendis aux raisons du prince, et comme on n'entendit point parler de la dissolution des conseils, cela fit taire les bruits qui en couraient. Je continuai pourtant, de concert avec le régent, les préparatifs nécessaires à cette grande mesure. Quand je me vis désigné pour être secrétaire d'État, je laissai à Son Altesse la liberté de faire choix des autres, mais ayant soin que l'on ne

nommât pas un seul de mes ennemis. Je mis à l'écart d'Huxelles, de Torcy, et généralement les membres des conseils que l'on allait supprimer.

Le 26 août, dès la pointe du jour, la maison du roi était sous les armes; les circulaires d'invitation furent envoyées aux princes du sang, à tous les pairs et maréchaux de France, aux cordons bleus, aux lieutenans-généraux, aux secrétaires et conseillers d'État. Le parlement fut invité par une lettre de cachet à se rendre en corps, à pied et en robes rouges, à onze heures, aux Tuileries, où le roi voulait tenir son lit de justice. M. de Mesmes, comme s'il eût prévu ce qui devait arriver, essaya de dissuader le parlement d'obéir; mais les plus sages comprirent qu'on les avait déjà entraînés plus loin qu'ils ne devaient; chacun se résigna.

J'allai le matin prendre les ordres du régent, que je trouvai fort affecté des confidences que lui avait faites la duchesse d'Orléans, ensorcelée par la cabale des du Maine. Son Altesse Royale eut la faiblesse de lui confier ce qui se passerait au lit de justice; elle se désespéra, et dans l'effusion de la douleur, elle laissa échapper les complots de son frère.

« Quel crime a commis M. du Maine? disait-elle, il m'a dit seulement que la vie déréglée que vous menez vous ferait mourir ou perdre la vue, et qu'alors je serais régente, lui m'assistant de ses conseils.

— Madame, avait répondu débonnairement le duc d'Orléans, cela serait fort bon, si j'étais mort; mais je ne le suis pas, Dieu merci! malgré l'envie qu'en a Mme du Maine.

— Voyez quel malheur résultera de l'abaissement de mon frère : je me flattais de faire épouser à son fils une de mes filles.

— Bon Dieu! Madame! mieux vaudrait la laisser fille toute sa vie que de l'immoler à ce beau mariage. C'est pour le coup que les du Maine seraient plus forts que toute ma régence. »

Je détruisis de fond en comble les mauvais avis de Mme d'Orléans, et Madame, qui arriva bien à propos, me seconda en disant : « Monsieur mon fils, si la vie de toute cette bâtarderie des du Maine tenait à un fil, je vous prierais de le couper bien vite, afin qu'il n'en fût plus parlé. »

Le président de Novion, à la tête de soixante-cinq conseillers en grand costume, se rendit aux Tuileries, à l'heure marquée, dans la salle qui avait été disposée pendant la nuit. La canaille s'amusa beaucoup de ces robes rouges balayant les ruisseaux, et l'on criait partout où elles passaient : Voici les homards! ou bien : A six deniers les écrevisses cuites! Le lit de justice fut solennel, et le petit bonhomme de roi y joua son personnage avec une dignité très-plaisante. On enregistra d'abord les lettres-patentes qui avaient pourvu d'Argenson de l'office de garde-des-sceaux; ensuite le nouveau chancelier adressa

au parlement une remontrance pour avoir attenté à l'autorité du roi en affichant des arrêts contre ses ordres, et il lui ordonna de ne se mêler du gouvernement qu'en ce qui lui appartiendrait. Les robes rouges firent une piteuse figure. Vint le tour des bâtards. M. du Maine, atteint et convaincu d'avoir suscité par ses menées le parlement contre le roi, fut dispensé de l'éducation de Sa Majesté; dégradé lui et ses enfans du rang de prince du sang, et réduit à la simple qualité de pair. Pour ajouter à sa mortification, le comte de Toulouse, dont le duc d'Orléans n'avait qu'à se louer, fut maintenu dans ses honneurs; « honneurs, était-il dit, justement mérités, et qui seraient sans bornes, si le courage, les services rendus à l'État, les vertus du cœur et les talens de l'esprit étaient des titres suffisans pour en perpétuer la jouissance. » C'était une façon adroite de refuser ces éloges au duc du Maine. Ce lit de justice finit à la confusion du boiteux; la surintendance de l'éducation de Sa Majesté fut déférée à M. le Duc. Il fit beau voir le parlement humilié avec les du Maine. Ce n'est pas tout; Saint-Simon, qui ne désemparait pas quand il s'agissait de généalogie, prit fait et cause contre le parlement, qui, au nom de la noblesse, avait examiné l'origine des ducs et pairs et prouvé que leurs familles étaient plus nouvelles que leurs noms : ainsi le duc de Luynes descendait d'un mercier; le duc de Noailles, d'un intendant de la vraie maison de Noail-

les ; les ducs de Gèvres et de Villeroy avaient eu des notaires pour ancêtres; ainsi des autres. Saint-Simon, furieux qu'on se souvînt de son cousin l'écuyer de Mme de Schomberg, se remua si activement, que le parlement eut défense de s'occuper de la requête de la noblesse contre les pairs.

Les suites du lit de justice furent telles que je les avais prévues. M. de Mesmes resta un jour entier immobile, comme pétrifié par l'aspect de la tête de Méduse. Le lendemain le parlement se rassembla et fit coucher solennellement sur ses registres, qu'il n'avait pu, ni dû, ni entendu avoir aucune part à ce qui s'était passé au lit de justice. Quelques-uns se permirent d'outrageuses paroles sur le régent, toujours au sujet de la conservation du roi. C'était un texte rebattu sans cesse depuis la mort des princes. Le président Blamont alla jusqu'à dire *tout haut* que le duc d'Orléans avait commandé la cérémonie de son sacre. MM. Feydeau de Galande et de Saint-Martin, conseillers, agens connus de la maison du Maine, ne furent pas plus retenus dans leurs propos. M. de Machault, lieutenant de police, m'en donna avis sur-le-champ, et j'insistai si fortement auprès du prince, qui ne voulait pas qu'on inquiétât personne, que l'on arrêta ces trois drôles. Ils furent enlevés, avec tous leurs papiers, sous bonne escorte de mousquetaires. Le parlement fit des démarches auprès du roi, auprès du régent, pour qu'on relâchât ses trois membres. Je dictai la réponse de Son

Altesse Royale, qui leur dit : « Messieurs, ne doutez pas que je conseille toujours la clémence au roi; Sa Majesté ne sera pas seulement gracieuse pour vous tous en général lorsque vous le mériterez, mais aussi pour chacun de vous en particulier. Quant aux prisonniers, on les relâchera quand il en sera temps. » Le parlement tourna ses espérances du côté des Tuileries; mais il reçut cette foudroyante allocution du chancelier. « Les affaires qui attirent au roi votre députation sont affaires d'État, et demandent le silence et le secret. Le roi est obligé de faire respecter son autorité. La conduite que tiendra son parlement déterminera les sentimens et les dispositions de Sa Majesté à son égard. » Le parlement n'eut pas de peine à s'apercevoir que c'était parti pris de le mettre à la chaîne. Il eut beau envoyer son greffier en chef aux familles des exilés et suspendre ses fonctions, rien ne fit. Le marquis d'Effiat vint de par le roi lui ordonner de continuer ses audiences : le parlement sentit que toute résistance serait désormais inutile et imprudente. Le duc du Maine se tenait coi; le régent avait pour lui l'autorité, que les ministres faisaient respecter. Tout se calma peu à peu. Les exilés, au bout de trois mois, furent rendus au parlement, et la bonne intelligence se rétablit pour un temps entre la magistrature et la régence. La conspiration Cellamare acheva de perdre la cause du duc du Maine.

Le lit de justice produisit un vrai tumulte à Sceaux. La petite duchesse en faillit mourir de suffocation ; elle s'évanouit quand on lui annonça que la surintendance de l'éducation royale était enlevée à son mari : on dit même qu'elle le battit et l'égratigna jusqu'à lui ensanglanter le visage; de sorte, lui dit-elle, qu'il pouvait encore passer pour un prince du sang. Puis elle porta le reste de sa colère sur les meubles et les glaces. Ses dégâts montèrent à plus de cinquante mille livres. Le boiteux ne souffla mot, supporta tout et s'alla coucher sans souper. Mme du Maine criait qu'elle donnerait au régent une croquignole dont il ne se releverait pas. Cellamare la visita le jour même en particulier, et ils se quittèrent les meilleurs amis du monde. Quoiqu'il ait fallu l'absoudre, elle et son boiteux dans l'affaire de la conspiration, je persiste à croire qu'elle *était* plus coupable que tous les autres à la fois. La nouvelle du lit de justice avait si fort contrarié la Maintenon, qu'elle eut un accès de fièvre en l'apprenant; il n'y eut que la conspiration qui lui put rendre la santé. J'ai toujours dit qu'elle vivait du mal des autres. On m'a cité une lettre extravagante de Mme du Maine à la vieille sorcière de Saint-Cyr, dans laquelle on disait : « Moi, femme et presque naine, j'ai autant et plus de courage que mon fils, mon frère, beau-frère, et surtout plus que mon mari. S'il en est besoin, comme une autre Jahel, je tuerai le duc d'Orléans de ma propre main, et lui

logerai un clou dans le cerveau. » Le régent, à qui l'on rapporta cette exécrable menace, se mit à rire. « Mourir comme cela ou autrement, n'est-ce pas toujours mourir? dit-il avec insouciance.

— Fi donc! interrompit Madame; je vous conseille de lui envoyer le clou qu'elle demande, et de lui donner votre heure pour plus de commodité.

— Prenez garde, repris-je, Mme du Maine, comme Judith, serait femme à coucher avec vous pour vous couper la tête pendant votre sommeil. »

Le duc d'Orléans se serait endormi avec plus de sécurité qu'Holopherne; mais des amis fidèles veillaient heureusement sur sa personne.

Pendant mon séjour en Angleterre, le duc et la duchesse de Lorraine vinrent à Paris, et ils y restèrent du 8 janvier au 25 avril. J'ai su par d'Argenson et par Madame les détails de leur passage ici, qui leur a coûté cent mille écus. M. de Lorraine voyageait incognito sous le nom du comte de Blamont. Il sollicitait un arrondissement en Champagne, c'est-à-dire un grand nombre de villages, et le titre d'Altesse Royale. Le régent accorda tout et aurait accordé davantage, car il aimait trop sa sœur pour lui dire non, fût-ce avec mille caresses. La duchesse de Lorraine, enlaidie par les enfans qu'elle avait eus, ne fut pas moins bien accueillie par son frère, qui la promena au spectacle et au bal, à Saint-Cloud et au Luxembourg. Mme de Lorraine n'eut pas le loisir de s'occuper de sa jalousie, ou

plutôt elle paya son mari en même monnaie. Celui-ci, qui long-temps n'avait aimé que la chasse, était devenu amoureux du marquis et de la marquise de Craon. Cette dame, que j'ai vue dans plusieurs voyages qu'elle fit à Paris, est plus séduisante que belle; sa bouche et ses dents sont merveilleuses, voilà tout; son sourire a plus d'esprit qu'elle : une grande taille, une peau blanche et un teint rosé, ce sont de ces agrémens que l'on rencontre partout, même chez les grisettes. Elle se nommait Mlle de Ligneville, et était chez Mme de Lorraine en qualité de fille d'honneur. Le duc de Lorraine s'accommoda de son honneur; mais, pour sauver les apparences, il lui fit faire ses couches sous les auspices conjugaux de Craon, qui par cet acte de complaisance s'acquit la protection et l'amitié du duc son maître. Ce Craon est un hardi coquin, avec cent mains, comme Briarée. Il volerait, je pense, au jeu du roi. Law m'a assuré qu'il lui avait escroqué deux ou trois actions. Il a fait pis; c'est un homme à pendre, et pourtant le duc de Lorraine ne peut pas plus se passer de lui que de sa femme. Enfin la Craon est devenue dame d'atours, et Dieu sait ce qu'elle deviendrait si la duchesse de Lorraine venait à mourir en mal d'enfant. Craon tire d'assez gros intérêts du cocuage pour en avoir acheté une terre de onze cent mille livres. M. de Lorraine ne saurait faire un pas sans ses deux Craon. Il traite le mari comme son seigneur; la femme, comme son dieu. Si elle n'est pas

là, il faut le voir s'inquiéter, soupirer, frapper du pied et regarder la porte. Elle arrive, il est indifférent à tout ce qui l'entoure; elle sourit, il sourit; il l'admire en silence pendant des heures; il est heureux; c'est de la béatitude. Voilà en quels termes m'en parlait Madame. Cependant le duc de Lorraine, quoiqu'il décelât à chaque instant sa passion, ne voulait pas qu'on s'en aperçût : il persistait à cacher à sa femme ce que tout le monde savait, elle la première. Un jour il s'étonna grandement que le duc d'Orléans lui dît à découvert : « Savez-vous, monsieur, que Mme de Craon me fait souhaiter d'être duc de Lorraine? » Il bégaya, ne sut que répondre, et s'en alla tout perplexe. Une autre fois qu'il passait dans les antichambres, donnant la main à sa Craon, les valets de s'écrier entre eux : « Tiens, tiens, M. de Lorraine avec sa maîtresse! » Il lança un coup d'œil effroyable à ces pauvres gens, qui se turent sans bouger; Mme de Craon pleura d'avoir été appelée maîtresse. Le Lorrain ne voulait-il pas faire une affaire de cette parole inoffensive : « Mon cher beau-frère, lui rétorqua le régent, à qui d'abord il s'alla plaindre, ignorez-vous que si Dieu le père habitait le Palais-Royal, il faudrait qu'il prît une maîtresse, et personne n'aurait garde de le trouver mauvais. » Pendant que M. de Lorraine résidait à Paris, les Craon se fâchèrent tout rouge, on ne sait pourquoi, et voulurent se faire regretter. Ils partirent, et le pauvre amant, sous prétexte de visiter les pla-

ces fortes de l'Alsace, se mit à la poursuite des fugitifs, qu'il ramena plus amoureux que jamais, au bout de dix jours. Mme de Lorraine, qui ne le cède pas en indifférence à son mari, s'est peu tourmentée de son absence : seulement, comme elle a l'esprit de sa mère, avec une dose d'âcreté de plus, elle a dit qu'elle trouvait plaisant que M. de Lorraine voulût faire passer Mme de Craon pour une place forte. Au reste, elle prenait fort bien son parti sur leur absence, qui eût duré jusqu'à la fin du monde qu'elle ne s'en fût pas chagrinée davantage. Son frère avait pour elle mille attentions, qui empêchaient qu'elle ne s'ennuyât. Pendant qu'elle était ici, son château de Lunéville a brûlé entièrement avec toutes les richesses qu'il renfermait. On a dit, et l'on dit encore, que la Craon avait fait ce beau coup, parce que Lunéville est l'habitation et le douaire de Mme de Lorraine ; néanmoins, il paraît certain que le feu a été mis par malveillance en plusieurs endroits. S'il faut soupçonner quelqu'un de cette noirceur, je préfère n'accuser que la Maintenon, qui aura voulu distraire le public de ses complots. Elle détestait à cœur joie toute la famille d'Orléans.

Durant mon ambassade, selon l'édit du roi, qui défendait d'écrire ou de parler pour ou contre la bulle *Unigenitus*, on ne s'en occupa que dans les séminaires et les ateliers de théologie : seulement il y avait dans le clergé deux partis bien distincts,

qui n'attendaient que le moment favorable d'en venir aux prises. La banque de Law absorbait tous les esprits, comme toutes les espèces, et moi, qui de loin n'avais pas eu le temps de m'éblouir aux merveilles du Mississipi, je fus effrayé de l'abîme où l'Écossais nous entraînait avec des millions en papier. Je fis part de mes craintes au régent, qui me rassura en disant que la France était bien riche, et que la saigner un peu lui ferait grand bien, ainsi qu'à nous, ajouta-t-il. D'ailleurs il me répéta que nous n'en étions pas encore où Law voulait nous mener. « Sera-ce à l'hôpital, monseigneur? » lui répondis-je. Il continua ses éclats de rire, et me conseilla paternellement d'acheter des actions.

Depuis le mois d'avril 1717, la banque avait été consolidée en apparence par force arrêts du conseil et édits du roi. Law fonda toute la fortune imaginaire qu'il répandit en France sur l'édit qui faisait de la banque le dépôt de tous les revenus de Sa Majesté. Le tort immense que faisaient ces billets de banque aux billets d'État força de créer douze cent mille livres de rentes pour retirer ces derniers. Il fallait à Law une occasion pour établir des actions, et il en plaça sur les brouillards du Mississipi. M. Crozat, le père, à qui Louis XIV avait concédé la Louisiane pour quinze ans, sous la condition d'y laisser des colonies, ne savait que faire de ce pays dépourvu de ressources commerciales. Il n'en retirait que quelques pelleteries, et n'y songeait pas;

car l'expérience lui avait démontré que, quelque riche qu'il fût, il ne l'était pas assez pour défricher cette partie du Nouveau-Monde presque inhabitée. Il en parlait un jour dans des termes de mépris ; Law, qui l'écoutait, lui dit impétueusement :

« Vendez-moi votre privilége.

— Qu'en feriez vous ? M. Law ? » reprit l'honnête Crozat.

Et il entra tout d'abord dans des détails circonstanciés sur la position, l'étendue et les productions de la Louisiane, détails qui suffisaient pour dégoûter tout autre que Law. Il persista si obstinément que M. Crozat ne put l'empêcher de se ruiner, et il lui remit son droit sur la Louisiane aux conditions les plus avantageuses. Cette cession fut approuvée par le roi, qui donna à Law des lettres-patentes pour la formation d'une compagnie de commerce, dite d'*Occident*, dont l'objet était la culture des colonies françaises de l'Amérique septentrionale.

Law touchait le but qu'il s'était proposé de concert avec le régent, qui ne voulait que s'enrichir, au risque d'appauvrir l'État. La compagnie d'Occident fit tourner toutes les têtes : on ne rêvait plus que millions. Le fonds de cette compagnie était de cent millions répartis en deux cent mille actions, dont chacune avait vingt livres de dividende. Ce dividende était hypothéqué sur la ferme du contrôle des actes, sur celle du tabac et sur les postes. A mon retour, la compagnie était en pleine activité ;

on s'arrachait les actions, et il y avait déjà de gros seigneurs et des princes du Mississipi, car c'était à qui acheterait des provinces entières dans cette contrée lointaine, moyennant trois mille livres la lieue carrée. En vérité, c'était pour rien. Law, qui avait frappé tous les cerveaux d'une folie de papier, avait fait croire aux imbécilles que la valeur de ce papier était invariable, puisque la somme payable était écrite sur les billets, au lieu que la valeur de l'argent variait selon les édits. Pour convaincre les incrédules, il en donna des exemples.

Quant à moi, dès mon arrivée, je fus assailli par Law et le duc d'Orléans, pour que je m'intéressasse au Mississipi; mais Crozat fils m'en avait parlé avec tant de pitié, que je me tins sur mes gardes; je n'ajoutai pas foi aux belles descriptions que l'on en criait par les rues et sur les tréteaux pour enrôler des colons. Comme il ne m'était pas possible d'y aller voir, je demandai à mon ami Crozat des notes sur ce pays de cocagne, lui promettant d'en faire seul mon profit; et pour mieux le disposer à une indiscrétion, je lui fis présent d'un superbe tableau de Rembrandt, que j'avais apporté de Hollande. Crozat me répondit cette lettre, que je conserve comme une preuve que je n'ai pris des actions que pour agioter.

« Mon cher abbé, si je savais parler à un autre
» qu'à vous, je me tairais par prudence, car je

» crois qu'il vaut mieux, par le temps qui court, » parler mal de Dieu que du Mississipi. Ce nom » lui vient d'un grand fleuve qui le traverse et où » viennent aboutir une foule de petites rivières. La » Louisiane est grande comme la France, et à moi- » tié déserte : son climat est doux, humide, et fort » ressemblant à celui de l'Angleterre. La plantation » serait coûteuse et pourtant incertaine : les essais » que nous avons tentés n'ont pas été heureux. Ce- » pendant, je persiste à croire que la vigne et le blé » y prospéreraient, que les bestiaux s'y multiplie- » raient. Mais de quel intérêt seraient ces produits » pour notre commerce? La pelleterie est la seule » chose à exploiter qui présente des bénéfices avan- » tageux. Du reste, tout ce que l'on en dit n'est » que mensonge; mon père ne l'aurait pas rendue » à si bon marché s'il y avait seulement la plus pe- » tite mine d'or ou d'argent. Pas d'aromates, pas de » bois précieux, pas de vers à soie. Enfin le café, » le sucre, l'indigo n'y réussiraient pas à cause des » pluies, qui durent des mois entiers. J'aurai le » plaisir de vous voir à ce sujet pour vous achever » de bouche ce qui serait très-long à dire la plume » à la main. Croyez-moi, votre Rembrandt, dont je » vous remercie, me semble préférable à cent lieues » carrées du Mississipi. Cette rage de banque prendra » fin, et la compagnie d'Occident se ruinera ou rui- » nera tout le monde.

» JOSEPH-ANTOINE CROZAT. »

Cette lettre, que je ne montrai à personne, m'éclaira sur la vérité; je ne me suis pas repenti de n'avoir acheté des actions que pour les revendre avec gain. Je puis dire que je connus un des premiers le songe creux du Mississipi, peut-être avant Son Altesse Royale. Fontenelle et Lamothe, auxquels je donnais à dîner une fois par semaine, et que j'employais à des correspondances, m'avouèrent qu'ils étaient les auteurs des superbes récits que des charlatans débitaient sur les places et dans les carrefours pour étourdir les badauds. « Law m'est venu trouver, me dit Fontenelle; il m'offrit dix mille livres pour lui faire une proclamation à l'éloge du Mississipi. Je lui demandai comment parler de ce que je ne connaissais pas. N'importe, reprit-il, vous avez bien fait les *Entretiens sur la pluralité des mondes,* où sans doute vous n'avez jamais été. » La raison était péremptoire, et Fontenelle prit la plume. Je rapporterai ailleurs une de ces plaisantes parades.

Cependant la suppression des conseils de régence se machinait au Palais-Royal, sans que rien transpirât; enfin, lorsque tout fut prêt, l'explosion se fit, le 24 septembre. Les petits tyrans des conseils furent dispensés de la régence, et demeurèrent si confus qu'ils osaient à peine se plaindre. J'avais eu soin que mes ennemis se vissent tout d'un coup sans emploi dans la régence, qu'ils pensaient régir à leur gré et d'un froncement de sourcil. Ce fut contre

moi un redoublement de haine, dont je ne fis que rire. « Monsieur, dis-je à d'Huxelles, que je rencontrai courtisannant au Palais-Royal, si M. le régent avait eu égard à mes avis, on aurait fait de vous quelque chose : mais lorsqu'il y aura guerre quelque part, je vous enverrai vous faire tuer, et cela du meilleur de mon cœur. » Le rétablissement des secrétaires d'État fit d'autant moins crier que j'avais choisi des personnes capables de tout, même d'ordonner un bon repas, comme le gros d'Armenonville, qui eut la marine; Maurepas fut nommé secrétaire d'État de la maison du roi; Leblanc, de la guerre; La Vrillière, du dedans du royaume; et moi, des affaires étrangères. J'avais choisi moi-même ce qui me convenait le mieux, et j'avais sous la main tous les autres secrétaires d'État, qui tenaient plus à la place qu'à la manière de la remplir. C'étaient d'assez pauvres têtes, excepté Maurepas, qui a trop d'esprit pour un ministre, ou du moins qui en fait trop. Quant aux finances, d'Argenson, qui était contrôleur sans en porter le titre, eut la haute administration des dix départemens, dont on chargea MM. Amelot, Pelletier des Forts, Pelletier de la Houssaie, Fagon, d'Ormesson, Gilbert des Voisins, Gaumont, Baudry, Dodun, Fourqueux. J'avais imaginé ce luxe de noms pour en imposer au public, qui se serait scandalisé que Son Altesse Royale touchât aux finances, dont le maniement n'appartenait qu'à elle seule. Au reste, ces conseillers étaient de tristes

financiers : excepté d'Ormesson, qui joue le personnage de Cincinnatus, faisant fi de la fortune, et qui n'a pas voulu prendre d'actions à la banque de Law. Les autres sont des malotrus, sinon des coquins. Fourqueux s'est enrichi aux dépens de Bourvalais; Baudry est un jésuite, que Linière, confesseur de Madame, a poussé dans les finances; Gaumont et Dodun sont des créatures du parlement, des intrigans qu'il fallait se ménager; Fagon et Pelletier des Forts n'ont pas plus de cœur que d'ame; Amelot et la Houssaie sont des imbécilles, qui savent cependant l'intérêt d'un écu prêté au denier cinq. En somme, il y avait dans ces métamorphoses de quoi causer des révoltes parmi les ex-conseils de régence; mais les millions de Law faisaient trop de bruit pour que l'on entendît les murmures de quelques personnes intéressées; la conspiration Cellamare acheva de faire taire les dernières criailleries de la haine et de l'envie. L'abbé Dubois, devenu secrétaire d'État, parut grandi de vingt pieds : de telle sorte que ceux qui faisaient semblant de ne pas me distinguer dans la foule venaient saluer mon Excellence avec des protestations de dévouement qui m'auraient fait bien rire, si j'en avais eu le temps. Ma nouvelle dignité fut célébrée et ridiculisée en prose et en vers; mais flatterie et satire, tout était si plat, si misérable, que je n'ai gardé que ce couplet, d'un noël qui fut chanté à la cour dans les derniers jours de 1718. Le poète me représentait dans l'étable de l'enfant Jésus,

et comme dans mon domaine couché sur un fumier. Il disait ensuite :

Plein d'audace et de zèle,
Prélat contre les lois,
En vrai Polichinelle
Parut l'abbé Dubois !
Le bœuf s'épouvanta,
L'âne effrayé recule.
Dès qu'on eut dit son nom,
Don, don,
Un chacun s'écria,
Là, là :
C'est *Dubois !* qu'on le brûle !

J'écrivis d'un air empressé à mes amis de Londres, pour leur apprendre mon élévation, et parmi plusieurs lettres que je reçus en forme de félicitation, celle de milord Craggs est trop honorable pour que je ne la crie pas à son de trompe, s'il est possible :

« MONSIEUR,

» Le roi reçut hier la nouvelle de votre destination à la charge de secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Il m'a donné ordre de vous en féliciter de sa part, et de vous dire que c'est la meilleure nouvelle qu'il ait reçue depuis celle de la signature de la quadruple alliance. C'est à présent qu'il compte qu'il n'y aura personne pour interrompre l'amitié et la cordialité de cœur avec lesquelles il souhaite vivre avec monseigneur le

» régent ; c'est à présent que je vois que Son Al-
» tesse Royale va triompher de tous ses ennemis ;
» c'est pour le coup que je m'attends à voir culti-
» ver un même intérêt dans les deux royaumes, et
» que ce ne sera plus qu'un même ministère. Il
» pourra y avoir bien du bruit, mais nous l'écoute-
» rons, comme les vaisseaux qui sont dans un bon
» port entendent les bruits des vents contre les ro-
» chers qui les assurent. Pour ma joie particulière,
» mon cher abbé, je ne vous en dirai rien, car il
» m'est impossible de vous la décrire comme je la
» sens. Ma parente, Sara Bisding, n'est pas la seule
» qui souhaiterait votre venue ici... »

Je n'eus rien de plus intéressant que de promener ma lettre dans les salons et galeries du Palais-Royal; je la lisais à haute et intelligible voix ; je disais à Son Altesse, qui branlait la tête : « Vous voyez le cas que fait de moi Sa Majesté Britannique ! » L'entêté Saint-Simon répétait derrière moi que cette belle lettre équivalait à une preuve authentique de trahison : on lui riait au nez, et moi le premier. Mais cette phrase, *il pourra y avoir bien du bruit*, donna beaucoup à penser aux gens à soupçons. Lorsque fut découverte la conspiration d'Albéroni, on prétendit que milord Craggs et moi étions avertis d'avance de ce qui devait se passer. L'admirable politique ! Dubois complice d'Albéroni !

CHAPITRE IX.

Sinistres avis. — Dubois chez la Fillon. — La cloison. — Visite à M. d'Argenson. — Tranquillité du régent. — Premières mesures. — Jean Buvat. — Eclaircissemens. — La mine éventée. — Buvat récompensé. — Le duc d'Orléans au milieu des chats. — Retour de Maroy. — Récit de son expédition. — Lettres de M. de Cellamare au cardinal Albéroni. — Aveuglement du régent. — Nouvelles preuves de la conspiration. — L'abbé Brigaut arrêté. — La Maintenon *chef des ouvriers*. — Indignation du régent. — Le prince de Cellamare. — Son arrestation. — Enquête en son hôtel. — Déclaration de guerre à l'Espagne.

Le 20 novembre, une lettre de Basnage me jeta dans une étrange perplexité ; il m'annonçait que le bruit courait à La Haye que le cardinal Albéroni allait mettre en révolution la France et l'Angleterre. Mes soupçons tombèrent tout d'abord sur les du Maine, mais rien ne vint les confirmer, quelque exactes que fussent les perquisitions de d'Argenson, à qui je confiai mes craintes. Le 25 du même mois, Stanhope, par une lettre qui avait dû éprouver du retard en route, puisqu'elle était datée du 15, m'avertissait de me tenir sur mes gardes, et de veiller sur la personne du régent, attendu que l'on parlait de projets de l'Espagne contre la France. Mes inquiétudes

redoublèrent, et le duc d'Orléans, à qui je fis part de mes appréhensions, les tourna en ridicule.

« Mon cher abbé, me dit-il, que penserais-tu de l'état de ma raison, si je t'apprenais que le soleil est au moment de t'écraser?

— Monseigneur, répondis-je, je penserais que vous vous moquez de moi; mais s'il n'était question que de la chute de ce palais, je commencerais par en déménager, et je n'y rentrerais qu'après l'examen des architectes.

— Veux-tu pas que je fasse arrêter toute la cour, et moi-même par-dessus le marché?

— Non; mais je vous supplie de ne pas sortir la nuit, de quelque temps. »

Je laissai ce propos fort tristement; et, dégoûté de l'ingratitude des princes, j'allai, moi qui n'avais peur d'être assassiné qu'autant que je serais pris pour un autre, tomber des nues chez la Fillon, qui m'avait fait des reproches, auxquels j'avais répondu : « Ne t'en prends, ma chère, qu'à Mme de Tencin ! » C'était la maîtresse de l'abbé de Louvois, qui s'en allait devenir la mienne à la mort de ce pauvre goutteux. Elle l'était déjà de fait, et Dieu sait comme je m'en apercevais.

« Eh bien! mon fils, me dit la Fillon, quel diable de métier fais-tu, que l'on ne te voit plus ni de jour ni de nuit?

— Ma fille, repris-je fort tristement, un secrétaire d'État appartient au gouvernement des pieds à la tête.

— Vraiment, il ne manquerait plus qu'il en fût ainsi pour me ruiner tout-à-fait; que deviendrais-je, bon Dieu! si tous les gens du roi, présidens, conseillers, officiers et grands seigneurs, m'abandonnaient à la grace de Dieu? Crois-moi, l'abbé, la Tencin est moins honnête que nous. »

Fillon a la plus fine langue dorée que je sache. J'étais tellement préoccupé des mauvaises nouvelles de La Haye et de Londres, que je me laissai enfermer dans une petite chambre, où je m'assis auprès d'une cloison, tout entier à mille idées qui me transportaient bien loin de l'endroit où j'étais. Une voix médiocrement douce, qui me frappa l'oreille jusqu'à me réveiller comme en sursaut, me rappela pourquoi je me trouvais en cet endroit; mais une autre voix, plus faible et moins distincte, partie de la chambre voisine, changea tout-à-coup le cours de mes pensées. Je me levai sans bruit de mon siége, et m'approchant avec un regard sévère de la personne qui m'avait adressé d'abord la parole: « Malheureuse, lui dis-je, couche-toi, si bon te semble; mais fais en sorte que je ne m'aperçoive pas de ta présence ici, ou tu t'en repentiras. » Elle voulut se retirer, mais je la poussai assez rudement dans un cabinet noir, où d'un geste je lui ordonnai le silence. Pour moi, je revins à la place où le hasard m'avait conduit: en entrant dans cette bienheureuse chambre, je ne m'attendais pas à y jouer un rôle politique. La cloison était mince, et j'entendais

une partie de l'entretien qui se tenait de l'autre côté.

« Ivrogne, disait une voix de femme, ne devrais-tu pas rougir de te mettre en cet état?

— Que veux-tu? répondait une voix avinée, on est de chair et sujet à la tentation; M. de Cellamare m'avait donné quatre louis en pur don.

— C'était une somme, pour un coquin comme toi, qui ne sait que lire et écrire.

— Pour cela, je m'en vante; cet argent était bien gagné, car j'ai fait de belles lettres en espagnol.

— Tu comprends donc l'espagnol?

— Pas plus que l'hébreu : sans cette condition je n'aurais pas été employé à l'ambassade. Ce sont des secrets d'État que tout le monde doit ignorer, au risque d'être pendu.

— Diable! ces secrets ne sont pas tout profit à savoir; de quoi s'agit-il?

— Va-t'en le demander à M. Porto-Carrero, qui part le 31 novembre pour Madrid.

— Qu'est-ce que c'est que ce Porto-Carrero?

— Rien que le neveu du cardinal, un grand seigneur qui a du foin dans ses bottes, la langue bien pendue, et la bourse comme s'il fallait acheter le royaume et la couronne du roi de France.

— Peste! je serais bien aise de connaître le neveu d'un cardinal! Et toi, auras-tu long-temps de l'ouvrage chez l'ambassadeur?

— Oh! non, tout sera fini avant la fin de l'année. »

L'explication se termina d'une manière inévitable, par un silence dont les interruptions m'intéressaient peu.

Cette conversation, dont je ne perdis que quelques mots, fut pour moi un trait de lumière qui me fit apercevoir la profondeur du précipice au bord duquel nous marchions. Je ne doutai plus que la conspiration ne fût tramée dans l'ombre de l'ambassade d'Espagne. L'abbé de Porto-Carrero avait été joint à Paris par M. de Montéléon, fils de l'ambassadeur de Philippe V en Angleterre. Ce jeune homme, qui revenait de La Haye, où il avait sans doute préparé les mines, repartait pour Madrid avec Porto-Carrero. Je vis en un coup d'œil tous les ressorts de cette trame infernale; mais je n'avais pas une preuve entre les mains. Certes, je ne pouvais faire arrêter celui à qui je devais ces premiers indices; mais, outre que ses déclarations n'auraient guère éclairci cette affaire, le moindre éclat pouvait faire échapper les chefs du complot. J'en savais assez pour diriger mes contre-mines; je préférai me retirer sans esclandre. J'allai préalablement délivrer ma prisonnière, qui s'étonna grandement de l'accueil que je lui faisais.

« Écoute, lui dis-je tout bas, en lui donnant ma bourse, qu'elle accepta comme si elle l'eût gagnée, si tu ne te tais pas sur ce qui s'est passé entre nous....

— Il ne s'est rien passé, monseigneur.

— Enfin, pas une parole à ce sujet, ou le Fort-L'Evêque ! »

Je sortis précipitamment.

« Fillon, dis-je en passant, conseille de ma part à mon voisin de ne pas chanter si haut?

— Chanter! reprit-elle, c'est bien le moment! Au reste, je lui fermerai ma porte dorénavant; un malotru de petit secrétaire, un véritable écrivain public!... Je lui ai quelques obligations de plume, il est vrai; mais Votre Excellence ne pense pas que je balance entre elle et lui. »

Je me dérobai à ces éloges de peur d'être surpris en pareil lieu. Je pris un carrosse de place qui me conduisit chez d'Argenson, au couvent de la Madeleine de Trainel, où le vieux pécheur avait élu domicile. Il était avec ses religieuses; mais à mon nom, les portes s'ouvrirent, les épouses de Jésus-Christ se retirèrent, et je restai en conférence secrète avec d'Argenson, qui était de bon conseil à jeun. Par malheur, les restes d'un souper m'engagèrent à cacher le vrai motif de ma visite; il me vint ensuite à l'idée que le bon chancelier serait homme à se faire honneur de ma découverte, et je me renfermai dans des craintes vagues, qu'il traita de billevesées. Je résolus de faire, avant tout, le prince mon confident.

Le lendemain de grand matin, je pénétrai dans la chambre à coucher du régent, et cela, malgré ses ordres, malgré les valets et malgré un jurement

terrible qui retentit au fond de l'alcove, lorsque j'ouvris la porte. Son Altesse s'élança hors du lit, ferma les rideaux pour me cacher sa partenaire mystérieuse, et me cria tout en colère :

« Le diable t'emporte! l'abbé; crois-tu être ici chez la Fillon, que tu entres sans te faire annoncer ?

— Monseigneur, une affaire d'État.

— Bon! comme s'il n'y avait pas temps pour tout! Souviens-toi que je ne suis régent qu'après être sorti du lit, maintenant tu parles au duc d'Orléans, tout court. »

Un petit éclat de rire étouffé m'avertit que nous n'étions pas seuls.

« S'il en est ainsi, monseigneur, c'est au duc d'Orléans que je m'adresse, puisqu'il s'agit de sa vie.

— Que ne le disais-tu tout de suite sans préambule! Vite, que faut-il faire? une épée, et voyons ce qui arrivera.

— Monseigneur, il faut vous parler sans témoins.

— Parle toujours, et n'aie pas peur que je me trahisse moi-même. »

A l'air dont il regarda le lit, je supposai qu'il y avait un double sens dans ces paroles.

« Eh bien! monseigneur, j'ai découvert une conspiration du prince de Cellamare.

— Une conspiration! l'abbé, et pourquoi, s'il te plait ?

— Je ne sais, mais une enquête nous instruira

de tout; seulement je vous demande en grace de ménager vos jours, vous êtes environné de piéges et d'assassins.

— Me voilà bien avancé avec tes révélations! Je ne vois ni danger ni complot, et l'envie de me servir t'aura fait prendre des moulins à vent pour des géans.

— J'accepte vos plaisanteries, monseigneur, à condition que vous agirez avec prudence jusqu'à ce que j'aie trouvé le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe.

— Nous verrons quel sera le Minotaure. Quant à Pasiphaé.... »

Il m'éconduisit en homme qui a besoin de son lit, et me souhaita le bonsoir avec autant de sang-froid que s'il m'eût dit bonjour.

C'était l'heure des dépêches; Pecquet, qui les ouvrait ordinairement, me les apporta toutes cachetées; je lui sus gré de cette déférence; car un secrétaire d'État des affaires étrangères ne doit pas livrer sa correspondance à un commis, eût-il les talens du bonhomme Pecquet. Je trouvai une lettre de Robert Walpole, qui me priait, au nom de Sa Majesté Britannique, de faire arrêter un banquier espagnol qui, après avoir fait une banqueroute frauduleuse à Londres, s'enfuyait en Espagne par la France. J'avais entendu parler de ce banquier, qui devait accompagner Porto-Carrero; j'envoyai aussitôt des ordres pour que l'on s'emparât de lui. Il

était parti le matin avec Porto-Carrero et Montéléon. Je n'avais pas de sujet pour les faire arrêter ; mais, dans la crainte où j'étais que Porto-Carrero ou du moins ses papiers fussent bientôt hors de ma poursuite, j'expédiai des courriers, sous prétexte d'arrêter le banqueroutier, et avec ordre de se saisir de tous les papiers dont les voyageurs seraient porteurs. Maroy, que j'avais mis au nombre de ces gens de justice, devait me répondre de leur conduite ; il avait des armes, dont je l'autorisai à se servir en cas de besoin. J'attendis l'issue de ce coup hardi avec une impatience d'autant plus vive, que les espions lâchés autour de la rue Neuve-des-Petits-Champs, où est l'ambassade d'Espagne, n'avaient encore rien découvert. Cellamare, qui suivait le joyeux exemple du régent, allait, venait pour affaires de galanteries, voilà tout. Je commençais à m'accuser d'imprudence, ou du moins de trop de précipitation.

Lavergne entra dans mon cabinet avec un air si digne et si composé, que l'on eût dit qu'il portait le bon Dieu. Ma mauvaise humeur ne le déconcerta pas, et lorsque je lui eus permis de parler, il ferma toutes les portes à double tour. Je crus un moment que le drôle, me gardant rancune de quelque rebuffade, voulait m'en punir traîtreusement : je m'armai d'un canif à tout hasard, et le début de cet imbécille ne tendait pas à me rassurer.

« Monseigneur, me dit-il en me regardant fixement et en s'approchant de moi à mesure que je

reculais, que donneriez-vous à quelqu'un qui vous sauverait la vie ?

— C'est selon en quelle circonstance; je pourrait le faire pendre, comme lui offrir la moitié de ma fortune.

— Vraiment, monseigneur; mais si vos jours étaient menacés et qu'on vînt vous en avertir ?

— Mes jours sont menacés ?

— Je ne dis pas cela, c'est une comparaison pour en venir au but. Il s'agit du régent et peut-être du roi.

— Tu sais donc quelque chose de la conspiration ?

— Non, pas moi, mais un de mes amis pour lequel je vous demande votre protection ; quant à moi, vous me paierez en raison du service que je vous rends. »

J'interrogeai Lavergne pour voir s'il avait quelque soupçon relatif à la conspiration; mais je reconnus que la personne qui s'était servie de son entremise pour arriver jusqu'à moi ne lui avait fait aucune confidence. C'était un nommé Jean Buvat, qui soutenait l'honneur de son nom en dépensant au cabaret ce qu'il gagnait quelquefois d'avance. Il avait été écrivain de la Bibliothèque du roi, mais son ivrognerie le fit chasser; il travaillait en ville, et à cette époque chez M. de Cellamare, avec d'autres écrivains, dont faisait partie celui qui m'avait si bien instruit sans le vouloir. Voici comment il

s'était adressé à Lavergne, qu'il connaissait du cabaret ou d'autre part.

Il l'était venu trouver le matin même au Palais-Royal, pour lui emprunter quelque argent, et il se prit à dire avec une exclamation douloureuse : « Ah! que monseigneur le régent paierait cher ce que je sais! » Lavergne, qui vit là-dedans une occasion de bénéfice, voulut en avoir sa part; mais Buvat, plus fin que lui, se renferma dans un impénétrable mystère, se bornant à dire que la vie du roi et celle du régent étaient en danger. Lavergne, pour avoir son droit d'entremetteur, offrit de l'aboucher avec moi, et l'écrivain ne demandait pas autre chose.

J'ordonnai à Lavergne de le faire monter dans ma chambre par l'escalier dérobé, et je m'enfermai avec lui. Dans un autre moment j'aurais souffleté sa face blême et jésuitique, mais il fallut passer par toutes ses lenteurs.

« J'étais écrivain de la Bibliothèque du roi, me dit-il; mes appointemens modiques me suffisaient; l'injustice m'enleva ma place, et il fallut chercher de l'ouvrage pour vivre.

— Au fait, je vous prie; mes momens sont précieux.

— Un ami me proposa d'entrer comme écrivain chez l'ambassadeur d'Espagne; j'acceptai comme un homme qui a faim, et quand on me demanda si je savais l'espagnol, je fis un mensonge en répondant que je ne connaissais pas cette langue.

— Le bourreau ! il me fera patienter jusqu'à demain !

— On me paie bien, monseigneur, je suis nourri à merveille ; mais je vois des choses qui se trament contre la régence.

— Scélérat, que ne le disais-tu plus tôt !

— Je me disais à moi-même : Si tu trahis M. l'ambassadeur, il te fera mourir sous le bâton ; si tu ne révèles pas ton secret, tu seras pendu comme complice.

— Voilà d'admirables raisonnemens ; mais, coquin, ce n'est plus devant moi qu'il s'agit de te parler à toi-même.

— Enfin, monseigneur, je suis venu me jeter à vos genoux ; je ne me souviens pas de tout ce que j'ai vu, mais j'ai écrit en cachette, dans la secrétairerie de l'ambassadeur, des noms, des dates, et ce qui m'a semblé le plus intéressant pour vous...

— Donne ! donne ! voyons jusqu'à quel point tu mérites ma reconnaissance. En tous cas, je te promets ta rentrée à la Bibliothèque.

— Souvenez-vous, monseigneur, que je suis innocent. »

Il avait trop d'envie de le faire croire pour que je le crusse. Je n'en fis rien paraître cependant, et dans les notes que je parcourus avidement, il me fut aisé de voir que ce n'était pas là une traduction de l'espagnol faite à la hâte : je pensai reconnaître le style de mon ami Fontenelle ; un peu de réflexion me

donna à entendre que Buvat était sans doute employé à traduire du français en espagnol. J'ai toujours eu le talent de distinguer les écritures, et celle d'une lettre assez insignifiante me parut de la main de l'abbé Brigaut : ce me fut un sujet de soupçonner la maison du Maine, où cet abbé faisait un rôle de complaisant. Cependant Buvat avait estropié des noms, oublié des faits importans, et sans doute écarté à dessein de l'accusation tous les Français : ce que je vis clairement, fut un complot formé par Albéroni avec de grands personnages de France pour s'emparer de la personne du régent et de celle du roi, pour jeter l'un en prison et lui faire son procès; pour conduire l'autre en Espagne et l'élever sous la tutelle de Philippe V; quant à la France, elle devait être gouvernée par un vice-roi, qui me sembla le duc du Maine, à la manière dont *il était* désigné ; on parlait aussi de la convocation des États-Généraux.

« Bravo! m'écriai-je en frappant sur la table, je tiens le fil de l'intrigue : l'abbé Porto-Carrero est peut-être arrêté à l'heure qu'il est.

— M. Porto-Carrero! interrompit Buvat, j'ai ouï dire qu'il se rend à Madrid pour chercher des ordres.

— Tu ne sais rien de plus, l'ami? La conspiration est-elle près d'éclater?

— Certes, oui, car M. de Cellamare a cessé seulement cette nuit d'aller déguisé à l'Arsenal.

— A l'Arsenal? N'omets pas le moindre détail.

— Depuis un mois, toutes les nuits, un carrosse de couleur sombre, avec un cocher qui ne descend jamais de son siége, vient à une heure du matin chercher M. de Cellamare habillé en bourgeois. De l'endroit où je couche, j'ai entendu ces mots : « Mme la duchesse attend à l'Arsenal. »

— Mme la duchesse! tu couches, dis-tu, à l'hôtel de l'ambassadeur ?

— Oui, monseigneur, au-dessus de la petite porte de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Un soir que je me retirais dans ma chambre sans lumière, quelqu'un me frappa sur l'épaule, avec ces mots : « Pompadour, le cardinal vous demande dans l'oratoire de M. de Cellamare. »

— Merci, mon brave Buvat ; il faut rentrer chez l'ambassadeur et recueillir tout ce que tu pourras.

— Oui, monseigneur ; mais si l'on découvre que c'est moi, je cours risque... »

Je m'arrêtai à temps ; il n'était pas prudent de confier à un pareil misérable des secrets d'État, qu'il pouvait jouer aux dés et noyer dans une bouteille de vin. Le salut du gouvernement me fit prendre une résolution cruelle.

« Imbécille, ajoutai-je en riant, penses-tu que je ne sois pas averti de tout avant toi et avec des détails que tu ignores ? Tu ne me parles ni de M. du Maine, ni de la duchesse du Maine, ni de l'abbé Brigaut, ni du cardinal Polignac, ni de Malézieux, ni de Mlle de Launay ?

— Quoi ! monseigneur, vous saviez.....

— En doutes-tu, maintenant? Or, comme il suffit du peu que tu sais pour faire pendre cent personnes de la cour, tu vas aller en prison.....

— En prison, monseigneur! Jean Buvat en prison! Est-ce là la récompense que vous m'avez promise ?

— Comment, scélérat! tu as mérité la corde pour avoir conspiré avec les ennemis du roi! mais je veux bien te faire grace en faveur de ton repentir et de ta bonne intention; en attendant, de peur que tu ne sois un traître, il faut que je m'assure de ton silence à tout prix. »

Le pauvre homme se désolait, mais quelques louis lui redonnèrent du courage, et il se laissa mettre au secret dans une cave de mon hôtel. J'avais eu soin que la cave ne fût pas pleine. Au fond, j'avais sur le cœur une gazette manuscrite où ce Buvat disait, lors de mon ambassade à Londres : « On ne croit pas à Paris que l'abbé Dubois réussisse dans sa négociation. » Je lui en ai fait des reproches anodins, comme dirait mon frère l'apothicaire.

Je courus au Palais-Royal : le régent était à jouer avec des petits chats que lui avait envoyés sa fille de Berri.

« Dubois, me dit-il, lorsque j'entrai, la chatte métamorphosée en femme n'est pas une fable; regarde toutes ces coquettes qui font patte de velours de moi.

— Monseigneur, m'écriai-je, la mine est éventée et la régence est sauvée!

— Hein! quelle litanie est-ce là, porteur de rogatons?

— J'ai en main toutes les preuves : l'ambassadeur d'Espagne, Albéroni, le duc et la duchesse du Maine sont coupables, et bien d'autres encore. C'est une exécrable conspiration.

— Encore, maître fat, je ne vois de conspirateur que toi contre mon repos. »

Sans répondre à cette injustice, je présentai les papiers de Buvat, que Son Altesse Royale prit froidement et examina sans s'émouvoir davantage.

« Eh bien ! où sont donc ces preuves convaincantes ? je ne vois rien.

— Quoi ! monseigneur, *oculos habent et non videbunt ; auras habent et non audient.*

— Si fait, je vois que tu es un peureux, et j'entends que tu me laisses tranquille.

— Enfin, monseigneur, ordonnez que l'on arrête M. de Cellamare...

— Es-tu fou, l'abbé? violer le droit des gens ! En vérité, pour expliquer cet acharnement, je suis tenté de croire qu'il t'a enlevé quelque maîtresse.

— Non, monseigneur, mais il ne vise à rien moins qu'à vous enlever la régence et peut-être la vie.

— Maudit soit le songe-creux ! Écoute, l'abbé, si tu ne me découvres pas une petite conspiration,

je te fais enfermer dans une maison de fous. »

Ceci se passait le 4 décembre : on vint m'avertir que Maroy m'attendait dans mon cabinet. « Monseigneur, m'écriai-je, voici de quoi battre en brèche votre incrédulité ; j'espère revenir avec la liste de tous les conjurés. » Le régent retourna à ses petits chats, moi à mes moutons, et j'entendis ce prince aveugle qui chantait sa chanson du *roi Guillemot* et de la *reine Guillemotte*. Cet endurcissement m'affligea. J'arrivai tout essoufflé dans mon cabinet, dont je barricadai la porte.

« Maroy, mon fils, dis-je en cherchant à lire sur son visage les nouvelles qu'il m'apportait, quoi de nouveau ?

— Votre banqueroutier anglais est arrêté et au Fort-L'Évêque, monseigneur.

— Mais l'abbé Porto-Carrero ? les papiers ?

— Je commence par le récit de mon expédition. Je ne rejoignis la chaise de poste de l'abbé espagnol qu'à un gué près de Poitiers, où elle venait de verser ; mes gens étaient restés en arrière, et j'eus le talent de me mêler aux paysans que cet accident avait attirés. Deux seigneurs, que je reconnus pour M. Montéléon et le banquier, causaient ensemble avec inquiétude ; l'abbé Porto-Carrero s'arrachait les cheveux, et descendait dans l'eau à mi-jambes pour aider à relever la voiture : « Mes amis, disait-il d'une voix fort attendrissante, ne m'abandonnez pas ; ce sont mes papiers, des papiers de la plus

haute importance! Je suis perdu si je les perds! »

— Ah! il parlait en ces termes? interrompis-je en me frottant les mains.

— La chaise sortie de ce mauvais pas, l'abbé Porto-Carrero y fit une visite qui redoubla son désespoir. « Sainte Vierge, disait-il en gémissant, la cassette a coulé dans la rivière! cette précieuse cassette! cinquante doublons à celui qui la retrouvera. » Les paysans, alléchés par les doublons d'Espagne dont ils se firent expliquer la valeur, entrèrent dans l'eau et remuèrent le sable, tandis que l'abbé pleurait comme un veau.

— Et cette cassette?

— Nous n'avons jamais pu la retrouver, en dépit de toutes nos recherches.

— Perdue! malheureux coquin! C'était là ce que j'attendais comme le Messie.

— Et moi, monseigneur, qui ai peut-être perdu avec elle le fruit de mon expédition! Pour achever mon récit, voyant mes hommes approcher, j'allai droit à l'abbé Porto-Carrero, à qui je dis poliment :

« Monsieur, j'ai ordre de vous arrêter.

— M'arrêter! s'est-il écrié, et pourquoi?

— Comme banqueroutier.

— Ce n'est pas moi! » répliqua-t-il, en désignant du doigt son compagnon de voyage, que j'abordai avec le même compliment. Les gens du roi tenaient ces messieurs en respect. Je montai dans la

chaise, que je fouillai aux endroits que l'abbé avait visités.

« Monsieur, criait-il, de quel droit mettre la main sur mes papiers? » Les deux autres disaient la même chose en espagnol; je ne les écoutais ni ne les entendais. Enfin un cri de désespoir m'apprit que j'avais découvert le pot aux roses, lorsque je levai un double fond rempli de lettres et de papiers ; les voici. Selon vos instructions, j'ai ramené le banquier à Paris, après avoir demandé pardon de la liberté grande aux deux Espagnols, qui ne reprendront haleine qu'à Madrid de la peur que je leur ai faite. »

Pendant la fin de cette narration, j'avais examiné déjà une partie des papiers saisis, qui me parurent insignifians et relatifs à des affaires de banque. Mais deux brouillons de lettres annexées, et adressées au cardinal Albéroni, me firent jeter un jurement de joie : ce sont celles que j'ai fait imprimer et répandre dans toute la France, avec d'autres pièces trouvées chez Cellamare. Je les transcris d'après les originaux que Buvat m'a dit être de la main de l'ambassadeur.

PREMIER BROUILLON.

« J'ai trouvé plus nécessaire d'user de précaution
» que de diligence dans le choix du moyen de faire
» passer à Votre Éminence ces papiers. Votre Émi-
» nence trouvera deux différentes minutes de *ma-*

» *nifestes*, cotés nos 10 et 20, que nos *ouvriers* ont
» composés, croyant que quand il s'agira de mettre
» le feu à la mine, ils pourront servir de préludes à
» l'incendie. Une de ces minutes est relative aux
» instances de la nation, l'autre expose les griefs
» que souffre ce royaume, et appuie sur ce fonde-
» ment les résolutions de Sa Majesté Catholique et
» la demande qu'elle doit faire de la convocation
» des États. En cas que nous soyons obligés de re-
» courir aux *remèdes* extrêmes, il sera bon que
» Votre Éminence examine l'écrit coté nº 30, dans
» lequel nos partisans proposent les moyens qu'ils
» jugent convenables, ou plutôt nécessaires, pour
» éviter les malheurs que l'on voit être près d'ar-
» river, pour assurer la vie de Sa Majesté Très-
» Chrétienne et le repos public. Enfin j'envoie en
» feuilles séparées, sous le nº 45, un *Catalogue*
» des noms et des qualités de tous les officiers qui
» demandent de l'emploi... Si la guerre et les vio-
» lences nous forcent de mettre la main à l'œuvre,
» il faudra le faire avant que les coups qu'on nous
» portera nous affaiblissent, et que nos *ouvriers*
» perdent courage. Si nous sommes obligés d'ac-
» cepter une paix simulée, il faudra, pour entre-
» tenir ici le feu sous la cendre, lui donner quel-
» que aliment modéré; et si la divine miséricorde
» apaisait les jalousies et les mécontentemens pré-
» sens, il suffira de protéger et de favoriser les
» principaux *chefs*, qui s'intéressent avec tant de

» zèle et de courage. En attendant les résolutions
» décisives je tâche d'entretenir leur bonne vo-
» lonté, et j'éloigne tout ce qui pourrait la ralen-
» tir. »

SECOND BROUILLON.

« Le principal *auteur* de nos desseins me chargea
» avec empressement, il y a quelques mois, de faire
» passer à Votre Éminence la lettre ci-jointe, et
» d'accompagner les instances de *M...* des témoi-
» gnages les plus pressans. J'ai différé d'exécuter
» cette commission jusqu'à ce que j'aie eu une
» occasion sûre. Je dirai présentement à Votre Émi-
» nence que j'entends parler de ce *sujet* comme d'une
» personne d'un très-grand mérite, et que l'*intérêt*
» que le parti prend à ce qui le regarde est grand.
» Il m'a été proposé d'introduire au service de Sa
» Majesté, *M...*, homme de qualité ; et parce qu'il
» m'est recommandé par nos *ouvriers*, je l'ai dis-
» tingué du *Catalogue* général. Au reste, ces mes-
» sieurs m'ont dit qu'ils peuvent disposer de *M...* ;
» c'est celui qui fut mandé ici par le régent, pour
» soulever, comme ils le disent, les miquelets de
» Catalogne, et ils voudraient s'en assurer encore
» davantage par quelque gratification ou par quel-
» que pension.

» Pour ce qui regarde les réponses à mes pro-
» positions du premier août dernier, je dois mar-

» quer que les lettres de créance qu'on demande
» doivent être en forme de pleins-pouvoirs par rap-
» port aux offres et aux demandes qu'on a à faire
» au Parlement, au corps de la noblesse, aux États-
» Généraux de ce royaume. Ces pleins-pouvoirs
» seront limités par les instructions qu'on me don-
» nera pour ma conduite.

» Quand il s'agira de mettre la main à l'œuvre,
» il sera nécessaire que Sa Majesté écrive à tous les
» Parlemens, conformément à la lettre qu'elle a
» déjà écrite au Parlement de Paris, et qui est de-
» meurée en dépôt entre mes mains.

» Il pourrait arriver dans les agitations présentes
» quelque malheur à Sa Majesté Très-Chrétienne,
» et je n'ai point d'instruction pour agir; le duc
» d'Orléans lui-même peut venir à *manquer*. Dans
» quels embarras ne me trouverais-je pas par rap-
» port à la nouvelle forme que pourrait prendre la
» régence, et à ses vues qu'il conviendrait de faci-
» liter ou non de la part de Sa Majesté?

» M. le duc de Chartres pourrait prétendre à la
» place de son père, et, pour surmonter les obsta-
» cles de sa jeunesse, se soumettre à un conseil
» semblable à celui que le feu roi avait institué
» dans son testament : M. le duc de Bourbon pour-
» rait aussi prétendre, à l'exclusion du duc de
» Chartres, à l'autorité absolue qu'exerce présen-
» tement M. le duc d'Orléans. Il nous convient de
» prévoir ces cas, et de choisir d'avance les partis

» les plus utiles pour le service de Sa Majesté ; les » zélés serviteurs français penchent plus pour le » premier que pour le second. »

Ces lettres, tout obscures qu'elles étaient, indiquaient un complot formé contre la régence, le duc d'Orléans et l'autorité du roi ; les écrits cotés sous divers numéros annonçaient encore des papiers importans, qui devaient contenir tous les détails de la conspiration : ils étaient sans doute dans ce maudit coffre dont je n'ai jamais pardonné la perte à Maroy. J'ai soupçonné le drôle d'avoir vendu son maître à Porto-Carrero, et il me semble probable que les deux brouillons saisis étaient restés par mégarde avec d'autres parmi ces papiers tout-à-fait étrangers à ce qui m'intéressait. Je le vis changer de couleur lorsque j'eus découvert ces preuves importantes. Je ne me rappelai que plus tard un fait qui accusait la trahison de Maroy. Un valet de l'abbé Porto-Carrero, aussitôt après l'arrestation du banquier, revint à toute bride à Paris, et avertit Cellamare, qui eut le temps d'anéantir les papiers qui l'auraient pu déclarer coupable. Cependant je ne pris pas la peine d'examiner plus en détail les portefeuilles enlevés à Porto-Carrero ; je m'armai des deux terribles lettres, et je courus chez le régent.

« Victoire ! monseigneur, m'écriai-je en arrivant, nous allons convaincre votre incrédulité ; je

tiens entre mes mains la conspiration et les conspirateurs.

— Où diantre as-tu été chercher ces chiffons? répondit-il en prenant ces lettres que je lui présentais.

— Dans la malle de l'abbé Porto-Carrero.

— Quoi ! monsieur, vous avez osé, sans mes ordres, et presque sans sujet, violer le droit des gens !

— Lisez, monseigneur, et vous changerez vos reproches en actions de graces.

— N'importe ! quand bien même il s'agirait d'un projet contre ma vie, vous avez agi avec une légèreté impardonnable.

— Ah! monseigneur, si vous aviez lu Machiavel!

— Eh bien ! que signifie ce barbouillage de valet? dit-il après avoir parcouru négligemment les papiers que je lui avais remis.

— Comment! monseigneur, des lettres au cardinal Albéroni !

— Quand ce serait au diable, je n'y vois rien de répréhensible.

— Vous avez raison, monseigneur, achevai-je en fureur; quelque chose qui arrive, je m'en lave les mains. »

Je me retirai dans mon cabinet pour ne pas battre Son Altesse Royale; je suffoquais d'indignation; je fus tenté de jeter tous ces papiers au feu et d'attendre

les événemens ; mais j'en fus dissuadé par l'arrivée de Mme de Tencin, qui me conseilla de continuer mes enquêtes. J'étais si dégoûté d'obliger les gens malgré eux, que je mis de côté les papiers de Buvat et d'Albéroni sans y jeter un coup d'œil. Le duc d'Orléans ne persista pas moins dans sa vie errante, courant de nuit les rues et les mauvais lieux, soupant et couchant chez ses amis. Enfin on me donna avis que le feu avait pris chez l'ambassadeur d'Espagne, par des papiers que l'on brûlait en monceaux ; la malencontreuse conspiration me revint en tête, je remuai de nouveau les papiers de Porto-Carrero, et je trouvai trois autres brouillons de lettres qui n'avaient pas besoin de commentaires. Une seconde fois je crus tenir la queue et la tête du serpent. C'étaient trois lettres en français, écrites par un homme exercé, destinées à être adressées par le roi d'Espagne au roi de France, au Parlement et aux États-Généraux. L'indigne manière dont le régent était traité ne laissait pas de doute sur leur origine ; je reconnus la haine de la duchesse du Maine. Il y avait en outre, à la suite de la troisième lettre, une *Requête des États à Sa Majesté Catholique*, pour l'engager à se mettre à la tête de la régence, ou bien à y pourvoir. Cela me fit penser à ces poètes amoureux transis, qui font la demande et la réponse. Je pensai que le président de Mesmes avait fait la lettre où l'on disait :

« Non-seulement on n'écoute pas le Parlement » dans ses plus sages remontrances, mais on exclut » des conseils les sujets les plus dignes, d'abord » qu'ils représentent la vérité, on ne l'écoute pas, » mais la pudeur empêche de répéter les termes également honteux et injurieux dans lesquels on a » répondu lorsque l'on a parlé aux gens du roi; les » registres du Parlement en feront foi jusqu'à la » postérité la plus reculée. »

En effet, M. de Mesmes étant venu avec les robes rouges tourmenter, je ne sais pourquoi, Son Altesse Royale, qui avait plus besoin de sommeil que de querelle.

« Allez vous faire f....., s'écria-t-il.

— Monseigneur, nous ferons registre de la réponse de Votre Altesse Royale. » Le régent leur rit au nez, et les laissa enregistrer ce qu'ils voulurent.

Je remarquai un passage où ce cafard de Polignac avait travaillé pour l'amour de la du Maine. « Il » semble que le premier soin du duc d'Orléans ait » été de se faire honneur de l'irréligion. Cette irréligion l'a plongé dans des excès de licence dont » les siècles corrompus n'ont point eu d'exemple; » ce qui, en lui attirant le mépris et l'indignation » des peuples, nous fait craindre à tout moment, » pour le royaume, les châtimens les plus terribles » de la colère divine. » Enfin il y avait nombre

d'horreurs, de calomnies contre le régent et ses filles : Arouet n'eût rien écrit d'aussi méchant. Cette fois, me dis-je à moi-même, si Son Altesse Royale fait encore son saint Thomas, il faudra l'enfermer comme fou.

Cependant je ne m'aventurai pas à lui faire part de mes nouvelles découvertes, je me décidai à tout confier à Madame, qui saurait agir, au défaut de son fils. Au moment où je me rendais à ses appartemens, j'entendis dans la galerie Pompadour dire à M. de Laval :

« Cet imbécille d'abbé Brigaut qui s'est sauvé !

— Qui sait s'il ne nous eût pas compromis! » répondit M. de Laval.

Ils m'aperçurent, et me saluèrent de loin. Ces paroles me semblèrent un nouvel avertissement du Ciel. Je ne cachai rien à Madame, qui frémissait de tous ses membres, se signait et répétait avec une voix de *De Profundis :* « La Maintenon est capable de tous les crimes ! » Elle lut les différentes pièces avec de nouveaux signes de croix : « Voyez, me dit-elle; cet homme de qualité désigné par une M. ne peut être que la vieille de Saint-Cyr. » Voilà comme son ressentiment rapportait tout à la Maintenon, qu'elle appelait, dans le langage des lettres de Cellamare, *le chef des ouvriers.* Nous étions au 8 de décembre, et l'ambassadeur, averti sous main, avait eu le temps de se rendre blanc comme neige.

« Que faut-il faire? me demanda Madame.

— Arrêter M. Cellamare et tous ses papiers.

— C'est le plus sage; on connaîtra par là tous les complices.

— En attendant, Madame, retenez Son Altesse au Palais-Royal, de peur des assassins. »

Elle était en habit de cérémonie, et je ne la suivis pas chez le régent. J'allai tout disposer avec d'Argenson et Leblanc. Pour mieux tendre mes filets, je ne leur parlai de la conspiration qu'avec retenue, et il fut décidé qu'avec ou sans ordre, nous irions le lendemain faire une visite dans l'hôtel de l'Espagnol. Je m'assurai du départ de Brigaut, et j'envoyai à sa poursuite. On l'arrêta entre Nemours et Montargis : il avait un habit et une perruque qui lui donnaient l'air d'un marchand; il montait un cheval que l'on reconnut pour être des écuries de Cellamare. On trouva un rouleau de cent louis dans sa poche. Il fut conduit à la Bastille. En même temps, j'écrivis à Londres et à La Haye pour rendre compte de ma découverte, et j'appris à Stanhope que le Prétendant pourrait bien se trouver mêlé à cette œuvre de ténèbres. Je fis environner d'espions l'hôtel et les démarches de Cellamare; et surpris de ne recevoir aucun ordre, je me hasardai le soir de me rendre auprès du régent.

« Oui, l'abbé, me dit brusquement le prince lorsque j'entrai, je le ferai arrêter, emprisonner et condamner, s'il est possible.

— Je suis aise, monseigneur, de vous voir dans

ces dispositions contre un traître protégé par le titre d'ambassadeur.

— Contre un insolent, qui se permet d'adorer ma fille de Valois !

— En cela, monseigneur, je le trouve excusable, et il est impossible que vous ne pensiez pas comme moi.

— C'est mon affaire ; passons. J'ai vu ma mère, j'ai consulté Nocé et Saint-Simon : je suis décidé à m'assurer de l'ambassadeur.

— Ah ! monseigneur que ne parliez-vous ainsi trois jours plus tôt! Néanmoins, demain vous serez obéi...

— Demain? Pourquoi pas ce soir? Il a écrit à mademoiselle de Valois pour lui demander un rendez-vous : s'il profitait de cette dernière *nuit*?...

— Je ne crois pas, monseigneur, qu'il songe beaucoup à l'amour, si ce n'est pour donner le change.

— Je ne lui pardonne pas d'en vouloir à Valois, comme s'il n'y avait pas d'autres femmes à Paris! »

Je profitai de la bonne volonté du régent pour lui faire écrire ce peu de mots à M. de Cellamare.

« Je prie M. l'ambassadeur d'Espagne de se rendre, vers midi, chez M. Leblanc, où viendra M. l'abbé Dubois, pour l'affaire d'un banqueroutier espagnol arrêté près de Poitiers.

» PHILIPPE D'ORLÉANS. »

Cette lettre était bien faite pour écarter tous les soupçons de Cellamare, s'il en avait eu. Le lendemain, des mousquetaires déguisés furent postés dans les cafés autour de son hôtel; d'autres gardèrent les environs du Palais-Royal : je me tins coi dans l'hôtel de Leblanc, où M. de Libois, gentilhomme ordinaire de Sa Majesté, avait été mandé pour l'arrestation. M. de Cellamare arriva, ne se doutant de rien, je crois. C'est un homme de petite taille, brun de visage, avec des yeux noirs pleins de fierté castillane; il affecte dans ses habits une recherche de petit-maître, et n'a dans la bouche que ses bonnes fortunes, qui l'ont rendu fort vain de sa personne; il parle mal français, mais d'une voix très-agréable ; il est fourré de malice et ne se déconcerte de rien. Il vint à nous en souriant comme pour montrer ses dents blanches. Nous nous levâmes en silence, et quand la porte fut fermée sur lui, j'en ôtai la clef et j'appelai M. de Libois, qui était dans la chambre voisine :

« Messieurs, nous dit Cellamare, vous craignez donc bien qu'on nous écoute?

— Monsieur, interrompit Libois, je suis porteur d'un ordre de Sa Majesté pour vous arrêter et vous conduire en votre hôtel, où sera faite une enquête par MM. les secrétaires d'État désignés.

— J'aurais mauvaise grace, reprit Cellamare, de désobéir à Sa Majesté; mais les droits des gens sont singulièrement violés dans la personne de l'ambassa-

deur d'Espagne. Mon souverain en tirera vengeance.

— Monsieur, répliquai-je, vous serez traité avec la distinction qui convient à votre caractère politique; mais on vous accuse d'une conspiration contre le roi de France.

— Est-ce vous, M. l'abbé, qui m'accusez?

— Pas plus que je ne vous défends, monsieur. Au reste, j'espère que votre innocence sera bientôt reconnue.

— Soit! messieurs, je suis prêt à vous suivre.

— Donnez le bras à M. l'ambassadeur, M. de Libois, m'écriai-je.

— C'est inutile, reprit celui-ci, monsieur n'a pas envie de s'enfuir, parce qu'il sait bien qu'il ne le pourrait pas. »

Le carrosse de l'ambassadeur était dans la *cour*; nous y montâmes, et un détachement de mousquetaires déguisés environnèrent la voiture, qui traversait à grande peine la foule accourue sur notre passage. Le bruit courait déjà que l'ambassadeur d'Espagne était arrêté.

M. de Cellamare était ou paraissait fort tranquille; même il causa de choses et d'autres avec M. Leblanc. Pour moi, au contraire, il ne me regardait pas. Nous descendîmes à son hôtel, rue Neuve-des-Petits-Champs, et comme la foule était grande, M. de Libois offrit son bras à Cellamare, qui l'accepta gracieusement. La secrétairerie fut le premier point de notre visite.

« M. l'abbé, me dit l'ambassadeur, en me voyant vider les tiroirs et les armoires, je vous rends responsable de cette violation inouïe.

— Quant à vous, monsieur, vous serez responsable de la conspiration.

— M. Leblanc, ajouta-t-il, je vous engage à veiller à ce qu'on ne détourne aucun papier de mon gouvernement. »

Je n'y pensais guère. Pour m'exempter de toute responsabilité, je le priai de parapher tout ce qui n'avait pas rapport à la conspiration ; il s'y prêta de bonne grace, comptant bien que mes recherches n'aboutiraient qu'à ma honte. En effet, je ne trouvai aucun indice, et je fis faire des papiers de l'ambassade quatre ballots, que Cellamare cacheta de ses armes pour être renvoyés en Espagne. Il se réjouissait tout bas de mon désappointement, et Leblanc m'avait dit à l'oreille : « Mon cher abbé, votre conspiration n'est qu'un château en Espagne. » Cellamare, pour redoubler mon anxiété, ne prenait pas garde à moi, et s'entretenait avec M. de Libois.

« Maintenant, messieurs, dis-je tout haut, nous allons visiter l'hôtel de la cave au grenier.

— Vous êtes donc bien curieux de vous rendre ridicule, » me répondit tout bas Leblanc.

Cellamare sut mal cacher sa colère, qu'il déchargea sur une statue; elle tomba par terre et se brisa en morceaux. « J'aime mieux que ce soit elle que

moi, » dis-je froidement. La perquisition fut exacte et dura plus de trois heures; je fis lever les parquets et les boiseries; je commençai à douter moi-même de la conspiration, lorsque je remarquai dans la cheminée un amas de cendres de papiers brûlés. Je me précipitai sur des débris échappés à la flamme; un surtout en avait été respecté presque entièrement; je tenais la liste des conspirateurs! Cellamare pâlit et se mordit les lèvres. « Monsieur, me dit-il, Son Altesse Royale a d'habiles espions. » Je ne fis pas semblant d'entendre, et je poursuivis mes recherches. Leblanc porta la main sur un coffre à papiers. « Laissez cela, M. Leblanc, lui dit Cellamare; ce sont des lettres d'amour de toutes mes maîtresses: cela regarde plutôt l'abbé Dubois, à cause du métier qu'il a fait toute sa vie. » *Je fis* mettre le scellé sur quelques papiers qui me parurent suspects, et Cellamare eut son hôtel pour prison, avec une garde de mousquetaires. Au mois de janvier il fut conduit au château de Blois, puis jusqu'aux frontières d'Espagne, par M. de Libois, accompagné de deux capitaines de cavalerie. On respecta en lui l'ambassadeur; je crois qu'on eût bien fait de le pendre. Pendant ce temps-là le duc de Saint-Aignan, notre ambassadeur à Madrid, recevait l'ordre d'en sortir dans les vingt-quatre heures: on ignorait encore l'arrestation de Cellamare, car il n'eût pas été traité avec tant d'égards. Son grand grief était d'avoir dit, pendant la maladie du roi,

que le testament qui laissait la régence à la reine et à Albéroni pourrait bien ne pas avoir plus d'exécution que celui de Louis XIV. Albéroni en devint plus rouge que son chapeau.

Après ce vigoureux coup d'État exercé contre Cellamare, il n'était plus possible de faiblir; j'aiguillonnai si bien la débonnaireté du régent, que l'instruction du procès commença, et que l'on arrêta encore du monde jusqu'à ce que le duc et la duchesse du Maine se fussent assez compromis pour motiver cette mesure à leur égard. J'étais chargé de l'affaire de la conspiration, et je m'occupais en même temps de la conduite à suivre avec l'Espagne. Je fis imprimer d'abord à quatre mille exemplaires les lettres de Cellamare au cardinal d'Albéroni, ainsi que les autres pièces saisies dans la malle de l'abbé Porto-Carrero. Ces exemplaires furent distribués dans toutes les provinces et à tous les Parlemens. Je pris l'initiative pour envoyer aux ambassadeurs et aux ministres de l'Europe ces lettres traduites en différentes langues, et avec un préambule et une lettre d'envoi, que cet âne bâté de Lavergne avait composés pour se moquer de moi. Le préambule commençait par *comme ce qui*, la lettre par *afin que*. Les plaisans ne perdirent pas cette occasion de me nommer le *prieur d'afin que*, et l'*abbé comme ce qui*. Je ne fus averti de ce singulier style que lorsque les lettres furent envoyées. Mais je pris ma revanche dans le manifeste de rupture avec l'Es-

pagne. De mémoire de secrétaire d'État, on n'avait pas vu une déclaration de guerre aussi académiquement écrite. Fontenelle, il est vrai, m'avait mis les points et les virgules.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

